

Gombo

Delteil, Gérard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard Delteil
gombo



LIANA LEVI



Gérard Delteil

gombo



© Liana Lévi, 2009

*Quand tu entres dans le marigot, regarde où tu mets les
pieds, car chaque marigot a son crocodile !*

Proverbe africain.

5 janvier 2005, New Bell, prison centrale de Douala.

Le président de la cellule 14 où dormaient, selon les jours, de soixante-dix à quatre-vingts détenus était un colosse de près d'un mètre quatre-vingt-dix à la peau très noire. Un cirage comme disaient parfois ceux dont l'épiderme était un peu plus clair. Une vilaine cicatrice zébrait son crâne lisse, qu'il rasait régulièrement, et deux scarifications tribales marquaient ses joues. Des lunettes miroirs dissimulaient en permanence son regard. Quand il les soulevait, on apercevait deux petits yeux rusés. C'était un Bédi, ethnique qui fournissait paraît-il le gros de la garde spéciale du chef de l'État. On l'avait chassé de ce corps d'élite et emprisonné pour avoir abusé de son pouvoir.

À New Bell, nul ne savait quels délits précis il avait commis pour mériter ce sort, mais personne n'ignorait qu'il avait dû dépasser les bornes, à moins qu'il ne soit tombé en disgrâce pour d'obscures raisons. Ses origines, sa carrure et son expérience de la trique lui valaient sans doute son poste. La vue de ses mains marquées de plusieurs cicatrices suffisait généralement à décourager quiconque de lui désobéir. D'un seul de ces impressionnants battoirs, il aurait pu étrangler sans la moindre difficulté Jean-Christophe Assamoa. Le frêle intellectuel au cou maigre flottait dans ses vêtements. En six mois d'emprisonnement, celui-ci avait perdu près de douze kilos.

Pourtant, en dépit de ses apparences de brute, le président n'était pas le personnage le plus dangereux de la cellule 14. Ses deux ministres étaient beaucoup plus vicieux. Armés de bâtons, ils se chargeaient de maintenir l'ordre et de faire de la place quand arrivait un nouveau pensionnaire. De temps en temps, ils distribuaient quelques coups pour faire bonne mesure, sans raison apparente, peut-être pour entretenir la terreur, peut-être pour leur seul plaisir. Ils prélevaient leur dîme sur chaque colis envoyé ou apporté par une famille, ou du moins sur ce qu'en avaient laissé les gardiens en titre. Il fallait tout de même qu'il reste quelque chose, sinon les parents des détenus auraient cessé de les approvisionner.

Jean-Christophe Assamoa n'avait pour toute famille que sa mère et sa sœur qui faisaient ce qu'elles pouvaient, c'est-à-dire très peu. Son

pécule personnel étant épuisé depuis longtemps, il n'avait aucun moyen de corrompre les surveillants, le président et ses ministres. Pourtant, personne ne l'avait frappé ni même rudoyé ou insulté depuis qu'il avait été transféré du centre de rééducation civique de Tcholliré à New Bell, la prison centrale de Douala. On pouvait même dire que ses conditions de détention s'étaient améliorées, car, non sans raison, on surnommait Tcholliré la colline de l'enfer. Pour des motifs plus ou moins mystérieux, les trois kapos de la cellule 14 le laissaient en paix. Il aurait été exagéré d'affirmer qu'ils le respectaient, mais enfin ils l'ignoraient. À son arrivée, ils lui avaient même trouvé une couchette, alors que certains détenus en étaient réduits à se construire des abris de fortune dans la cour. Pendant la saison des pluies, quand des trombes d'eau s'abattaient sur la prison, dormir dans la cour n'était pas une partie de plaisir. Toutefois ces déluges balayaient les détritres et réduisaient la puanteur.

Au début, Assamoa s'était interrogé sur les motivations des trois tyranneaux de service. Attendaient-ils quelque chose de lui ou bien leur relative bienveillance résultait-elle de consignes de l'administration pour tenter de le convaincre de faire amende honorable ? Pendant son séjour à Tcholliré, le régisseur l'avait convoqué à plusieurs reprises pour lui faire savoir que des excuses publiques à l'égard de la première dame du pays lui permettraient de retrouver rapidement la liberté. Ensuite, il ne tiendrait qu'à lui de suivre une ligne éditoriale raisonnable pour recommencer à exercer son métier de journaliste, voire obtenir des subventions pour sa publication. Mais ces questions-là n'étaient pas du ressort du régisseur qui se contentait de lui transmettre des suggestions venues de haut. Assamoa n'avait jamais craqué, même quand on l'avait enfermé avec des pouilleux couverts de vermine. Il était d'ailleurs tombé malade et avait grelotté de fièvre pendant trois semaines sur une couchette de l'infirmerie, ou plus exactement du sinistre local décrépît qui portait ce nom. Un toubib qui avait lu et apprécié quelques-uns de ses articles l'avait pris sous sa protection et lui avait procuré les médicaments nécessaires à son rétablissement, sans réclamer quoi que ce soit. Ce désintéressement avait plongé Assamoa dans un abîme de réflexion. L'expérience de la prison n'avait pas été entièrement négative. Non seulement il avait appris beaucoup sur la nature humaine et sur ses propres limites, mais il avait réuni le dossier qui allait lui permettre de prendre une revanche bien méritée. Tout était noté sur de minuscules bouts de papier qu'il dissimulait dans la doublure de ses vêtements et dans ses chaussures. Il avait utilisé un crayon, sachant que la transpiration risquait de délayer l'encre des stylos à bille et des feutres.

Assamoa hésitait sur la tactique qu'il utiliserait quand il sortirait

de prison, car on n'allait tout de même pas le garder éternellement. Ça aurait fait désordre. Diverses organisations européennes et nord-américaines s'étaient émues de son sort. Un petit article consacré à son cas avait été publié dans un quotidien français. Un codétenu lui avait fait passer une photocopie de cette brève. Ces quelques lignes lui avaient fait autant de bien que les médicaments du généreux docteur. À sa sortie, il lui faudrait cependant jouer serré, il le savait.

Allongé sur sa couchette, les yeux mi-clos, il élaborait donc un énième stratagème pour tromper la vigilance des censeurs officiels, quand il réalisa que le président se tenait devant lui. En dépit de la relative bienveillance dont il avait fait preuve jusque-là, la proximité de ce personnage restait une source d'inquiétude.

— Lève-toi ! commanda le président.

Assamoa obtempéra docilement et enfila ses chaussures – des baskets confortables qu'il avait réussi à conserver, autre miracle.

Le président attendit patiemment qu'il ait noué ses lacets.

— Viens avec moi !

Le ton était neutre. À l'inverse de ses deux séides, le géant exprimait rarement ses sentiments.

Lui demander des explications était inutile. Cela faisait partie des règles que Jean-Christophe Assamoa avait apprises durant ces six mois de détention. Au début, il avait toujours tendance à poser des questions. Déformation professionnelle sans doute. Mais, en prison, les autorités de tous niveaux, du simple ministre au régisseur, ne répondaient à une question qu'en échange d'un *gombo*, et une question malheureuse pouvait valoir des coups.

Assamoa emboîta donc le pas au président sans prononcer une parole. Ils traversèrent un long couloir crasseux parsemé de flaques douteuses pour s'immobiliser devant la cellule 24. La cellule 24, Assamoa l'avait appris la veille, était réservée aux vieux et aux malades, une sorte de mouroir. Dès qu'on en franchissait la porte, on était saisi par une odeur différente de la puanteur qui régnait dans l'ensemble de la prison. L'odeur de la mort. Une vingtaine de vieillards et de détenus décharnés gisaient sur des bat-flanc. De la main, le président lui désigna un de ces morts vivants assis sur une natte dans un angle de la cellule.

— Il veut te parler.

Le président fit aussitôt demi-tour. Lui non plus n'appréciait sans doute pas l'atmosphère de la cellule 24. Assamoa s'approcha et distingua un personnage d'une maigreur effrayante drapé dans une sorte de boubou qui avait dû être blanc dans un passé lointain. De rares poils blancs parsemaient une peau grise et flasque. La bouche n'était plus qu'une fente. Mais ce furent surtout les yeux vides qui frappèrent Assamoa. L'homme était aveugle.

— Approche.

Il obéit et vint s'accroupir devant l'inconnu. Celui-ci lui désigna d'un geste les demi-cadavres qui les entouraient et parla en bamiléké.

— Ne t'inquiète pas. Ils sont du littoral[1] et ne peuvent pas nous comprendre. Tu peux parler sans crainte. Même s'ils nous comprenaient, ils ont d'autres préoccupations. Ils n'en ont plus pour très longtemps. Moi non plus d'ailleurs.

Assamoa ne protesta pas. Ce vieillard savait sa mort proche et semblait l'accepter. Le contredire aurait été lui manquer de respect.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Tu es Jean-Christophe Assamoa, le journaliste de *Tam-tam*.

C'était une constatation, pas une question.

— En effet.

— Et ils t'ont mis au trou parce que tu as critiqué la première dame du pays, n'est-ce pas ? Tu as parlé de son jet privé, de la décoration de sa maison et de son goût pour les robes des grands couturiers de Paris. Et de beaucoup d'autres choses. Je ne peux pas lire, mais les nouvelles parviennent tout de même jusqu'à moi. Des amis viennent me faire la lecture. Je n'ai plus de parents, tous sont morts, mais j'ai encore des amis, même dans cette prison. Je n'attends rien de toi, Jean-Christophe Assamoa. C'est moi qui vais te rendre un service parce que je crois que tu es un type bien, un journaliste intègre, et il n'y en a pas beaucoup dans notre pauvre pays.

— J'essaie de faire mon métier, dit Assamoa.

— Et tu es modeste. J'apprécie ceux qui ne ramènent pas toujours leur gueule pour se mettre en avant comme les pantins de CRTV[2].

— Pourquoi t'ont-ils emprisonné ?

— C'est une vieille histoire, très vieille. Elle remonte à une époque que tu n'as sans doute pas connue, ou alors tu étais très jeune. Quel âge as-tu, Jean-Christophe ?

— Quarante-quatre ans.

— Quarante-quatre ans ! Au moment où tu es né, je me trouvais dans le maquis de Ndé. Tu as entendu parler de ce qui s'est passé à cette époque ?

— Bien sûr.

— Ils ont massacré beaucoup de gens, les femmes, les enfants, tous mes camarades. Moi, je ne sais pas pourquoi ils ne m'ont pas tué. Ils m'ont enfermé et ont fini par m'oublier. Ils m'ont laissé mourir à petit feu pendant trente ans. Et ça en fait dix que j'ai perdu mes yeux, mais j'ai encore de bonnes oreilles. Et sais-tu quelles sont les nouvelles qui sont entrées par ces oreilles ?

— Tu vas me l'apprendre.

— Bien sûr, c'est pour ça que je t'ai fait venir. Mais ces nouvelles ne vont pas te faire plaisir.

— Tu veux parler de mon procès ?

Après sa condamnation à six mois de prison par le tribunal de Yaoundé, Assamoa avait fait appel. Mais il ne savait rien de la procédure en cours. Son avocat, sans doute peu soucieux de travailler pour rien, ne lui avait plus donné signe de vie.

Le vieillard émit un raclement de gorge qui pouvait passer pour un ricanement.

— S'il ne s'agissait que de ton procès, ce ne serait pas grave.

Assamoa n'appréciait guère cette façon de faire durer le suspense, mais il ne voulait pas non plus presser le vieillard de parler. Il demeura silencieux. Le vieux se mit à dodeliner de la tête d'avant en arrière.

Assamoa attendit.

— Dans cette prison, un homme a été payé pour te tuer.

2

La tour Aidgil, un parallélépipède de verre et d'acier de trente étages, ne se distinguait guère des autres gratte-ciel de la Défense, si ce n'est par le sigle du géant de l'industrie pharmaceutique qui scintillait nuit et jour en lettres de feu au sommet de ses quatre façades. Au trentième niveau de ce gratte-ciel, un homme semblait absorbé par la vue que lui offrait une immense baie panoramique. À ses pieds, la dalle de béton, le toit triangulaire du CNIT et l'entrelacs de rubans des échangeurs composaient une sorte de tableau abstrait aux formes géométriques où se déclinaient tous les niveaux de gris. Ce spectacle impressionnait toujours les visiteurs, pourtant Jean-Noël Frémieux, perdu dans ses pensées, n'y prêtait plus la moindre attention.

Le PDG des laboratoires Aidgil était un homme grand et corpulent qui avait tout juste franchi la cinquantaine. Sa présence physique et son charisme faisaient de lui un meneur respecté par les actionnaires comme par le staff qui l'entourait, mais son assurance qui frôlait bien souvent l'arrogance ne lui attirait pas la sympathie de ses collaborateurs. Quant à l'immense majorité des salariés qui trimaient dans les bureaux et usines du groupe, ils ne connaissaient Frémieux que par la photo placée à côté de l'éditorial mensuel qu'il signait dans le magazine interne de l'entreprise.

Le PDG se retourna, d'un bloc.

— Que disiez-vous, Solange ?

Habituée aux absences de son patron, la directrice de la communication reprit posément son exposé.

— Nous devrions avoir le ministre de la Santé et la Fondation Bill Gates pour le lancement du Virsac. L'idéal serait d'avoir Gates *himself*, j'ai mis une équipe sur le coup, mais rien n'est certain pour le moment. Ce serait bien que vous lui passiez un coup de fil quand nous aurons préparé le terrain. Nous allons faire ça au Concorde Lafayette, ce n'est pas loin et c'est plus pratique qu'au siège. Le matériel devrait être livré la semaine prochaine. Nous avons mis la pression sur l'imprimeur. En ce qui concerne le plan média, j'ai quelques modifications à vous proposer.

— Je vous fais entièrement confiance, Solange. Faites comme vous l'entendez.

À trente-six ans, Solange Tribois occupait une place enviable. Elle dirigeait un service d'une vingtaine de personnes et gérât un budget de plusieurs milliards d'euros. Son nom figurait dans l'organigramme du géant de l'industrie pharmaceutique au même niveau que celui du directeur de la recherche et du développement, dont le budget n'atteignait pas la moitié de celui de la promotion. C'était donc une personne importante, et qui le savait. Une des rares que le grand patron recevait presque toujours sur-le-champ. Elle devait ce poste à ses relations familiales, mais aussi à son ambition farouche, sa capacité de travail et son sens de l'opportunité. La presse, où elle avait fait ses débuts, la courtisait. Elle conservait des relations personnelles avec de très nombreux journalistes.

— Ah, j'oubliais, les Camerounais seront là eux aussi. Le secrétariat du ministre de la Santé Hayatou nous a envoyé un mail de confirmation. La Fondation de solidarité pour les enfants victimes du sida et la Fondation de solidarité africaine enverront leurs présidents.

— Ça fait beaucoup de fondations... Mais abondance de biens ne nuit pas. Autre chose ?

— Il y a le séminaire de Trinidad, mais nous avons encore du temps devant nous. Ce serait bien que vous puissiez y participer personnellement, ou au moins y faire une apparition.

— Nous verrons, je ne vous promets rien.

— J'ai appris que notre équipe avait eu quelques problèmes au Cameroun...

— Rien d'important. C'est une question que nous allons régler.

Le ton de Frémieux indiquait qu'il ne souhaitait pas s'engager davantage sur ce terrain. Solange Tribois se retira sans insister.

Une secrétaire introduisit alors un homme chauve et de petite taille, aux allures de technocrate avec son strict costume gris foncé et ses lunettes à monture métallique. Frémieux l'invita à s'installer dans un salon séparé du bureau par une paroi coulissante.

Ils échangèrent quelques formules de politesse, puis la secrétaire revint leur servir des cafés.

— Vous êtes certain que cette pièce est sûre ? demanda l'homme en gris après le départ de la jeune femme.

— Je la fais régulièrement vérifier par des spécialistes, on n'a jamais rien trouvé. Deux de vos collaborateurs l'ont d'ailleurs inspectée récemment.

Vingt ans passés à la DGSE avaient fait naître chez le visiteur une prudence proche de la paranoïa.

— Très bien, mais je préférerais tout de même que cet entretien se poursuive ailleurs.

Cette exigence sembla contrarier Frémieux.

— C'est une perte de temps, mais si vous y tenez...

— J'insiste en effet. Ce ne sera pas très long.

Le PDG annonça qu'il s'absentait. Les deux hommes se retrouvèrent au Globe Trotter, en face de l'Arche. Frémieux, qui n'avait pas l'habitude de fréquenter ce type d'établissements, parut surpris par la clientèle jeune et bruyante et le décor exotique.

— Je ne trouve pas cet endroit très discret, mais puisque nous devons parler du Cameroun, on peut dire que le cadre convient parfaitement...

— Croyez-en mon expérience. Un lieu public très fréquenté est beaucoup plus sûr qu'un bureau. Vous remarquerez qu'il n'y a aucun endroit, en face de nous, d'où on pourrait enregistrer notre conversation avec un micro directionnel. Et si on nous avait suivis, je l'aurais remarqué. J'ai l'œil.

— Je veux bien vous croire.

— Bon, les Camerounais ont merdé, ça ne fait pas de doute. Pour le moment, la fuite n'a pas été colmatée.

— Hayatou m'avait pourtant promis que tout serait réglé. Il nous a déjà coûté assez cher.

— Pas de noms, s'il vous plaît.

— Mais vous venez de me dire...

— C'est un principe. Bon, nous avons pour le moment peu d'informations sur ce journaliste. Ce dont nous sommes certains, c'est que ce n'est pas un type souple. Sinon, il aurait évidemment été beaucoup plus simple de le motiver.

— De le motiver ?

L'homme en gris se fendit pour la première fois d'un sourire.

— C'est l'expression qu'on emploie là-bas. On peut dire que vous avez motivé le ministre...

— Ah...

— Chez eux, c'est un sport national. De toute façon, nous ne l'avons pas sous la main pour lui faire une offre. Pour le moment, il est dans la nature. Mais j'ai envoyé sur place un homme sûr. Il connaît bien le pays, il y a travaillé et a conservé toutes sortes de relations.

— Vous pouvez me garantir...

— On ne peut jamais garantir quoi que ce soit à cent pour cent dans ce genre de situation. La seule chose que je peux vous garantir, c'est que nous avons fait appel au meilleur élément dont nous disposons. Je connais le marché. Personne ne sera en mesure de vous proposer mieux. Après, il y a évidemment le facteur chance.

Frémieux savait qu'il n'avait guère le choix, pourtant il ne parvenait pas à dissimuler son inquiétude. Jusqu'à ce jour, il n'avait confié à l'homme en gris que des missions classiques : soudoyer ou intimider des syndicalistes, démasquer des cadres et des chercheurs qui vendaient des informations à la concurrence, établir des dossiers

précis sur tous ceux qui occupaient des postes clefs au sein d'Aidgil et sur leurs alter ego des autres entreprises pharmaceutiques, en débaucher certains. Il n'ignorait rien par exemple de la vie sexuelle de sa directrice de la communication, laquelle préférerait la compagnie des femmes à celle des hommes.

— Et sur le plan de la discrétion ?

— Là, en revanche, je suis formel.

— Les informations circulent vite. Des rumeurs courent déjà au sein de l'entreprise. Ma directrice de la communication a fait une allusion à cette histoire, ce matin même. Elle sortait de mon bureau quand vous êtes arrivé.

L'homme en gris ôta ses lunettes, les essuya, les remit en place.

— Vous devez comprendre, monsieur Frémieux, que vos collaborateurs, je parle de ceux qui travaillent sur place, ceux qui vous ont alerté, ont probablement évoqué cette affaire auprès de certains de leurs collègues ou de leur famille, à l'occasion de voyages... C'est inévitable. Le secret absolu n'existe pas, même dans les entreprises dédiées à la défense dont les employés signent des engagements très stricts. Mais, tant qu'il n'y a pas d'éléments précis, pas de preuves, pas de gens disposés à témoigner publiquement, ça reste des rumeurs et ça n'a strictement aucune importance. D'après ce que j'ai compris, ce type aurait justement réuni des éléments... disons gênants pour votre maison. Ce qui est regrettable, c'est qu'on ait mis si longtemps à remarquer ses agissements. Dans ce genre de pays, les établissements de cette catégorie sont à la fois très durs et très laxistes. C'est très différent de chez nous. Mais il est clair que vos collaborateurs ont manifesté une certaine inconscience. Loin de la métropole, on se croit au bout du monde, on se lâche. Ce sont des comportements fréquents. Vous auriez dû mieux les briefer au départ. Maintenant nous allons faire le maximum pour réparer les dégâts. Mais, comme je viens de vous le dire, il y a toujours le facteur chance.

Frémieux écouta un instant ce laïus sans manifester son irritation grandissante, puis leva une main autoritaire.

— Débrouillez-vous pour réussir.

Romain Sanchez adressa un petit geste à sa compagne qui l'observait de son balcon, au troisième étage, et monta dans sa Range Rover. Le moteur tournait rond. La voiture venait d'être révisée. Avoir passé soixante-douze heures dans un garage n'était certes pas une garantie de bon fonctionnement, car les mécaniciens avaient la réputation de remplacer les pièces neuves par des vieilles, mais Sanchez avait une relative confiance dans le patron de ce garage-là qui tenait à conserver la clientèle des expatriés, cadres de grandes entreprises, commerçants et diplomates pour la plupart. La chaleur n'était pas encore étouffante, néanmoins il actionna immédiatement la climatisation. Une habile manœuvre en marche arrière lui permit de sortir le gros 4 x 4 sans égratigner les carrosseries des véhicules voisins qui pourtant le serraient de près : une Mercedes blanche, propriété d'un ancien ministre de la Santé, et une Toyota Pajero verte qui appartenait à un autre expatrié français, directeur d'une succursale de la BNP. Sanchez longea la piscine encombrée de bâches et de sacs de gravats – cela faisait quatre mois que le propriétaire de l'immeuble promettait de la remettre en état – et s'immobilisa devant le portail. Un gamin d'une quinzaine d'années apparut presque aussitôt et entreprit de déverrouiller le lourd ventail métallique. Sanchez lui adressa un sourire amical et franchit l'entrée. Le jeune garçon referma immédiatement le portail derrière lui.

Romain Sanchez habitait un petit immeuble de quatre niveaux qui, dans la région parisienne, ne se serait guère distingué d'un ensemble HLM. À Douala, il faisait figure de résidence luxueuse, d'autant qu'il était doté, outre d'une piscine, de l'air conditionné, du câble et de divers autres avantages réservés à quelques milliers de privilégiés. Une enceinte de trois mètres de haut surmontée d'une frise de barbelés et la présence d'un gardien armé décourageaient les candidats au cambriolage. Ce dispositif de protection avait été installé à l'époque où une équipe de techniciens américains chargés de participer à la construction du gazoduc occupaient les lieux. Les rares Américains vivant à Douala passaient pour paranos. Pourtant, trois jours plus tôt, un cadavre avait été découvert devant la porte de la résidence.

La nuit tombée, des bandes se livraient à des règlements de

comptes et les gendarmes tiraient dans le tas. On disait même qu'ils exécutaient les voleurs sur-le-champ, sans autre forme de procès.

Sanchez s'engagea dans la rue Tokoto à une allure modérée. Il avait appris à conduire beaucoup plus prudemment qu'il ne le faisait à Paris. Ici, le moindre accrochage pouvait entraîner des palabres interminables et coûter la peau des fesses. La plupart des gens n'étaient pas assurés et s'efforçaient de se faire payer un véhicule neuf pour une aile froissée, surtout s'ils tombaient sur un Blanc présumé riche. Quant à l'automobiliste qui renversait un scooter, une mobylette ou un piéton, il risquait le lynchage. En passant devant le Petit navire, un bistro tenu par un Breton, il remarqua la Mitsubishi rouge d'un de ses collègues. Sur une brusque inspiration, il se rangea à côté de la Japonaise écarlate. Il glissa une pièce de cent francs CFA[3] dans la paume d'un invalide, dont la mission consistait à chasser les gosses qui tournaient comme des mouches autour des voitures de luxe, et pénétra dans l'établissement.

Roger Duquesnes était attablé avec ses deux fils devant des tasses de chocolat et des croissants. Duquesnes occupait le poste de directeur du marketing de Nova Telecom, ce qui faisait de lui le supérieur direct de Sanchez.

— Nous étions un peu en avance, alors nous sommes venus nous empiffrer, expliqua Duquesnes, dont le menton dégoulinait de chocolat.

— Je vois, dit Sanchez. (Il se tourna vers les ados.) Ça marche les gars ?

Le cadet, dans les douze ou treize ans, hocha la tête. L'aîné, dans les quinze-seize, fit la moue.

— Le prof de chimie nous gonfle, dit-il. Il colle systématiquement des mauvaises notes aux Français.

— Il veut nous vendre des cours particuliers, classique, dit Duquesnes. Ça va s'arranger.

Ils parlèrent quelques instants du lycée Savio, le lycée français. Les fils Duquesnes ne s'y plaisaient pas. Ils ne fréquentaient qu'une demi-douzaine d'autres gosses d'expatriés. Les enfants des notables locaux les prenaient de haut. Certains gamins arrivaient en Porsche ou en BMW décapotable.

— J'te jure, c'est un coup à devenir raciste ! fit l'aîné. Duquesnes prenait tous les jours son 4 x 4 pour parcourir les huit cents mètres qui séparaient sa maison de l'établissement scolaire. Les deux garçons ne se déplaçaient jamais seuls dans la ville. Les premiers jours qui avaient suivi la rentrée, ils avaient fait le trajet à pied, mais divers incidents, regards de travers, insultes, avaient convaincu les parents de les accompagner chaque matin.

Les deux Français parlèrent ensuite d'un projet de week-end en

commun à Kribi, une station chic sur la côte du golfe de Guinée. Puis Duquesnes consulta sa montre et constata qu'il était l'heure d'emmener ses fils. Il paya l'addition avec un billet de dix mille francs CFA. En leur rapportant la monnaie, le patron raconta le dernier ragot en vogue. Le président se faisait opérer de la prostate. Dans la clinique privée qu'il s'était offerte en Suisse. La dernière fois que des rumeurs avaient couru sur la santé du président, il y avait eu des scènes de panique dans les rues. Sanchez écouta d'une oreille distraite. Il ne s'intéressait plus à ce genre d'affaire. Pour couper court, il félicita le patron sur la nouvelle décoration de sa brasserie : box en acajou, filets de pêcheur et maquettes de bateaux.

Un quart d'heure plus tard, Sanchez et Duquesnes se retrouvèrent au siège de Nova Telecom.

L'entreprise occupait un immeuble de huit étages dans l'avenue Ahidjo, la plus grande artère de Douala, à deux pas du consulat britannique. Le téléphone fixe fonctionnant très mal et étant difficile et long à obtenir, la téléphonie mobile figurait parmi les activités les plus prospères du pays. Chaque Camerounais ou presque, du plus pauvre au plus riche, avait un portable dans sa poche. Orange accaparait les trois quarts du marché. Ses publicités s'épalaient dans toutes les rues, aussi agressives que celles des innombrables Églises. Mais Nova commençait à lui tailler des croupières en pratiquant des tarifs discount. Chacun des deux concurrents arrosait un ou deux ministres et quelques hauts fonctionnaires.

Les bureaux de Nova étaient confortables, meublés de canapés en cuir, de longues tables d'acajou et de verre, et surtout pourvus d'une climatisation en parfait état de marche. De sa fenêtre, qu'il n'ouvrait jamais pour ne pas laisser pénétrer la chaleur, l'humidité et les moustiques, Sanchez pouvait apercevoir les grues et les silos du port. Chaque jour, il consacrait une vingtaine de minutes à envoyer des mails à ses fils, qui vivaient avec leur mère, à Paris. Il ne les avait pas vus depuis les dernières vacances d'été qu'il avait passées avec eux en Bretagne, chez sa mère.

Sanchez avait quitté Paris trois ans plus tôt, peu après son divorce. Sans cette séparation, l'idée de venir s'enterrer ici ne lui serait jamais venue, même pour du fric. Mais il avait abandonné la maison à son ex, pour ne pas perturber ses enfants, et s'était retrouvé sans un sou avec une grosse pension alimentaire à régler. Il avait donc sauté sur l'opportunité de tripler ses revenus. Il avait calculé qu'en cinq ans il pourrait économiser de quoi s'acheter un petit appartement ou monter sa propre affaire. Peut-être rempilerait-il au bout de ces cinq années. Sa décision n'était pas encore prise. Six mois après son arrivée à Douala, il avait rencontré Josyane au cours d'une soirée au Centre culturel français. Celle-ci avait dix-huit ans de moins que Sanchez qui

commençait à accuser ses quarante-cinq balais. Elle avait emménagé chez lui trois semaines plus tard et l'avait poussé à s'installer dans un appartement plus grand et plus luxueux que celui qu'il occupait alors. Josyane était bibliothécaire à l'université. Son salaire mensuel correspondait à peine à ce que Sanchez gagnait en une heure. Toute une partie de la famille de la jeune femme vivait désormais à ses crochets, mais ça ne lui coûtait pas très cher. Cette situation ne le perturbait pas outre mesure. Quinze ou vingt ans plus tôt, il ne l'aurait sans doute pas accepté, mais au fil du temps il s'était adapté à beaucoup de choses. C'était une façon comme une autre d'équilibrer les relations Nord-Sud, disait-il parfois. Il avait le sentiment de former avec Josyane un couple relativement harmonieux, autant que pouvait l'être une union entre individus issus de civilisations aussi différentes. Parfois, il la comprenait mal, ou ne la comprenait pas du tout et il supposait que cette incompréhension était réciproque. Mais il y avait eu tout autant de malentendus entre sa première épouse et lui, en dépit de tout ce qui pouvait les rapprocher, alors... Un de ses amis avait épousé une Japonaise et, selon lui, le fossé qui le séparait d'elle était beaucoup plus profond que celui qui pouvait éloigner un Français d'une Camerounaise qui avaient tout de même en commun la langue et la culture françaises enseignées à l'école.

Sanchez ouvrit son courrier, lut ses mails et répondit à quelques-uns d'entre eux. Très peu étaient professionnels. Cette forme de communication demeurait marginale dans ce pays où l'on préférait traiter en tête à tête. L'art de la palabre se conjugue mal avec la communication électronique.

Sur le coup de onze heures, Sanchez quitta son bureau pour participer à la réunion quasi quotidienne du staff de la boîte. Cette réunionnite l'avait irrité au début, mais il s'y était habitué. S'asseoir autour d'une table pour ne rien dire faisait aussi partie des usages. Dans de nombreuses autres entreprises françaises, elle permettait de donner aux cadres africains l'impression de jouer un rôle, alors que toutes les décisions dignes de ce nom étaient prises à Paris. Tous les directeurs expatriés étaient en effet doublés d'un alter ego camerounais. C'était la condition *sine qua non* pour se faire accepter. Pourtant, chez Nova, le directeur adjoint n'avait rien d'une potiche. C'était un garçon brillant, fils de ministre certes, mais compétent et doté d'un certain caractère. Beau gosse aux allures de mannequin avec son crâne rasé, il faisait des ravages au sein du personnel féminin. Il s'asseyait habituellement à la droite du patron, tandis que Sanchez prenait place à sa gauche. Les autres cadres de la boîte s'installaient où ils voulaient, selon leur ordre d'arrivée.

Ce matin-là, Duquesnes se trouvait juste en face de Sanchez. Tous étaient en bras de chemise, mais quelques-uns, dont le patron lui-

même et le fils du ministre, portaient la cravate. Dans l'atmosphère bien fraîche de ces bureaux, cet accessoire était supportable mais, dans la rue ou dans un endroit dénué de climatisation, il aurait représenté un supplice.

On commença par les rapports des commerciaux pour finir par des perspectives plus générales, selon l'usage. Ferdinand N'Gaye mit son grain de sel. Le fils du ministre fit même remarquer à l'assemblée qu'on se répétait : on avait dit à peu près la même chose deux jours plus tôt. Sans doute était-il moins diplomate que son père. Cette sortie fut accueillie par des sourires et même des approbations. Il aurait été malvenu de contredire un personnage aussi important. Toutefois, Sanchez distingua une brève expression de mécontentement sur le visage osseux de son patron, ce qui ne lui déplut pas. Philippe Joubert, le directeur de la filiale, était ce qu'on pouvait appeler un vieux colonial. Il approchait les soixante-dix ans, et en avait passé les trois quarts en Afrique, à des titres divers. Tour à tour militaire, diplomate et homme d'affaires. Il se vantait de savoir s'y prendre avec les Africains et parvenait à déguiser son mépris paternaliste en affabilité. En privé, il se lâchait parfois, notamment quand il avait bu un coup au Club des expatriés dont il était président. Il présidait d'ailleurs une demi-douzaine d'autres associations du même genre dont Sanchez ne connaissait pas la liste exacte.

À l'issue de la réunion, on bavarda un peu à propos des Chinois qui envahissaient le pays – un nouveau supermarché bourré de camelote à dix francs CFA venait d'ouvrir dans le centre. Cette concurrence frappait surtout les fabricants et marchands de tissus, pas les opérateurs de téléphonie, de sorte qu'on pouvait évoquer la question sereinement. En revanche, les Coréens et les Japonais avaient investi depuis belle lurette le marché des appareils ménagers et celui de l'automobile, hier chasses gardées de l'industrie française.

Sanchez rejoignit son bureau. Sonia, sa secrétaire, une charmante créature joliment coiffée avec une multitude de tresses ornées de nœuds de différentes couleurs, lui rappela qu'il avait un déjeuner au Cocotier. Elle ne pouvait s'empêcher de minauder et de prendre des poses alanguies quand elle s'adressait à lui, ce qui l'exaspérait. Une fois, il avait failli lui faire une réflexion mais y avait renoncé. Elle aussi avait obtenu son poste par relations à la sortie de son école de secrétariat. Sonia était la fille d'un chef de village qui passait pour assez important. Elle avait officiellement le rang de princesse, qu'elle partageait avec une bonne trentaine de frères et sœurs car son père possédait une douzaine d'épouses qui lui avaient donné une abondante progéniture. Toutefois, elle ne se vantait jamais de ce titre. Quand quelqu'un l'évoquait, elle éludait le sujet avec humour, car elle était suffisamment intelligente pour comprendre que tous ces Blancs

friqués n'avaient que peu de considération pour l'aristocratie locale.

Sanchez se rendit au Cocotier en compagnie de Roland Leroux, un commercial gras comme un cochon qui transpirait abondamment et souffrait de problèmes cardiaques. Ils s'installèrent sur la terrasse, qui dominait le port, et commandèrent des jus de papaye. Le patron était un Grec qui menait assez bien sa barque. Beaucoup d'étrangers avaient fermé boutique et quitté Douala après la dévaluation du franc CFA, qui avait fait de Balladur la bête noire des commerçants locaux, mais lui avait réussi à tenir. Il subissait trois ou quatre contrôles par mois de services plus ou moins officiels qui réclamaient leur gombo pour le laisser travailler en paix, mais il en aurait fallu davantage pour affoler ce descendant d'une longue lignée de négociants.

Pourtant il avait maintenant le mal du pays et répétait à longueur de journée qu'il avait l'intention de vendre.

— Vous ne voulez pas acheter mon restaurant, Romain ? demanda-t-il à Sanchez. Vous feriez un bon placement. Et je préférerais vous le laisser plutôt que de l'abandonner à un incapable qui va couler l'affaire en huit jours.

— Désolé, si j'investis un jour, ce ne sera pas ici.

— Et vous Roland ?

— Si vous croyez que j'ai les moyens !

Le commercial se lança dans des pleurnicheries dont il était coutumier. Le pays ne vaut plus rien. Les affaires sont de plus en plus difficiles. Les Japonais, les Coréens et maintenant les Chinois cassent le marché. Sans compter les Évangélistes envoyés par les Américains qui montent la tête des gens contre les Français. Et, depuis les événements de Côte d'Ivoire, on nous regarde de travers.

— Vous, ce n'est pas pareil, vous êtes grec, vous ne pouvez pas comprendre.

— Pensez-vous, moi aussi je suis sur mes gardes. Quand je fais mon jogging le matin, j'emmène mes deux chiens et je planque une matraque sous ma chemise.

Leurs invités les rejoignirent aux environs de treize heures vingt. Ils n'avaient que cinquante minutes de retard, ce qui, à Douala, pouvait passer pour de la ponctualité. Un gros et un maigre. Ils avaient des allures de Laurel et Hardy noirs et se donnaient la réplique à la manière des flics qui jouent les gentils et les méchants. L'un menaçait de retirer toutes sortes d'autorisations administratives, l'autre répétait que ça pouvait s'arranger. Sanchez savait que ça se terminerait par une motivation dont il faudrait négocier le montant, mais il fallait procéder dans les règles.

— Notre directeur général est le fils du ministre N'Gaye.

— Certes, mais nous ne dépendons pas de ce ministre-là, cher monsieur.

— Dans notre pays, il y a beaucoup de ministres, dit son compère (le gros). On en a nommé trente de plus après les dernières élections. Je crois même que nous sommes le pays qui compte le plus de ministres. Voyez, nous avons à la fois un ministre de l'Écologie, un ministre des Eaux et Forêts, un ministre de la Protection de la nature, un autre qui s'occupe de la qualité de l'air, et j'en oublie certainement. Vous n'avez pas tout ça chez vous. Il faut bien qu'on paie ces gens-là d'une façon ou d'une autre. Car ils ont leur palais, leurs secrétaires, leurs domestiques et leur Mercedes de fonction. Remarquez, je les comprends, à leur place je ferais pareil si on me nommait ministre. Mais je ne suis pas ministre, seulement un modeste fonctionnaire. C'est pourquoi j'ai manqué[4] le mois dernier.

Nous y voilà, songea Sanchez.

Outre le traditionnel gombo, payable en liquide, les deux fonctionnaires avaient toutes sortes d'exigences : des abonnements et des portables dernier cri pour tous les membres de leur famille, des exclusivités pour des amis boutiquiers. La négociation se prolongea pendant une bonne heure après le dernier café, de sorte qu'il était près de seize heures quand Sanchez quitta le Cocotier. Sa Range Rover n'était garée qu'à quelques dizaines de mètres du restaurant, néanmoins la chaleur et l'humidité le saisirent. Il souffrait toujours du climat. Leroux était en nage. La sueur coulait sur son front et formait des taches sombres sur sa chemise blanche. Il se laissa tomber dans le siège aussi épuisé que s'il s'était coltiné un marathon.

— Je crois que nous nous sommes bien défendus, dit-il. Tu as été très bon, Romain. Tu as bien fait de leur rappeler que nous avons N'Gaye.

— Ça ne les a pas impressionnés. Ils n'appartiennent pas au même clan. À mon avis, ils ont eu ce qu'ils voulaient, mais ils ont fait semblant de réviser leurs prétentions pour ne pas nous faire perdre la face. Ils sont plus malins qu'ils n'en ont l'air.

— Possible. Moi, je suis mort. Ces déjeuners d'affaires me tuent.

Sanchez passa un coup de fil au siège pour annoncer à Sonia qu'il ne repasserait pas au bureau. Après avoir déposé Leroux, qui habitait dans le quartier de la poste centrale, il s'engagea dans le boulevard Besséké et alluma sa radio. Il atteignait les premières villas blanches de Bonapriso quand l'émission consacrée aux jeunes poètes africains fut interrompue pour annoncer qu'une émeute avait éclaté dans la prison de New Bell.

Après avoir franchi un interminable couloir sale et mal éclairé où régnait une moiteur étouffante et piétiné devant cinq points de contrôle, la première sensation que perçut Samuel Acquaviva dans le hall de l'aéroport de Douala fut l'odeur prenante du poisson. De nombreux voyageurs en partance pour l'Europe emportaient des soles, des capitaines et des barracudas dans leurs bagages. La soute de l'avion faisait office de congélateur. Moyennant une motivation relativement modeste, douaniers et policiers fermaient les yeux. Eux aussi emportaient des poissons frais quand ils rendaient visite à leurs parents. Loin de l'écœurer, l'odeur fit venir un sourire sur les lèvres d'Acquaviva. Elle lui rappelait de vieux souvenirs. Il aimait l'Afrique et, d'une certaine façon, cette odeur appartenait à l'Afrique. Autour de lui, les autres voyageurs paraissaient accablés par cette chaleur qui leur tombait dessus d'un seul coup. Lui avait l'impression de revivre. Il se trouvait dans son élément. Il glissa deux billets de cent francs CFA à un porteur en combinaison verte qui s'empara de son sac et négocia son passage avec un douanier, de façon à lui épargner la fouille. Les douaniers pouvaient manifester une conscience professionnelle très aiguë avec les arrivants ignorants des pratiques locales. Acquaviva voyageait léger. Jamais de valise qui ne tienne dans les compartiments placés au-dessus des sièges pour éviter l'attente et le risque de se faire voler. Dans certains pays, il arrivait fréquemment qu'une partie du contenu des bagages en soute disparaisse et qu'on retrouve les sacs de toile découpés au cutter.

La soixantaine passée, Acquaviva avait encore de l'allure. Un mètre quatre-vingts, tout en muscles bien entretenus par des exercices quotidiens. Une belle gueule tannée de baroudeur. Courte brosse de cheveux blancs. Pas même un début de calvitie. Regard clair et menton carré. Un vague air de famille avec Lee Marvin. On le lui avait dit plusieurs fois et cela lui avait plu. Il souffrait tout juste d'une tendance à l'embonpoint qu'il réussissait à maîtriser en limitant sa consommation de bière et de viandes grasses. Les plis de son costume de toile beige avaient bien résisté aux six heures et demie de vol. Acquaviva ne négligeait jamais son apparence. Les Africains appréciaient son élégance qu'ils considéraient comme une marque de respect. Rien à voir avec ces touristes ou ces coopérants babas cool qui

se baladaient en jeans délavés et sandalettes, voire en boubous pour faire couleur locale.

À la sortie de l'aéroport, il huma l'air chaud et humide, puis jeta un coup d'œil au ciel plombé. Les rayons du soleil ne parvenaient pas à franchir la couche nuageuse qui flottait au-dessus de la ville. Acquaviva jeta son dévolu sur une Peugeot un peu moins déglinguée que les autres taxis et se fit conduire à l'Akwa Palace. Le chauffeur conduisait d'une main, tenant de l'autre son portable collé à l'oreille. Il évoluait avec aisance dans la marée des voitures. Des essaims de *skinbenders* pétaradaient autour d'eux. À Douala, comme dans la plupart des villes des pays du Sud, la priorité appartient au plus gros, au plus dangereux et au plus décidé.

Le taxi s'orientait habilement dans cette jungle urbaine et atteignit l'Akwa vingt minutes plus tard. Devant l'hôtel, des hommes en djellabas blanches proposaient leurs services aux clients. Acquaviva les ignore, franchit la porte à tourniquet et traversa le hall d'un pas énergique. Il exigea une chambre donnant sur la piscine. Le réceptionniste lui affirma qu'il n'y en avait plus, mais un billet de mille francs CFA lui en fit très vite trouver une.

— C'est bien pour vous rendre service, patron, parce qu'elle était retenue, celle-là.

La fraîcheur de la chambre évoquait une glacière. Acquaviva commença par régler la climatisation au minimum.

— Vous allez avoir trop chaud, patron, dit le groom qui lui avait ouvert et observait ses manipulations.

— Occupe-toi de tes fesses, p'tit gars ! C'est moi qui vais dormir ici, pas toi. Je suis sûr que tu n'as même pas la clim dans ton gourbi, pas vrai ?

Cette familiarité parut encourager le groom qui laissa fuser un rire aigu.

— Tu vas dormir tout seul, patron ? Tu veux pas que je te fasse monter une belle fille ce soir ?

— On verra ça.

— Tu la veux comment ? Cirage ou papaye ? Je peux t'en faire monter une qu'à les airbags[5] en série.

— Et tu me la taxes à combien ?

— Cent mille pour la nuit ? tenta le groom.

— Pour ce prix-là, tu peux la sauter toi-même.

— Soixante mille ?

Acquaviva le fit descendre jusqu'à trente mille, davantage par jeu que par souci d'économie.

— Attention, je ne veux pas d'une nivaquine[6] !

Le groom le regarda d'un autre œil. Cet usage de l'argot local par un vieux Blanc n'était pas chose courante.

— Promis, patron, double airbag ! conclut-il en clignant de l'œil avant de s'éclipser.

Acquaviva but une bière qu'il avait trouvée dans le frigo, prit une douche et enfila une chemise blanche dont il roula les manches sur ses avant-bras. Armé d'un calepin et de son portable, il descendit ensuite s'installer au bord de la piscine. Une demi-douzaine de gosses pataugeaient dans le bassin. Il n'y avait pas un chat sous les parasols, ce qui convenait parfaitement à Acquaviva. Le serveur parut surpris qu'il ait préféré cet endroit à la fraîcheur du bar climatisé, mais il lui apporta son whisky avec des glaçons sans le questionner.

Acquaviva commença par tester le fonctionnement de son portable.

— Roland ? C'est moi, Samuel. Je voulais vérifier que ça marchait. Oui, bien sûr, j'ai pris un abonnement international, mais dans des patelins de ce genre... Sinon, RAS pour le moment. J'arrive tout juste. Faut me laisser le temps de me retourner.

— Du temps, nous n'en avons pas beaucoup, si ce type joue au con. S'il a réussi à se tirer de New Bell, c'est qu'il est tout de même malin. Ou qu'il y a des gens qui le soutiennent et qui ont peut-être l'intention de l'utiliser. Tu as pris contact avec Nono ?

— Je vais le faire. Je viens de te le dire, j'arrive à l'instant.

— Alors, ne traîne pas !

Acquaviva coupa la communication, irrité par le ton autoritaire de son interlocuteur. Il avait tout de même porté les galons de capitaine, gagné toute une panoplie de décorations, et était toujours commandant de réserve, alors que ce guignol, qui avait quinze ans de moins que lui, n'avait jamais dépassé le rang de sous-lieutenant et n'avait jamais mis les pieds en Afrique. Mais Roland Dupin était le numéro deux de l'agence qui l'employait. Et s'il ne voulait pas se contenter de la retraite que lui versait l'armée, Acquaviva ne pouvait pas se permettre de lui botter le cul comme il l'aurait souhaité. Il aurait sans doute pu trouver du travail ailleurs, mais l'agence rémunérait grassement chacune des missions qu'elle lui confiait et il avait des charges. Un appartement dans un immeuble cossu de Parly II, une maison à restaurer en Bretagne sud, une grosse cylindrée achetée à crédit, un fils qui végétait et venait régulièrement le taper, une fille divorcée qui ne s'en tirait pas mieux, des petits-enfants qu'il aimait gâter.

Dupin l'avait convoqué la veille. L'agence avait son siège rue Vernet, derrière le drugstore des Champs-Élysées. Aucune plaque ne signalait son existence aux passants. Dans le hall, elle figurait sous le sigle « AB Conseil » dans la liste des locataires. Les trois pièces, précédées d'une petite salle d'attente où traînaient des magazines

défraîchis, étaient meublées de façon identique et impersonnelle : bureaux bas de gamme en bois clair, genre Ikea, sièges de Skaï, vieux ordinateurs. Pas même une secrétaire pour recevoir les visiteurs. Pourtant, derrière cette apparence anodine se dissimulait une des plus importantes et efficaces entreprises de lobbying. Celle-ci n'employait aucun salarié ; tous ses collaborateurs étaient payés au coup par coup et bien souvent au noir. Quant aux clients, ils apprenaient son existence de bouche à oreille. Ils faisaient appel à AB Conseil pour régler un problème ponctuel : influencer un personnage important, dissuader un cadre supérieur de cracher dans la soupe, mettre fin discrètement à un chantage, casser un syndicat ou identifier un concurrent qui pratiquait l'espionnage industriel. La maison avait été créée huit ans plus tôt par un ancien de la DGSE qui conservait sans doute des liens avec son ancienne administration. Son carnet d'adresses était suffisamment bien rempli pour qu'il soit en mesure de trouver rapidement le ou les collaborateurs les plus qualifiés pour mener une mission. Il traitait aussi bien avec des détectives en free-lance qu'avec des policiers en poste soucieux d'arrondir leurs revenus, des spécialistes de la sécurité informatique, des analystes de haut niveau et des individus du calibre de Samuel Acquaviva.

— Tu pars demain à Douala pour liquider un type, avait d'emblée annoncé Dupin.

— Douala, Cameroun. Ça fait un bail que je n'y ai pas mis les pieds.

— Mais tu connais, n'est-ce pas ?

— Un peu, que je connais !

Des images avaient défilé dans le cerveau d'Acquaviva. La traque des maquisards dans la brousse, le copain blessé qu'il avait porté sur ses épaules pendant des kilomètres, et aussi la belle vie et l'argent facile, les filles non moins faciles, quand il avait occupé le poste de conseiller technique sous Ahidjo, pour former les services spéciaux du nouveau régime.

Dupin lui avait tendu l'enveloppe contenant les billets d'avion.

— Bon, alors tu pars demain à huit heures et demie. Tu as ton passeport sur toi ?

— Négatif.

— Un coursier passera le prendre chez toi cet après-midi et te l'apportera demain matin à Roissy au terminal 3, devant le guichet d'Air France. J'ai un gars qui s'occupera du visa.

— Tu m'expliques.

— Nous avons pour client un grand labo pharmaceutique que j'appellerai X. X fait des expériences sur le sida. Plus exactement, il sous-traite ces expériences à des gens qui emploient des putes comme cobayes. Ces putes sont en taule. Elles ne savent pas ce qu'on leur

injecte.

— Plutôt moche comme business, non ?

— Peut-être, mais si les expériences réussissent, ça peut aussi sauver pas mal de gens. Bon, je ne t'ai pas fait venir pour discuter de moralité publique.

— Je m'en doutais un peu. Continue.

— Un journaliste s'est retrouvé par hasard dans la même taule que ces putes. Et tu sais comment ça se passe en cabane, les informations circulent vite. Surtout là-bas.

Acquaviva avait lui-même fait quelques séjours dans des prisons africaines. Notamment dans celle de Bamako, où tout le monde se retrouvait dans la cour pour la popote : détenus de diverses catégories, gardiens, familles en visite. Tous ces gens partageaient la même pitance. Au bout d'un moment, on ne savait plus qui était qui. Il n'y avait qu'une seule interdiction : sortir. Et encore, fréquemment des prisonniers se faisaient passer pour des visiteurs et disparaissaient.

— Je vois. Qui est ce type ?

Dupin avait glissé vers lui une seconde enveloppe.

— Jean-Christophe Assamoa. Un petit journaliste minable du coin. Le patron d'une feuille de chou : le *Tam-tam*, une sorte de *Canard enchaîné* à l'africaine, tu vois le genre ? Je t'en ai apporté quelques exemplaires. Il faisait dans le politiquement incorrect. On l'a mis en taule pour avoir manqué de respect à la première dame du pays. Des caricatures où on la voit acheter des robes de grands couturiers en Europe, côtoyer la jet-set et faire l'aumône aux miséreux. Ça n'a pas plu. Assamoa s'est fait engueuler plusieurs fois, mais il a recommencé. Bref, il s'est retrouvé dans cette taule où l'on fait des expériences pour le compte de X. Et, comme c'est un bonhomme qui est curieux de nature, il a fini par l'apprendre. Ça n'a pas dû être difficile. Les gens de X utilisent la couverture d'une entreprise humanitaire : la FCCS, la Fondation pour le combat contre le sida. En plus, la FCCS est présidée par une copine de la femme du président. C'est un hasard, mais tu vois le topo. Assamoa s'est demandé ce que faisaient ces toubibs blancs dans une prison perdue.

— Comment avez-vous su que ce type avait appris tout ça ?

— Il a posé des questions aux toubibs en question. De fil en aiguille, ils se sont rendu compte qu'il était en train de faire une sorte de reportage sur leur activité. Ils ont fait un rapport. Mais, le temps que le rapport arrive et qu'on prenne la bonne décision, Assamoa, qui était en fin de peine, a été changé de prison. Ils l'ont transféré à New Bell. À ce moment-là, on a contacté un type qui s'est chargé de l'éliminer. Là-bas, n'importe qui était prêt à lui faire son affaire pour dix mille francs CFA. Ça regorge de braqueurs, de tueurs, de types sans foi ni loi. Mais, manque de pot, le jour où ça devait se faire, il y a

eu une émeute et Assamoa en a profité pour se faire la belle.

— En principe, un type qui n'a plus que quelques jours à tirer ne prend pas le risque de s'évader...

— Justement, c'est encore plus louche. Peut-être qu'il a été prévenu. Je ne fais qu'une confiance limitée à notre homme. Il a pu en parler et se faire acheter par des gens qui veulent nuire à X, ou même au président. Les Américains et les Chinois sont en train de prendre notre place là-bas, je suppose que tu le sais.

Acquaviva avait opiné. Il continuait à suivre d'assez près la situation des pays africains francophones. Cette passion ne l'avait jamais quitté.

— Alors, tous les coups sont bons, avait poursuivi Dupin. Peut-être qu'ils veulent utiliser ce type. Peut-être même qu'il est déjà trop tard. Donc, j'ai besoin de quelqu'un de sérieux sur place pour régler cette affaire.

Acquaviva avait décacheté l'enveloppe, sorti une photo en noir et blanc et une fiche. Il avait examiné le cliché. En costume-cravate, Assamoa posait au garde-à-vous avec un sourire figé. Prise au flash, la photo était surexposée. Le reflet des lunettes du journaliste empêchait de distinguer son regard.

— Pas terrible...

Dupin avait haussé les épaules.

— Nous n'avons rien d'autre. Enfin si, une photo publiée dans son journal, mais elle est encore pire. Tu la veux quand même ?

— Évidemment.

— Le coursier te la déposera quand il viendra prendre ton passeport.

Acquaviva avait parcouru la fiche.

— Cet Assamoa... c'est un Bamiléké ?

— Je crois, oui. Mais je n'y connais rien du tout en matière de tribus. Ça pose un problème particulier ?

— Je me suis farci pas mal de Bamilékés, à l'époque des débuts d'Ahidjo. On m'avait envoyé là-bas pour combattre la rébellion de l'UPC, des cryptococos. Ils étaient surtout influents chez les Bamilékés. Et votre type, celui qui s'est planté, c'est un Bamiléké, lui aussi ?

— Je n'en sais rien du tout. Tu veux dire que ça pourrait être une histoire de solidarité tribale ?

— Pas forcément. Mais ils peuvent être parents, venir du même bled, tout est possible. Vous ne vous êtes pas renseignés ?

— C'est un aspect qu'on n'a pas examiné.

— En Afrique, ça ne fonctionne pas tout à fait comme chez nous. Si tu avais seulement mis les pieds dans une ambassade, tu t'en serais rendu compte.

— C'est pour ça qu'on fait appel à toi.

— Un peu tard. Je ne peux rien promettre. Si on parlait fric, maintenant ?

La négociation s'était poursuivie quelques centaines de mètres plus loin, au Fouquet's. Acquaviva imposait ses tarifs. Sur un coup comme celui-ci, il se savait irremplaçable. Cent mille euros tout compris, sans garantie de résultat, payables d'avance. À prendre ou à laisser. Dupin avait pris.

Maintenant, il fallait retrouver ce type rapidement. Dans une ville africaine de cinq millions d'habitants, ça n'avait rien d'évident.

Acquaviva composa un nouveau numéro sur son portable.

— Bonjour, je voudrais parler au capitaine Paul Kimbé.

— Qui le demande ?

— Samuel Acquaviva. Je vous appelle de la part d'amis communs. Il faut qu'on se rencontre le plus vite possible, capitaine.

— Vous êtes français, n'est-ce pas ? J'ai reconnu votre accent, cher monsieur. Dans quel hôtel êtes-vous descendu ?

— À l'Akwa.

— Ce n'est pas le meilleur. Si vous m'aviez demandé conseil, je vous aurais proposé mieux.

— Je ne suis pas venu pour faire du tourisme, capitaine. Il faut qu'on se voie sans perdre une minute.

— Ah, vous êtes pressé ! Les Français sont toujours pressés ! Bon, alors retrouvons-nous au Glacier moderne dans une heure, c'est tout près de l'Akwa. Ça vous va ?

— Parfait. Au Glacier moderne dans une heure. Acquaviva rangea son portable et s'étira. Le serveur l'observait. Il s'approcha de lui.

— Besoin de rien, patron ?

— Quand j'aurai besoin de quelque chose, je te sonnerai.

Acquaviva se leva et s'éloigna sans se préoccuper du regard hostile du serveur. Avec ces gars-là, il faut se faire respecter tout de suite si on ne veut pas passer pour un connard de Blanc qu'on peut truander facilement. Dans la vie, il vaut mieux se faire craindre et détester que mépriser. Acquaviva avait l'habitude d'être détesté. Il en éprouvait même un certain plaisir.

5 janvier 2005, New Bell, prison centrale de Douala.

On entendit d'abord une série de chocs sourds, puis des cris aigus suivis du bruit d'une cavalcade. Assamoa tendit l'oreille et rentra la tête dans les épaules.

— Ça n'est pas bon ! déclara le président de la cellule 14. Je vais voir ce qui se passe. Vous autres, vous ne bougez pas d'un poil, sinon vous aurez affaire à moi.

D'un signe de tête, le colosse ordonna à ses deux acolytes de le suivre. Tous trois s'emparèrent de leurs matraques et sortirent de la cellule. Avant de franchir la porte, le plus mauvais des deux ministres se retourna et agita son bâton.

— Vous avez entendu le président, bande d'abrutis ? S'il y en a un qui bouge, il sera fessé !

Les cris redoublaient. On entendait des gardiens hurler des ordres. Quand le trio eut disparu, les détenus se mirent à discuter et épiloguèrent sur les causes de cette agitation. Un jeune homme s'approcha d'Assamoa. C'était un petit voleur du marché Saker que le journaliste avait pris en sympathie. Un gamin qui n'avait pas plus de dix-sept ans. Il souffrait du palu. De terribles crises le réveillaient la nuit.

— Ils ont coincé trois types et ils sont en train de leur faire leur fête, souffla-t-il.

— Qui ça ?

— Les gars des cellules 8 et 10. Ils en avaient marre de se faire tabasser et voler par leur président et ses ministres. C'est un type beaucoup plus méchant que le nôtre ! Il les torture. Il a envoyé trois hommes à l'infirmerie en deux jours. Si les gardiens ne les sortent pas d'affaire, ils vont déguster.

Assamoa savait que des incidents allaient éclater. Le vieux de la cellule 24 l'avait averti.

— Il va y avoir des bagarres dans la prison. Peut-être une émeute. Si tu veux sauver ta peau, il faudra profiter de la situation pour filer. Tout ce que je peux te dire, c'est que l'homme qu'ils ont payé pour te tuer se nomme Fochivé. C'est un Bassa. Ils l'ont condamné à vingt ans

pour avoir braqué une banque et tué un gardien. Il n'a rien à perdre. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont promis.

— Comment vais-je reconnaître ce Fochivé, si je le rencontre ?

— Il est préférable que tu ne le rencontres pas. D'après ce qu'on m'a dit, il est grand et costaud, avec des scarifications sur les joues, mais je l'ai jamais vu. Comment l'aurais-je vu ? Je suis aveugle.

Assamoa aurait voulu savoir comment le vieux avait appris tout cela, mais il n'avait pas de temps à perdre.

— Quand tu entendras des cris, tu sauras que la révolte a commencé. Prépare-toi à fuir la prison.

Même dans ses rêves les plus fous, Assamoa n'avait jamais envisagé une seule seconde de s'évader. C'était un intellectuel, pas un homme d'action. Et la loi devait être respectée, même quand elle était mal appliquée. Il combattait pour que son pays devienne un État de droit. De plus, l'heure de sa libération officielle approchait et il risquait d'aggraver son cas. Il s'était demandé si le vieillard avait toute sa tête.

— Es-tu certain de ce que tu racontes ?

— Sûr et certain. C'est à toi de savoir si tu veux vivre.

— Mais, comment pourrais-je quitter la prison ? C'est impossible. Il y a des gardiens armés, des barbelés, un mirador...

— Quand la révolte éclatera, un groupe profitera de la situation pour attaquer les gardiens et essayer de sortir en force. Faufile-toi derrière eux mais ne tente pas de sortir tout de suite. Va dans la cour et débrouille-toi pour te mêler discrètement aux visiteurs. Il te faut des vêtements propres pour passer inaperçu. Je suppose que les tiens ne sont plus présentables.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Un de mes amis t'a préparé des vêtements. Cache-les jusqu'au moment de partir. Sois prudent. Ne te les fais pas voler.

Facile à dire.

— Tu n'as rien à craindre du président de ta cellule. Nous l'avons payé. Mais il faut te méfier des autres, compris ?

— Compris.

— Alors bonne chance !

— Comment te remercier ?

— Tu n'as pas besoin de me remercier.

Assamoa avait étreint les mains du vieil aveugle.

— Sois béni, grand-père !

Le vieux avait haussé les épaules.

— Tu sais, mon garçon, je suis fâché avec le Bondieu. Et je ne crois pas qu'il m'accueillera dans son paradis, si ce paradis existe.

Assamoa avait reçu une éducation catholique, chez les Jésuites, avant de partir faire ses études secondaires en France. Cette

expérience avait fait de lui un anticlérical primaire. Dans *Tam-tam*, il s'en prenait fréquemment au clergé. Il ne ménageait pas non plus les évangélistes, les marabouts et les imams. Néanmoins, il lui restait un vieux fond de croyance qui ressurgissait dans des moments comme celui-ci.

— Si, si, je suis certain qu'il t'accueillera, avait-il dit en éprouvant un certain malaise.

Un des rares pensionnaires valides de la cellule 24 lui avait apporté un grand sac poubelle en plastique noir.

— Va, ne perds pas de temps !

Après avoir remercié une nouvelle fois le vieillard, Assamoa était retourné dans sa cellule. À New Bell, on se déplaçait relativement librement d'une cellule à l'autre. Seul le quartier des femmes était rigoureusement interdit.

À présent, le doute le torturait. Et si c'était un piège ? Si on le poussait à tenter de s'évader pour l'abattre ?

Les cris et les bruits de cavalcade redoublaient d'intensité. Malgré les menaces du président et de ses ministres, les détenus de la cellule 14 commençaient à montrer des signes d'agitation. Plusieurs d'entre eux s'étaient aventurés dans les couloirs pour voir de quoi il retournait.

Quand il entendit les premiers coups de feu – une série de détonations sèches –, Assamoa prit sa décision. Si ça commençait à mitrailler dans tous les coins, on pourrait le descendre facilement, sans même attendre qu'il essaie de s'évader. Alors autant tenter le coup. Il prit le sac de vêtements et sortit. Un groupe de prisonniers arrivait vers lui en hurlant. Ils le bousculèrent et poursuivirent leur course. Assamoa se plaqua contre le mur en voyant arriver un autre groupe qui, lui sembla-t-il, poursuivait le premier. Un peu plus loin, d'autres détenus armés de chaises et de bancs tentaient d'enfoncer la porte métallique qui donnait accès au quartier des femmes. Ils ne prêtèrent pas la moindre attention au journaliste.

Les gardiens semblaient avoir disparu, sans doute par crainte de se faire coincer par des mutins. Dans ces espaces sombres et étroits, ils n'étaient pas à leur avantage pour manœuvrer et utiliser leurs armes. Ils avaient probablement fait ce que font tous les surveillants de prison face à une émeute : évacuer la zone de détention. Assamoa avait peu d'expérience de la prison, mais il connaissait cette tactique. Dans l'immédiat, il avait donc davantage à redouter des détenus que des gardiens. La drogue avait envahi le pays depuis plusieurs années et elle pénétrait bien entendu dans les prisons. N'importe quel forcené, ivre d'alcool ou de chanvre indien, pouvait s'en prendre à lui sans raison particulière, aussi bien que ce Fochivé qu'on avait payé pour le

tuer.

Assamoa continua à avancer prudemment. Il s'orientait difficilement dans ces bâtiments où il venait d'être muté quelques jours plus tôt. Dans les couloirs de New Bell, on ne peut pas demander son chemin comme dans la rue. Il parvint néanmoins à atteindre un secteur un peu plus calme et plus propre. Au travers d'une vitre sale et fêlée, il distingua ce qui avait dû être un bureau avant le saccage. Au mur, le portrait sous verre du président Biya n'avait pas été épargné par les vandales. Il pendait de travers, brisé. Des inscriptions irrespectueuses avaient été tracées au feutre rouge sur le beau costume du chef d'État, des lunettes et des moustaches agrémentaient son visage. Assamoa aurait aimé prendre une photo et la publier dans *Tam-tam*. Il entra dans le bureau, tira la porte derrière lui et examina le contenu du sac. Les vêtements que lui avait procurés l'aveugle étaient modestes mais impeccables. Une chemisette blanche, un costume noir et des souliers noirs, brillants et pointus, le type d'articles que vendaient les Chinois sur les marchés. Ceux qu'on désignait parfois sous le terme *one shot*, car on ne pouvait les porter qu'une fois. Ils ne résistaient ni à la pluie ni aux tentatives de nettoyage.

Il se changea rapidement, boutonna la chemise jusqu'au cou, et songea que son allure devait ressembler à celle d'un pasteur évangéliste fauché. Il enfouit ses vieux vêtements et ses baskets dans le sac et dissimula le tout derrière une armoire de bois renversée par les émeutiers.

Une nouvelle série de coups de feu retentit. Cette fois, il lui sembla que plusieurs armes avaient été utilisées en même temps.

Les chaussures faisaient au moins deux pointures de trop. Ce n'était pas très commode pour marcher et il regrettait ses baskets. Mais ça n'attirerait pas l'attention sur lui car beaucoup de gens ici portaient des chaussures trop grandes ou trop petites. Dans la poche intérieure de la veste, ses généreux amis avaient glissé quelques billets.

Assamoa repartit dans les couloirs, un peu au hasard, sans croiser quiconque cette fois. Une partie des détenus se concentrait du côté du quartier des femmes, les autres s'employaient à régler leurs comptes ou se terraient dans leurs cellules pour échapper à la répression féroce qui n'allait pas tarder à s'abattre sur les mutins. Il fut le premier surpris quand il se retrouva dans la cour où piétinait une petite foule de visiteurs angoissés surveillée par des gardiens armés de kalachnikovs. Une femme en boubou hurlait qu'elle voulait voir son fils. Deux autres pleuraient. Un couple de vieux, leurs sacs de provisions à la main, paraissaient hébétés. Des enfants terrorisés se réfugiaient dans les jupes de leurs mères.

Un gardien débraillé se tourna vers Assamoa et pointa son arme dans sa direction.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Je viens voir mon neveu, bredouilla-t-il.

— Par où es-tu passé ?

— Je ne sais pas. Je viens voir mon neveu, chef.

— Tu n'as pas compris qu'il n'y a pas de visites aujourd'hui ? C'est la merde, abruti ! On en a déjà descendu trois, tu as envie d'être le quatrième ?

— Je viens voir mon neveu, gémit Assamoa, jouant le jeu jusqu'au bout. Peut-être qu'une petite motivation...

Un parent en visite se conduirait probablement ainsi, car tout, dans cette prison, était prétexte à exiger ou proposer le gombo : colis, autorisation de rencontrer son parent en tête à tête, changement de cellule...

— Il n'y a pas de motivation aujourd'hui, espèce d'individu ! Va rejoindre les autres si tu ne veux pas que je t'en colle une dans le bide !

Docilement, le journaliste alla rejoindre la foule des visiteurs. La femme qui réclamait son fils s'accrocha à lui, le prenant peut-être pour un fonctionnaire de la prison.

— Je ne suis qu'un malheureux parent venu voir son neveu, comme toi, ma sœur, dit-il.

Les gardiens les poussèrent dans un angle de la cour. D'ici, Assamoa pouvait apercevoir le mur d'enceinte. Il étouffa un cri. Un fuyard avait été abattu alors qu'il tentait de franchir les barbelés sur lesquels il avait jeté une couverture. Son corps pendait dans le vide comme un ballot de chiffons. Des femmes se signèrent et entreprirent de réciter des prières. Apparut alors un homme corpulent, en bras de chemise, armé d'un mégaphone.

— Je suis Joseph Aysou, le régisseur de la prison ! annonça-t-il d'une voix forte dans son mégaphone. Vous allez m'écouter. Des bandits se sont mutinés et ont molesté des gardiens. Certains ont essayé de s'échapper. L'ordre va être rétabli, mais les visites sont supprimées jusqu'à nouvel ordre. Si vous voulez rendre service à vos parents, demandez-leur de se calmer et de respecter le règlement. Ceux qui rejoindront leur cellule sans histoire ne seront pas sanctionnés. Mais s'ils ne se calment pas, c'est la gendarmerie qui va remettre de l'ordre ici !

— Comment veut-il qu'on leur demande, puisqu'il ne nous laisse pas les voir, murmura une femme.

— On veut être sûrs qu'il n'est rien arrivé à nos enfants et que vous n'allez pas leur faire de mal ! cria une autre femme.

— Madame, ici, nous ne faisons pas de mal aux détenus qui se

conduisent bien ! répondit le régisseur. Il faut rentrer chez vous sans faire d'histoires. Allez, évacuez-moi tous ces gens ! commanda-t-il aux gardiens.

Une demi-douzaine de surveillants s'approchèrent de la foule, l'air menaçant, la contraignant à se placer le long du mur. Assamoa pensa à un peloton d'exécution, mais les gardiens firent ensuite avancer la file en isolant chaque visiteur du précédent de deux ou trois mètres, pour éviter d'affronter une foule compacte. Les visiteurs passèrent devant un second cadavre, celui d'un homme qui avait probablement tenté d'escalader le mur. Il baignait dans une mare de sang, recroquevillé. Ses ongles avaient labouré le sol de terre battue. On en distinguait nettement les traces. Deux femmes se signèrent. Le silence s'était abattu sur la prison, plus inquiétant encore que les cris. Un peu plus loin, de nouvelles flaques de sang dégageaient une odeur très forte, mais pas de cadavre. Assamoa sentit ses jambes faiblir. Il n'arrivait plus à mettre un pied devant l'autre. La peur le paralysait.

— Toi ! Avance ! cria un gardien, en le poussant du canon de sa mitrailleuse.

— On ne parle pas comme ça à un serviteur de Dieu, réussit à articuler Assamoa.

Cette répartie parut impressionner le gardien, qui recula d'un pas et baissa son arme. Au prix d'un terrible effort, le journaliste parvint à reprendre sa marche. Le gardien se désintéressa de lui pour aller arracher un sac de provisions des mains d'une vieille femme. Ce geste souleva une vague de protestations, mais les gardiens pointèrent à nouveau leurs armes sur la file.

— Vous êtes tous des fils de putes ! se mit à hurler une femme sur un ton hystérique.

Assamoa craignit un instant que l'incident ne dégénère et fasse rater son plan, mais deux autres femmes se précipitèrent pour calmer celle qui criait. Quant aux gardiens, ils étaient pressés de voir disparaître ces visiteurs qui représentaient autant de témoins indésirables.

La file passa sous un mirador et atteignit enfin la double porte métallique qui ouvrait sur la liberté. Un gardien souleva la barre de sécurité, déverrouilla l'un des battants et le tira en marchant à reculons, faisant grincer les gonds.

— Allez ! Maintenant rentrez calmement chez vous ! brailla le régisseur dans son mégaphone.

Les visiteurs obéirent, sans protester cette fois. Ils sortirent tête basse, résignés.

Quand il eut franchi le seuil de la prison, la première chose que vit Assamoa fut un troisième cadavre, celui d'une fillette en robe blanche à fleurs dont le visage encadré de tresses était intact. La

gamine, sans doute victime d'une balle perdue, gisait sur le dos.

Assamoa se maîtrisa pour ne pas éclater en sanglots. Mon Dieu, dans quel foutu monde vivons-nous ! Puis, dans des crissemments de pneus, deux camions de la gendarmerie s'immobilisèrent sur la place, soulevant un grand nuage de poussière. Des gendarmes en treillis, coiffés de leur béret rouge, en giclèrent comme à l'exercice. Un officier hurla des ordres :

— En colonne par deux, en avant marche !

À petites foulées, la colonne pénétra dans la prison. La porte se referma derrière les gendarmes. Les visiteurs ne pouvaient pas voir ce qui se passait à l'intérieur, mais ils pouvaient l'imaginer. Les gendarmes allaient parcourir les cellules, faire aligner les détenus, sans doute les contraindre à se déshabiller, à s'allonger sur le sol, pour les battre cruellement, secondés par les gardiens ragaillardis par ces renforts.

La petite foule ne se dispersa pas immédiatement. Les visiteurs s'attroupèrent et commencèrent à discuter de la situation et du sort de leurs parents. La femme qui avait insulté les gardiens tenta de mettre le grappin sur Assamoa pour lui raconter ses malheurs. Elle lui parla de son fils, qui s'était fait prendre en volant des chaussures de sport dans un grand magasin, mais qui était au fond un bon garçon. Le journaliste l'écouta un instant, puis échappa à ses jérémiades en lui expliquant qu'il était pressé car il devait prévenir sa famille, afin que des connaissances bien placées interviennent pour éviter le pire.

— Il faut intervenir, ce n'est pas normal qu'on traite des êtres humains comme on les traite là-dedans ! approuva la femme. Je vais te donner mon adresse et mon numéro de portable pour que tu me préviennes si tu obtiens des informations. Nous autres, les parents de prisonniers, nous devons être solidaires.

— Certainement, approuva Assamoa. Je n'ai pas de carte sur moi, mais je te préviendrai. C'est promis.

Il soupira en regardant la femme s'éloigner. Les autres visiteurs se décidèrent à quitter les lieux, à regret. Assamoa se retrouva seul.

Il était libre, sain et sauf, mais pour combien de temps ? Et où aller ?

Acquaviva arriva le premier et s'installa dans un angle du fond, de façon à pouvoir observer l'ensemble de la salle. Dans une ville comme Douala, le Glacier moderne pouvait passer pour un endroit chic, avec ses parois imitation acajou et son escalier à balustres conduisant à une loggia. En réalité, il ne se distinguait pas des innombrables brasseries qu'on trouve dans toutes les grandes villes du monde. Acquaviva commanda un punch et entreprit de feuilleter un journal qu'il avait emprunté à l'hôtel, sans s'irriter du retard de son correspondant.

Kimbé arriva vingt minutes plus tard. C'était un homme grand et sec dont des lunettes noires dissimulaient le regard. Il portait des vêtements civils : chemise bleue à fines rayures blanches aux manches roulées sur les avant-bras, pantalon gris au pli impeccable, mocassins à boucle étincelants. Acquaviva remarqua aussi sa montre. Une lourde Rolex en or, ou du moins une bonne imitation. Un porte-documents en peau de porc était glissé sous son bras. Acquaviva lui donna la trentaine.

— Je suis le commandant Acquaviva, annonça-t-il, sans se lever ni tendre la main. Je vous en prie, capitaine, asseyez-vous.

Kimbé ne manifesta aucun signe susceptible d'indiquer que cette manière de lui parler comme à un subordonné le blessait. Il prit place en face d'Acquaviva, dans une posture nonchalante, un bras passé par-dessus l'accoudoir de son siège.

— Je n'ai encore jamais eu le plaisir de vous rencontrer, capitaine, poursuivit Acquaviva, mais j'ai travaillé pendant plusieurs années avec certains de vos supérieurs.

Il cita des noms que ne pouvait ignorer son interlocuteur. Celui-ci aurait pu lui demander pourquoi il ne traitait pas directement avec ces gens haut placés, mais il ne le fit pas. Acquaviva attendit que le serveur ait apporté les consommations pour entrer dans le vif du sujet.

— Vous vous étiez engagé à nous débarrasser d'un élément indésirable, capitaine. Que s'est-il passé ?

Toujours ce ton du supérieur qui attend un rapport. Ça marche ou ça ne marche pas. Pour l'instant, ça avait l'air de marcher.

— Commandant, dit Kimbé, nous avons eu des imprévus. Beaucoup d'imprévus. D'abord, le personnage en question a été muté à

New Bell comme vous le savez sans doute. À Tcholliré, tout se serait passé sans problème, très discrètement. Tcholliré se trouve dans le nord, loin des grandes villes.

— Je sais où se trouve Tcholliré, capitaine.

— Le personnage s'est donc retrouvé à New Bell. C'est tout près d'ici, je suppose que vous le savez aussi. Et il y a eu une émeute que nous ne pouvions pas prévoir. Nous avons recruté un homme sur place, mais il n'a pas eu le temps d'agir. Le personnage s'est évadé.

— On s'évade si facilement que ça de New Bell ?

— Cette prison est une vraie passoire. Deux mille détenus pour six cents places, quelque chose comme ça. Pas assez de gardiens pour les surveiller et la plupart sont corrompus. On peut les acheter pour pas grand-chose. Il y a des émeutes et des morts tous les ans. Un vrai foutoir. Cette fois, les hommes ont réussi à entrer dans le quartier des femmes. Ils ont défoncé la porte. Vous imaginez le bordel ! Cinq types ont été tués et plusieurs gardiens blessés.

— Il y a eu d'autres évasions ?

— On n'en sait rien. Les gens du quartier disent qu'ils ont vu des hommes courir, mais c'étaient peut-être seulement des passants qui planquaient leurs fesses. Ça tirait dans tous les coins.

— Il y a eu une enquête ?

— Pas encore. On ne sait même pas qui a été tué par qui. Il y a eu des règlements de comptes. Certains détenus avaient sans doute fait rentrer des armes. Une seule chose est sûre : le régisseur va se prendre un savon et se faire virer. Peut-être même qu'il se retrouvera en compagnie de ses clients si on trouve des trucs qui ne vont pas dans ses comptes.

— Il faut un bouc émissaire, dit Acquaviva.

Pour la première fois, Kimbé le gratifia d'un large sourire, dévoilant des dents bien plantées.

— Vous avez tout compris, commandant. Ça se passe comme ça en France aussi, n'est-ce pas ?

— À peu près. Mais il n'y a tout de même pas des révoltes et des morts tous les ans à la Santé !

— Parce que vous êtes plus riches que nous. Vous avez les moyens de dorloter vos criminels. Pas nous.

— Qu'est devenu le type que vous aviez chargé d'éliminer notre cible ?

— Il a été tué au cours de la bagarre. Égorgé jusqu'aux oreilles.

— Comment l'aviez-vous choisi ?

Kimbé ne répondit pas immédiatement.

— On me l'avait recommandé. Il s'appelait Fochivé. C'était un criminel, un braqueur récidiviste. Mais je n'ai pas traité directement avec lui. Ça n'aurait pas été prudent.

— Je comprends. Mais, de deux choses l'une, ou il a été trop bavard, ou quelqu'un joue double jeu dans votre équipe.

Cette remarque parut contrarier Kimbé.

— Comment savoir ?

— C'est votre métier, il me semble, capitaine. Vous pensez que le journaliste avait des complices dans la prison ?

Kimbé haussa les épaules.

— Je n'en sais rien du tout. Tout est possible. Mais ce type ne vivait pas à Douala, du temps où il publiait son petit torche-cul. Il habitait Yaoundé. Il ne pouvait pas savoir qu'il allait être muté de Tcholliré à New Bell, sauf si cette mutation faisait partie d'un complot. Surtout, pourquoi s'est-il évadé alors qu'il ne lui restait plus longtemps à tirer ? Une quinzaine de jours, je crois. Soit il est parti sur un coup de tête, sans rien avoir préparé, soit il a été averti qu'on allait lui faire la peau.

Acquaviva observa un couple de jolies filles qui venaient d'entrer. Elles se tenaient par le bras en riant. Il échangea des sourires avec elles, puis fixa Kimbé.

— Je penche pour la seconde solution. Pourquoi muter à Douala un type qui habite Yaoundé, juste avant de le libérer ?

— Ça, ça ne veut rien dire. Ce sont les mystères de l'administration. Ce n'est pas pareil chez vous ?

— Plus ou moins, admit Acquaviva. Sinon, ce type a de la famille ?

— Une mère et une sœur qui vivent dans un village du côté de Fouban. Vous voyez où c'est ?

Acquaviva opina.

— Il y a des gens qui peuvent le cacher là-bas ?

— Tout est possible, mais il faut d'abord qu'il se tape le voyage. Si des complices l'emmènent en voiture, c'est assez long mais possible. S'il est tout seul, c'est plus difficile. Il y a beaucoup de contrôles sur la route.

— On peut payer les policiers ou les gendarmes pour qu'ils ferment les yeux, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais c'est risqué tout de même. Et il sait que c'est le premier endroit où on ira le chercher.

Acquaviva sirota un instant son punch en silence, puis reprit :

— D'accord, c'est toujours risqué de rentrer dans son bled quand on est recherché, mais c'est parfois le seul moyen d'obtenir de l'aide. À la place de ce type, que feriez-vous, capitaine ?

La question parut surprendre Kimbé, qui se gratta pensivement la joue puis souleva ses lunettes teintées pour devisager Acquaviva.

— Je ne suis pas à sa place, et nous ne sommes pas du tout le même genre de type. Nous ne sommes ni de la même origine ni de la

même religion. Il est bamiléké, je suis du littoral. Il est catholique et moi évangéliste. J'appartiens à l'Église des enfants de Jésus. Vous voyez, nous sommes très différents.

— Certes, mais ça ne change pas grand-chose quand il faut se planquer parce qu'on a les flics aux fesses ! Que feriez-vous ? Essayez d'imaginer la situation.

— Moi, j'essaierais de négocier avec les gens qui veulent me descendre. Je m'engagerais à fermer ma gueule en échange de la vie sauve. Et je me contenterais de raconter des histoires de cul dans ma feuille de chou, des blagues sur les pédés, des anecdotes sur les stars du showbiz et du sport. Les gens adorent les potins. La politique leur casse les couilles. Mais je ne suis pas journaliste et je ne suis pas non plus un héros. Je veux faire vivre ma famille et lui assurer une vie tranquille.

Acquaviva ne lui demanda pas pourquoi il avait choisi l'armée et les services spéciaux. Il le savait. Dans ce pays, le choix était limité pour les jeunes gens qui n'avaient pas des parents ministres ou pleins aux as.

— Bon, soyons sérieux, qu'est-ce que vous feriez à la place de ce type ? Où peut-il se planquer ? Il a des relations à Douala ?

— Je n'en sais rien du tout. Si on admet qu'il ne veut pas fermer sa grande gueule, ce qui est idiot, je crois qu'il a intérêt à quitter le pays, à aller tenter sa chance en France. Là-bas, il trouvera certainement des bonnes âmes pour le chouchouter, n'est-ce pas commandant ?

— C'est probable. Mais c'est tout de même plus difficile de prendre l'avion pour la France que de se tirer de New Bell quand on n'a, en principe, ni fric ni passeport.

— Sauf si quelqu'un lui en a procuré...

— Vous avez une idée ?

— Peut-être des gens qui voudraient mettre certaines personnes en difficulté. Si ce type sort un scoop en Europe sur ces expériences avec les putes de Tcholliré, il y a des gens que ça peut gêner, c'est sûr. Et d'autres qui se frotteraient les mains, c'est sûr aussi.

Kimbé n'était pas censé connaître la raison pour laquelle on voulait se débarrasser d'Assamoa. Apparemment, il n'avait pas eu trop de mal à la découvrir.

— Et vous n'avez pas une idée plus précise sur ces gens ?

Kimbé souleva de nouveau ses lunettes noires avec un grand sourire.

— Vous savez, commandant, la politique c'est un panier de crabes. Moi, en principe, je ne m'en mêle pas. Je suis fonctionnaire, donc je défends les intérêts de mon président qui a été élu démocratiquement et représente le peuple.

Acquaviva accueillit ce discours par une expression entendue. Celle du type à qui on ne la fait pas.

— Et vous arrondissez vos revenus par la même occasion, n'est-ce pas ?

Kimbé remit ses lunettes en place et écarta les mains.

— Ce sont les règles du jeu.

— Bon, si une idée vous vient, vous savez où me joindre. Il va falloir que je mène ma propre enquête. J'ai besoin d'un document officiel au cas où je me ferais contrôler. Quelque chose qui dise que je travaille pour le gouvernement. Vous pouvez m'obtenir ça ?

— Pour que ça ait l'air vraiment officiel, ça va coûter assez cher.

— Il faudra préciser que je suis autorisé à porter une arme.

— Alors, ça coûtera encore plus cher. Vous avez un flingue ?

— Non, mais vous allez aussi m'en trouver un.

— Quel genre ?

— Un revolver. Les pistolets s'enrayent trop facilement. Un Colt Magnum fera l'affaire.

Kimbé hocha la tête.

— Ça peut se trouver, mais il faut tout de même que je vous précise une chose, commandant.

— Je vous écoute.

— Nous ne sommes plus à l'époque où vous étiez chez vous. Beaucoup de gens n'aiment pas les Blancs, surtout les Français depuis qu'ils ont vu vos hélicoptères tirer sur la foule en Côte d'Ivoire à la télé. Moi, je peux comprendre, parce que je suis un militaire, nous sommes collègues. À leur place, j'aurais peut-être fait tirer moi aussi. Mais beaucoup de gens ne raisonnent pas comme moi.

— Je m'en doute.

— Ce que je veux dire, c'est que, même avec un document officiel avec tous les tampons, vous pouvez tomber sur un type qui n'appréciera pas de voir un Français se balader avec un gros flingue dans les rues de son pays. Vous comprenez ?

Le ton de Kimbé s'était imperceptiblement modifié. Une menace ?

— Ça fait partie du métier. Je suis habitué à ce qu'on me regarde de travers.

Kimbé éclata de rire.

— Alors vous risquez d'être servi.

Après avoir traversé l'esplanade dégagée autour du pénitencier situé en plein cœur de Douala, Assamoa se mêla à la foule des habitants du quartier qui faisaient leur marché. La panique engendrée par la fusillade n'avait pas duré plus de quelques minutes. Ces incidents étaient accueillis avec philosophie. Chacun avait repris ses habitudes. Les étals regorgeaient de fruits, de légumes et de toutes

sortes de poissons. Des essaims de grosses mouches noires bourdonnaient autour des carcasses d'animaux suspendues à des crochets. Les commerçants cherchaient à attirer les badauds par des cris et des plaisanteries, comme sur tous les marchés du monde. Assamoa contemplait avec incrédulité ce spectacle paisible. Ainsi, deux univers aussi différents n'étaient séparés que par quelques centaines de mètres. D'un côté, la souffrance, les privations, la torture et la mort, de l'autre la joie de vivre et l'abondance. Cette transition brutale le déstabilisa pendant quelques instants, et il se demanda s'il n'allait pas se réveiller sur sa paillasse de la cellule 14.

Mais une forte femme coiffée d'un turban coloré lui tendit une tranche de mangue sans cesser de vanter sa marchandise. Le fruit juteux avait le goût incomparable de la liberté. Après avoir mordu dans sa chair, il sut qu'il ne rêvait pas. Il s'aperçut alors que son estomac criait famine. À Tcholliré, un petit bol de maïs avait constitué sa ration quotidienne. Parfois s'y ajoutaient un peu d'arachide et de la tomate en boîte. La pitance de New Bell ne valait guère mieux. Le journaliste compta et recompta ses billets. Au terme d'un difficile débat intérieur, il alla prendre place sur le banc d'une échoppe ouverte en plein air. À la table voisine, deux jeunes gens jouaient avec leur téléphone portable. Sur le comptoir, une radio diffusait un tube de Koko Ateba : *Si t'es mal dans ta peau*. Assamoa sentit la nostalgie l'envahir. Il avait interviewé la chanteuse lors de son retour au pays. Un point commun les unissait : Koko Ateba avait passé deux mois en prison pour avoir évoqué dans une chanson le drame d'une femme stérile en présence de la première dame du pays de l'époque. Assamoa avait été jeté derrière les barreaux pour avoir offensé celle qui lui avait succédé. Il se mit à rire tout seul. Les deux jeunes lui jetèrent des regards ironiques. Ils le prenaient sans doute pour un fou. En dépit de ses vêtements neufs, il n'avait tout de même pas bonne mine.

Une fillette vint prendre sa commande. Il s'offrit une cuisse de poulet et des frites. D'autorité, la petite lui apporta une cannette de JPI[7]. Il en but une grande rasade, picora quelques frites et mordit à grandes dents dans son poulet. Il n'avait pas éprouvé un tel bonheur depuis des mois.

Une fois rassasié, son moral retomba d'un seul coup. Que faire ? Où aller ? Il entreprit de dresser la liste de ses relations. Il connaissait assurément pas mal de gens, mais personne qui soit susceptible de lui venir en aide. Des confrères ? Inutile d'y songer. Chacun d'eux était beaucoup trop préoccupé par sa propre survie. Une femme ? Sa rupture avec sa titulaire[8] remontait à plus de deux ans et cette séparation s'était accompagnée de scènes désagréables. Elle ne ferait rien pour le tirer d'affaire. Ses rares amis habitaient Yaoundé. Leur téléphoner paraissait très risqué. La police les avait peut-être mis sur

écoutes et il ignorait comment ils réagiraient. Quant à sa mère et sa sœur, elles ne pouvaient rien pour lui. Elles lui avaient envoyé quelques colis et c'était déjà beaucoup, compte tenu de leurs moyens. Surtout, c'est sans doute chez elles que la police irait fouiner en priorité.

Assise sur un tabouret, les coudes sur le comptoir et les poings sous le menton, la petite serveuse l'observait.

— Fais-moi un café bien fort.

— Je n'ai pas de café, mais je peux en chercher à côté.

— Apporte-moi les journaux en même temps.

— Lesquels ?

— Ceux qui traînent sur ton comptoir.

— Ils sont vieux, ils nous servent à emballer le poisson et le poulet.

— Ça ne fait rien.

— Ils ne sont pas complets. On en a arraché des pages.

— Ça n'a pas d'importance.

La gamine se plia aux exigences de ce client bizarre. Elle revint avec une tasse de café fumant et un paquet de journaux. Assamoa lui tendit un de ses quatre billets de cinq mille.

Le café lui redonna un peu de nerf. Il le sirota en feuilletant les gazettes. Il y avait un peu de tout : des pages dépareillées arrachées au *Messenger* et à *Cameroun Info*, un cahier spécial de *Mutations* consacré au nouveau gouvernement – eh oui, depuis les dernières élections présidentielles, il y avait un nouveau gouvernement ! mais Assamoa, au fond de son trou, ne s'en était guère préoccupé – et un exemplaire de *Divas* à peu près intact. Il se fit la réflexion que le luxueux papier de cette revue était trop épais pour emballer du poisson. Ce n'était pas non plus très hygiénique, mais l'hygiène ne faisait pas partie des priorités des gargotes du marché de New Bell. Dans d'autres circonstances, il aurait épluché les nominations de façon à savoir à quelles ethnies appartenaient les nouveaux ministres et à quels liens de parenté ils devaient leurs postes. Le sujet faisait toujours les délices des lecteurs. Pourtant, ce furent les couleurs criardes de la couverture de *Divas* qui retinrent son attention. Un portrait très flatteur de la première dame du pays occupait la une, sous le titre « Exclusif : un après-midi avec une dame de cœur ». Décidément, elle le poursuit, songea Assamoa. Néanmoins, une curiosité malsaine doublée d'une certaine dose de masochisme le poussa à ouvrir le magazine mondain qui consacrait vingt pages à celle qui lui avait valu de passer cinq mois et demi au milieu des cafards et des excréments. Elle apparaissait en robe du soir, en tailleur Chanel, en boubou, en pagne, en T-shirt à l'effigie du président, et même en manteau de fourrure. Au fil des pages et selon l'occasion, elle se coiffait d'un turban, se décolorait en

rousse frisottante, en blonde platine ou rassemblait en chignon son abondante chevelure décrépée. Elle posait avec ses enfants, avec des écoliers portant des pancartes chantant ses louanges, des malades du sida, des membres de diverses associations caritatives dont elle était présidente, et même avec Laura Bush – la photo avait été prise au cours d'un voyage présidentiel à Washington.

Les autres pages ressemblaient à tout ce qu'on peut trouver dans les magazines de ce genre : conseils de beauté, de santé et d'élégance, potins mondains, publicités pour des objets qui représentaient plusieurs vies de revenus d'un citoyen moyen. Il s'apprêtait à refermer *Divas* quand une photo de la rubrique « Tapis rouge » retint son attention. Trois personnages vêtus de costumes sombres sablaient le champagne dans un décor de faux palmiers. Deux Blancs et un Noir. La légende disait : « Le ministre des télécommunications accueille des industriels étrangers. »

Merde, je connais ce type ! jura intérieurement Assamoa. Il ajusta ses lunettes pour examiner plus attentivement le visage du Blanc placé à la gauche du ministre. Pas de doute.

D'un seul coup, il se trouva transporté quinze ans en arrière.

Sitôt franchi la porte de son appartement, Romain Sanchez eut droit à une scène de ménage.

— Je me doutais bien que tu allais oublier les cadeaux !

Satanés cadeaux ! Chaque fois que sa compagne rendait visite à des membres de sa famille ou que des parents venaient la voir, il fallait se plier au rite des cadeaux. Chacun avait droit au sien, qu'il fallait choisir en fonction de son degré de parenté avec Josyane, de son statut social et bien entendu de son âge, de son sexe et de ses goûts. Un épouvantable casse-tête ! En France déjà, quand il n'avait que ses propres enfants et son épouse à gâter, Sanchez détestait les anniversaires et les fêtes de fin d'année. Mais, depuis qu'il partageait la vie de Josyane, ce n'était pas moins d'une vingtaine de personnes qu'il fallait régulièrement gratifier de présents divers. Fort heureusement, pour éviter tout impair, elle lui dressait des listes très précises, surtout quand il faisait un saut à Paris. À Douala, on ne trouvait évidemment pas grand-chose, et Josyane se chargeait de ce genre de corvée. Cette fois, il n'avait pas tout à fait oublié ces satanés cadeaux, deux téléphones portables d'un modèle perfectionné destinés à un oncle et une tante – Josyane avait des quantités d'oncles et de tantes –, mais il les avait laissés dans un placard de son bureau.

— Bon, ce n'est pas grave, plaيدا-t-il. Personne ne va les voler. Le placard est fermé à clef et mon bureau aussi.

— Tu es bien confiant, mais ce n'est pas le problème !

— Alors où est le problème ?

Elle se campa en face de lui, ses petits poings serrés sur ses hanches rondes. Sanchez la trouvait irrésistible quand elle se mettait ainsi en colère – ou faisait semblant.

— Le problème, c'est que oncle Zacharie et sa femme vont venir demain matin et que je n'aurai pas les cadeaux ! Je ne saurai pas où me mettre !

— C'est si grave que ça ?

Elle noua subitement ses bras autour de son cou, se fit chatte, pressant son bas-ventre contre le sien, glissant sa main contre sa poitrine.

— Allons, sois gentil, mon minet, retourne les chercher. Tu n'en as pas pour plus d'un quart d'heure.

— C'est bien pour te faire plaisir, soupira Sanchez.

Il aurait été exagéré de dire qu'il se pliait à tous les caprices de sa compagne, mais il lui cédait souvent, du moins sur beaucoup d'aspects mineurs de leur vie quotidienne. Sans doute pour faire oublier qu'ils avaient dix-huit ans d'écart.

Dès qu'il l'avait vue, sagement assise dans la salle de conférence du Centre culturel français, un gros cahier d'écolier sur les genoux, Sanchez avait été frappé par sa beauté. Un visage allongé aux traits réguliers, plutôt fins pour une Africaine, un haut front bombé, des lèvres bien dessinées et des yeux tirant sur le vert qui évoquaient ceux de certaines *indianas* cubaines. C'est ce souvenir qui était venu à l'esprit de Sanchez qui avait passé quatre mois à La Havane, pour sa boîte. Josyane avait paraît-il du sang berbère dans les veines. Un lointain ancêtre venu du Nord sur un destrier blanc lui avait légué ce regard clair. C'est du moins ce qu'elle racontait. Dans certains quartiers, elle se faisait parfois traiter de Blanche bien qu'elle ait la peau très sombre.

Pendant le cocktail qui avait suivi la conférence – une rencontre avec de jeunes poètes africains assez ennuyeuse –, Sanchez avait pu apprécier sa silhouette et son élégance. Elle s'habillait très simplement, sans ostentation excessive. Ce jour-là, elle portait une petite robe de coton imprimée qui serait passée inaperçue sur toute autre femme, mais ses longues jambes, son balancement de hanches, sa taille fine, sa petite poitrine agressive et ses épaules dénudées en faisaient le point de convergence de tous les regards masculins. Elle se coiffait alors à la Grace Jones, avec une courte brosse et la nuque dégagée à la tondeuse. Depuis, elle avait laissé pousser ses cheveux, qu'elle décrérait et tressait en une multitude de petites nattes hérissées sur son crâne. Sanchez, qui d'ordinaire ne s'y prenait pourtant pas trop mal avec les femmes, était resté muet quand il s'était retrouvé en face d'elle un verre de champagne à la main. Ils avaient trinqué et c'est elle qui avait engagé la conversation. Vous êtes dans quelle branche ? Et votre famille ? Sous-entendu : êtes-vous un homme libre ou bien vous avez une épouse et quatre marmots qui vous attendent à Paris ? Réponse : divorcé de fraîche date. Et vous ? Rire cristallin. Moi, je suis encore trop jeune pour me marier, je préfère m'amuser un peu d'abord. Chez nous les hommes sont machos, ils enferment leur titulaire et pratiquent la polygamie. Vous ne le saviez pas ? Non, à l'époque, Sanchez ne le savait pas. Il avait pris l'avion pour le Cameroun avec deux ou trois guides et romans sur le pays, mais il s'était endormi pendant le vol. Depuis, il n'avait pas trouvé le temps de les lire. Il avait appris sur le tas.

Ce soir de la fameuse conférence sur les jeunes poètes, ça n'avait

pas été plus loin. Mais, trois jours plus tard, comme par hasard, il était tombé sur Josyane au Cocotier, qui faisait plus ou moins office de cantine des cadres de Nova Telecom. Elle déjeunait avec une copine à la table voisine. Les deux filles se tordaient et jetaient régulièrement des œillades en direction de ces Blancs bien cravatés. Josyane avait abandonné sa robe de coton pour un jean moulant et un débardeur, mais Sanchez l'avait tout de même reconnue immédiatement. Après avoir un peu hésité, il s'était levé pour inviter les deux filles à venir boire le café avec eux. La copine était plutôt mignonne elle aussi, mais Josyane l'éclipsait complètement, non seulement par sa beauté mais par sa vitalité et sa tchatche. Elle proposa à Sanchez de lui faire découvrir Douala *by night* et, le soir même, ils déambulaient main dans la main rue de la Joie au milieu d'une foule compacte. Des flots de décibels déferlaient sur eux. Impossible d'échanger trois mots mais ils n'avaient pas vraiment besoin de parler pour se comprendre. Ils firent deux ou trois boîtes, dansèrent joue contre joue et terminèrent la nuit au Perroquet vert complètement ivres. Sans trop se rappeler ce qui s'était passé la veille, Sanchez se réveilla le lendemain matin avec une femme nue dans son lit. Trois semaines plus tard, elle emménageait chez lui avec ses maigres biens qui tenaient dans deux valises. Ils allaient bientôt fêter le deuxième anniversaire de cette nuit mémorable.

— Tu es un amour ! affirma Josyane après avoir obtenu gain de cause.

Sanchez remonta dans sa Range Rover, se fit ouvrir le portail et roula, toujours prudemment, jusqu'au siège de Nova Telecom. Il abandonna sa voiture à la surveillance d'un gardien et fonça récupérer ses téléphones portables. Il les trouva à leur place, les rangea dans une petite serviette de cuir, verrouilla la porte du placard puis celle du bureau et redescendit. Il consulta sa montre : moins d'un quart d'heure s'était écoulé depuis qu'il avait quitté Josyane. Il marchait à grandes enjambées en direction de son 4 x 4 quand un type se jeta sur lui, l'agrippant par la manche. Il eut un mouvement de recul, se dégagea, crut avoir affaire à un voleur. Fallait-il lui abandonner les deux portables ou se contenterait-il de quelques billets ?

— Je t'en prie, Romain, aide-moi !

Comment ce type connaissait-il son nom ? Il dévisagea l'inconnu. Maigre à faire peur. Des lunettes rafistolées avec du chatterton. Tout en noir.

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis Jean-Christophe !

Non, il ne l'avait pas reconnu. Ça devait faire dix ans. Non, plutôt quinze. Pourtant, en scrutant ce visage décharné, il lui trouva en effet une vague ressemblance avec le souvenir qu'il avait gardé de son copain de fac. Il devait même avoir des photos de lui quelque part.

Des photos où ils posaient ensemble dans une fête ou défilaient côte à côte dans une manif. Une pointe de mauvaise conscience le titilla. Il n'avait même pas cherché à le contacter quand il avait débarqué au Cameroun.

— Eh bien, Jean-Christophe, j'avoue que tu m'as fait peur ! Tu aurais dû me téléphoner.

— Impossible. Je t'expliquerai. Il faut que tu m'aides.

— Tu as besoin d'argent ?

— Ils veulent me tuer. Il faut que tu m'aides à me cacher.

— Mais qui veut te tuer ?

— Je t'expliquerai.

Assamoa jetait des regards affolés dans toutes les directions. Comme si des tueurs allaient brusquement surgir d'une seconde à l'autre. Sanchez le fit monter dans sa voiture tout en songeant à Josyane et aux complications.

Assamoa lui étreignit le bras.

— Merci, vraiment, merci.

Cette démonstration de reconnaissance mit Sanchez mal à l'aise.

— Je ne sais pas ce que nous allons faire. Enfin, on verra bien...

Après avoir baisé la petite pute que le groom lui avait procurée, Acquaviva la renvoya avec quelques billets. Il n'avait aucune envie de la garder pour la nuit, au risque de se faire voler. La fille parut déçue. Elle espérait sans doute davantage de ce client étranger qui, à ses yeux, ne pouvait qu'être riche à millions.

— Tu veux que je revienne demain ?

— Je te ferai signe si j'en ai envie.

La pute s'éclipsa sans insister davantage. Acquaviva verrouilla la porte derrière elle, prit une douche, avala une ration de whisky et s'endormit rapidement.

Le lendemain matin, il se leva à sept heures et alla piquer une tête dans la piscine. Crawl régulier comme une mécanique. Huit longueurs. Il fit ensuite trente pompes, sous les regards surpris et amusés des larbins, puis se fit servir un grand café et des œufs au bacon au bord du bassin. Il n'y avait pas un chat, la chaleur n'était pas encore étouffante. Pas de moustiques non plus. Acquaviva appréciait beaucoup ces moments de calme. Il réclama des journaux et lut attentivement tous les articles consacrés à la prison de New Bell. Aucun n'évoquait la disparition d'Assamoa. À croire que personne ne s'en était aperçu. Il était surtout question des sanctions qui allaient tomber sur le régisseur et des mesures à prendre pour éviter que de tels événements se reproduisent. Une victime collatérale de la fusillade avait droit à quelques lignes : une jeune fille qui faisait son marché avec sa mère avait été, selon les enquêteurs, prise entre les tirs croisés

des gardiens et des bandits évadés. Le ministre de la Justice fraîchement promu commentait doctement l'affaire.

Acquaviva replia les journaux, but une dernière gorgée de café et s'étira. Le serveur s'approcha et annonça qu'un visiteur demandait à le rencontrer. Il n'avait pas donné son nom.

— Fais-le venir.

Un jeune homme un peu rond apparut et posa un petit sac en toile sur la table d'Acquaviva.

— De la part du capitaine Kimbé.

Il fit mine de tourner les talons, mais Acquaviva l'arrêta.

— Une seconde. Assieds-toi.

Le garçon obéit. Acquaviva fit coulisser la fermeture du sac et y plongea la main. Ses doigts rencontrèrent une surface métallique. Il empoigna l'arme, sans la sortir du sac, et se pencha pour l'examiner.

— Ruger Security. Canon de quatre pouces.

— Vous avez l'œil patron.

Il tâtonna et trouva deux boîtes de cartouches et un holster de cuir. Le sac contenait aussi une enveloppe, qu'il décacheta. Acquaviva déplia un document couvert de signatures et de tampons. Il le lut rapidement.

— Ça fera l'affaire.

En retour, il fit glisser une autre enveloppe vers le jeune homme.

— Tu oubliais ça. Ton chef n'aurait pas été content.

— Il ne m'a pas dit que vous deviez me remettre ça, patron. Je croyais que c'était une affaire réglée.

— S'il manque un seul billet, je crois que tu auras des ennuis avec le capitaine Kimbé.

— Je suis un homme de confiance, protesta l'autre, la main sur le cœur.

— Je l'espère pour toi. Tu peux filer maintenant.

Le garçon s'éloigna, très vite, comme s'il avait remis au Blanc une bombe qui allait exploser d'une seconde à l'autre. Cette idée traversa d'ailleurs l'esprit d'Acquaviva. Mais Kimbé, à sa connaissance, n'avait aucun motif pour le tuer. Sauf s'il s'était fait acheter par une faction rivale qui souhaitait que le journaliste réussisse à faire publier ses informations. À tout hasard, il palpa les parois du sac, mais ne découvrit aucune protubérance suspecte. Ce type était seulement pressé. Il avait rendez-vous avec sa copine, ou bien il ne souhaitait pas rester trop longtemps en compagnie d'un étranger armé d'un 357 Magnum. Peu importe.

Acquaviva remonta dans sa chambre, se brossa les dents, puis prit en mains le gros revolver d'acier nickelé. L'arme semblait en bon état, mais son barillet ne tournait pas convenablement. Il retira la goupille centrale, démontra entièrement le flingue et étala les pièces sur une

serviette de toilette. Il les examina une par une, les essuya avec un mouchoir et les huila très légèrement à l'aide d'une petite burette qu'il avait emportée avec lui, puis il remonta le Ruger. Cette fois, le barillet tournait à merveille. L'opération n'avait pas duré deux minutes. Acquaviva introduisit enfin les six cartouches dans le barillet. Ces manipulations lui procuraient un plaisir qui se lisait sur son visage. Il rangea l'arme dans l'étui de cuir qu'il fixa sous son aisselle. Il aurait pu l'accrocher à sa ceinture, mais il n'aimait pas sortir en bras de chemise. Un homme en costume inspire davantage de respect.

Ainsi équipé, il descendit à la réception. Il plia en quatre deux billets de mille francs CFA et les glissa au préposé. Discrètement.

— Il me faut une bonne voiture. Un 4 x 4 Toyota, vous pouvez me trouver ça tout de suite ? N'importe quelle couleur sauf rouge.

— Pas de problème, patron, si vous n'aimez pas le rouge.

Le réceptionniste passa un coup de fil. La Toyota fut livrée dix minutes plus tard. Elle était blanche, légèrement cabossée et sortait visiblement du lavage. Des gouttes d'eau roulaient encore sur le pare-brise. Acquaviva jeta un œil sur les pneus, sur les pédales qui accusaient une belle fatigue et sur le compteur qui affichait trente mille kilomètres. Acquaviva fixa l'employé de l'agence avec un sourire ironique.

— Tu me prends pour une bille ? Elle est gâtée, cette bougna.

— C'est une impression, ici les voitures s'usent vite. Les routes sont mauvaises. Même en ville, la chaussée n'est pas bonne.

— Vous en avez d'autres ?

— Au garage, oui.

— Alors on va en choisir une ensemble.

Sur place, il jeta son dévolu sur une Toyota, noire. Même technique d'examen : pneus, pédales, compteur. Le frein à main avait du jeu, mais les pneus étaient neufs. Son boulot l'obligerait peut-être à aller en brousse. Il ne pouvait pas partir au volant de n'importe quelle épave.

— C'est bon, ça ira. Mais s'il y a le moindre problème, vous me la changez dans les cinq minutes.

Le patron de l'agence haussa les épaules.

— On n'a pas toujours des véhicules disponibles.

— Alors vous en demanderez un à une autre agence.

Le patron l'entraîna dans un petit bureau où il lui fit signer divers documents. Quand Acquaviva prit le volant de la Toyota, le patron et son employé le regardèrent partir avec un certain soulagement. Ce client était très différent des Blancs avec qui ils traitaient d'ordinaire.

— Ça ne serait pas un Libanais ou un Grec ? demanda l'employé.

Libanais et Grecs s'étaient fait la réputation d'être particulièrement durs en affaire.

Le patron secoua la tête.

— Il m’a montré un passeport français. À mon avis, c’est un ancien militaire.

Acquaviva s’arrêta à trois cents mètres du garage et déplia le plan de Douala qu’on lui avait donné à l’hôtel. Le quartier de New Bell était bien indiqué, mais le nom de la rue où il se trouvait n’y figurait pas. Il roula jusqu’à un kiosque à journaux.

— Vous avez un plan de la ville plus détaillé que celui-là ?

— Pas de plan. Faut aller au syndicat d’initiative, rigola le marchand. Faites attention à vot’voiture, patron !

Une grappe de gamins s’était agglutinée autour de la Toyota. Ils firent mine de s’en écarter au retour d’Acquaviva. Un des gosses avait déjà démonté un essuie-glace.

Acquaviva l’attrapa par le bras.

— Remets ça en place !

L’adolescent consulta ses copains du regard. Ceux-ci ne paraissaient pas prêts à affronter un type aussi grand et aussi décidé. Ils observaient prudemment la scène à distance. Penaud, le gamin s’exécuta.

— C’est bien. Maintenant monte !

— Tu vas me conduire aux *m’bérés*[9] ?

— Mais non, ne t’affole pas, mon garçon.

L’ado grimpa dans la Toyota.

— Ça, c’est de la *gnose* !

Acquaviva tourna la clef de contact, enclencha la première. Les autres gosses observaient la scène bras ballants. Clin d’œil d’Acquaviva.

— Tes copains te laissent tomber, on dirait. Dans la vie, on ne peut compter que sur soi et quelques types sûrs.

— Où on va, m’sieur ?

— New Bell.

— La prison ?

— Exact, mais rassure-toi, tu m’attendras dehors et tu surveilleras la voiture.

— C’est ça que vous voulez, que je surveille vot’ *gnose* ?

— Tu connais bien la ville ?

— Pas de problème.

— Alors tu vas me servir de guide.

— Vous allez me payer combien ?

— Ça va dépendre. Mais, pour l’instant, souviens-toi que c’est toi qui me dois quelque chose.

— Comment ça ?

— Eh bien, tu as arraché mon essuie-glace et tu aurais pu l’abîmer.

— Je l'ai seulement démonté !

— Ça ne change rien. Tu as une petite dette envers moi. Ensuite, tu seras payé selon les services que je te demanderai. Si tu t'en sors bien, tu pourras te faire mille ou deux mille par jour. Ça marche ?

— Ça marche.

— Bon, alors tu vas m'indiquer le chemin de New Bell.

— Pas compliqué. Vous roulez jusqu'à l'avenue du Docteur Jamot, vous prenez à droite, et après vous allez tout droit.

— C'est bien, tu es un bon garçon. Alors je vais te raconter une histoire...

- Qu'est-ce que c'est, ce nègre que tu nous a ramené ?
- Un ami qui a des ennuis. Je t'expliquerai.
- Des ennuis ? Quels ennuis ?
- Je veux dire qu'il ne faut en parler à personne pour le moment.
- Personne ne l'a vu rentrer dans l'immeuble ?
- Non. Il s'est allongé entre les sièges. Le gardien ne pouvait pas

le voir.

- Et tu as l'intention de le garder ici longtemps ?

Sanchez se posait lui-même la question.

- Je n'en sais rien.
- Et il va dormir où ?
- Dans la bibliothèque.
- Charmant.

— J'ai rapporté les portables pour ton oncle et ta tante, dit Sanchez, dans l'espoir de faire diversion.

— Ça me fait une belle jambe ! Tu crois que je vais les recevoir ici avec ce type ?

- Je n'avais pas pensé à ça. Tu es obligée de les recevoir ici ?
- C'est tout de même plus correct, non ? Mais je me débrouillerai. Je les inviterai au restaurant.

Elle lui tourna le dos pour aller s'enfermer dans leur chambre.

Cette bouderie ne surprit pas Sanchez. L'hostilité de Josyane à la présence d'un intrus faisait partie des problèmes auxquels il s'attendait. Il retourna dans le salon. Assamoa avait posé sa veste sur le dossier d'un fauteuil. Il examinait les CD rangés dans une console.

— Tu as une belle collection. Qu'est-ce que tu as fait de tes 33 tours ?

— Je les ai laissés à Paris, à cause de l'humidité. J'en ai copié une partie sur CD.

Le jazz était une passion qu'ils partageaient depuis l'adolescence. Voisins de dortoir au lycée d'Étampes, ils s'étaient retrouvés sur les bancs de la fac de droit d'Assas. Ils avaient passé des nuits à écouter Miles Davis, Parker, Coltrane, Gerry Mulligan, Tatum, Tommy Flannagan, Keith Jarrett. Le free les avait opposés : Sanchez s'y était adapté, Assamoa en était resté à la période bop. Ils avaient traîné leurs guêtres dans toutes les boîtes : la Huchette, le Slow Club, le New

Morning. Depuis, Sanchez avait eu l'occasion de s'offrir le Village Vanguard et le Blue Note à New York. Pas Assamoa. Ils avaient aussi défilé côte à côte dans nombre de manifestations, puis, à l'issue de leurs études, Assamoa était reparti pour le Cameroun et ils s'étaient perdus de vue.

Assamoa contempla rêveusement la pochette d'un album.

— Sacrés souvenirs !

— Oui. Tu veux manger quelque chose ? Tu as soif ?

— J'ai mangé tout à l'heure. Je n'ai plus faim pour le moment. À Tcholliré, j'ai pris l'habitude de me contenter de peu. Et c'est mauvais de bouffer comme un chancre quand on a été à la diète pendant aussi longtemps.

— C'est quoi, Tcholliré ?

— Un mélange de prison et de camp de concentration. Le Moyen Âge.

— Bon, tu vas me raconter ça. Assieds-toi, je vais chercher quelque chose à boire.

Sanchez revint avec une bouteille de vodka Wyborowa et deux verres. C'était lui qui avait besoin d'un remontant.

— Tu l'achètes où, ta vodka ?

— À la cave des brasseries. Il n'y a que là qu'on trouve cette marque. Ils la vendent plus cher qu'à Paris mais je ne bois que celle-là.

— Si tu peux te l'offrir...

La mauvaise conscience de Sanchez revint à la charge. Sa boîte lui versait un salaire mensuel de treize mille euros. Primes non comprises.

Il avala une rasade. Assamoa trempa à peine ses lèvres dans son verre.

— Je t'écoute.

— Par où commencer ? Tu es au courant de l'émeute de New Bell ?

— Vaguement. J'ai entendu ça à la radio. Ils ont dit qu'il y avait eu des morts.

— La routine. Il y a des morts à chaque fois. Les gardiens ont des kalachnikovs et ils tirent facilement. Bref, j'ai profité de la mutinerie pour m'évader.

— Pourquoi étais-tu en prison ?

— Offense au chef de l'État. Je suis le patron d'un journal satirique : *Tam-tam*. Enfin patron... Je suis aussi reporter, secrétaire de rédaction, caricaturiste... Je fais tout tout seul. J'ai signé un article dans lequel je me moquais de la première dame. Ça m'a valu six mois ferme. C'est ça la justice chez nous. Tu n'étais pas au courant ?

— Comment voudrais-tu que je le sois ?

— Reporters sans frontières a envoyé un communiqué. Il y a eu

un petit papier dans *Le Monde*, et un autre dans *Libération*. Dans *L'Humanité* aussi, je crois. Tu ne lis plus les journaux ?

— Je suis abonné au *Monde*, mais je n'ai pas le temps de le lire en entier. Je jette un œil aux titres, je lis quelques articles. Je n'ai pas remarqué ceux-là...

— Ça n'était pas des grands articles. Ils font leurs gros titres sur la dictature et les journalistes emprisonnés à Cuba, mais jamais rien sur nous ! s'emporta Assamoa. Notre président est un grand ami de la France. Enfin, maintenant, il regarde aussi du côté des Américains et il a signé des accords économiques avec les Chinois. Il cherche des maîtres plus riches.

Sanchez leva une main apaisante.

— Ne me fais pas un discours. S'ils ne t'ont condamné qu'à six mois, je ne comprends pas pourquoi tu t'es évadé. Ça ne valait pas mieux de tirer tes six mois tranquillement ?

— Tranquillement ! Six mois à Tcholliré et à New Bell, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est ! Tu n'en as pas la moindre idée ! On tabasse des gens tous les jours, on les torture ! Et quand ils meurent, on fait disparaître les cadavres, on dit aux familles qu'ils sont morts de maladies contagieuses. C'est un bagne, tu ne peux pas imaginer. Mais ça n'est pas pour cette raison que je me suis évadé. C'est parce qu'ils allaient me tuer. Ils avaient payé quelqu'un pour m'assassiner. Un autre détenu. Des amis m'ont prévenu et m'ont aidé. Maintenant, je ne sais plus où aller. Alors j'ai pensé à toi, mais je ne veux pas te déranger...

— Tu ne me déranges pas, mentit Sanchez. Comment savais-tu que j'étais à Douala et comment as-tu réussi à me trouver ?

— J'ai vu ta photo dans un magazine. L'article disait que tu es directeur de Nova Telecom. Je t'ai guetté devant le siège de ta boîte...

— Et tu m'as sauté dessus. J'ai eu une de ces peurs ! Pourquoi crois-tu qu'ils veulent te tuer ? Tu es si dangereux que ça pour le pouvoir ?

— Pour le pouvoir, je ne crois pas. Mais il y a des gens qui ont peur que je révèle certaines choses. J'ai découvert ces choses-là à Tcholliré, par hasard. Ils font aussi des expériences sur les détenus. Ça pourrait faire un gros scandale. Ce n'est pas seulement une affaire locale, ça concerne aussi des sociétés françaises et des associations.

Sanchez appuya ses coudes sur ses genoux et son menton sur ses poings.

— Et tu es prêt à risquer ta peau pour un scoop ? S'il y a des sociétés françaises dans le coup, je peux peut-être négocier avec elles et arranger l'affaire ?

Sanchez réalisa aussitôt qu'il venait de s'avancer un peu trop. S'il se mêlait d'histoires de ce genre, il risquait de gros ennuis avec ses

employeurs. Le principe de ses patrons était de ne jamais intervenir dans les affaires locales, de ne jamais prendre une position publique sur la politique du gouvernement camerounais, sauf si celle-ci portait atteinte aux intérêts de Nova Telecom.

« Les droits de l'homme, laissons ça aux humanitaires, avait coutume de répéter Joubert aux cadres expatriés, nous, nous sommes là pour faire du business. Pas d'ingérence. Les Africains sont très sourcilieux. D'ailleurs, la meilleure façon de favoriser la démocratie, c'est de contribuer au développement économique. »

— Je ne sais pas, dit Assamoa. Je n'avais pas songé à une solution de ce genre. C'est vrai qu'avec ta situation, je suppose que tu as le bras long.

— Pas si long que ça... Je vais y réfléchir. Il ne faut pas agir à la va-vite. À mon avis, tu devrais mettre un peu d'eau dans ton vin...

— Ça fait drôle de t'entendre dire ça.

Cette remarque irrita Sanchez. Du temps de leur jeunesse estudiantine, il avait été plus radical qu'Assamoa. Il avait presque toujours fait partie de ceux qui voulaient poursuivre les manifs après les consignes de dispersion, occuper la faculté ou séquestrer un ennemi public quelconque. Il avait flirté avec les autonomes, lancé des cannettes de bière sur les forces de l'ordre et même un cocktail Molotov. Assamoa, qui craignait de se faire expulser en cas d'arrestation, en dépit d'une carte de séjour en règle, était beaucoup plus prudent. D'autant que la couleur de sa peau en faisait une cible privilégiée.

— Quand on a la responsabilité d'une famille, on change.

— Donc, tu es père de famille. Tu es venu avec tes enfants ?

— Non, je suis divorcé et ils vivent avec leur mère, à Paris. La jeune femme que tu as vue, Josyane, eh bien nous vivons ensemble depuis deux ans.

— Félicitations, elle est charmante.

— Et toi, tu n'es pas marié ? Pas de famille pour t'aider ?

— Depuis la mort de mon père, ma mère vit dans le dénuement. Ma sœur n'est pas riche non plus. Elle a deux enfants à nourrir. Et moi, non, je ne me suis pas marié. Qui voudrait d'un type comme moi, qui passe son temps à tout critiquer et à avoir des ennuis ? J'avais une régulière, mais nous nous sommes fâchés.

— Et si tu quittais le pays ?

— Je n'ai personne pour m'accueillir en France, mais, au moins, on ne me flanquera pas en taule. Sauf s'ils me considèrent comme un immigrant clandestin et qu'ils veulent m'expulser.

— Tu peux te présenter comme réfugié politique, non ?

— Maintenant, tous les immigrants se disent réfugiés politiques : les Africains, les Kurdes, les Afghans, les Sri Lankais... Ce n'est pas si

facile que ça. Mais peut-être que tu peux faire intervenir tes relations. Il faudrait déjà que je réussisse à quitter le pays. Et pour ça, il faut que je me procure des papiers.

— Avec un peu de fric, c'est sûrement possible ! Ça me paraît la meilleure solution.

Sanchez pensa à N'Gaye, le fils du ministre. Il pouvait certainement obtenir des papiers pour Assamoa. À moins qu'il n'appartienne à un clan trop proche de celui du président. Comment savoir ? Leurs relations étaient plutôt bonnes, mais pas intimes. Il devait exister d'autres filières. Sanchez fréquentait peu le club des expatriés, mais celui-ci comptait certainement quelques vieux briscards qui se feraient une joie de le conseiller. Plus vite Assamoa aurait ses papiers et son billet d'avion pour Paris, plus vite il quitterait cet appartement.

— Avec du fric, tout est possible chez nous. Mais il faut que tu sois très prudent, dit Assamoa, comme s'il devinait les pensées de Sanchez.

— Bon, pour commencer, il y a un petit jeune qui vient faire le ménage trois fois par semaine. Il faut que je trouve quelque chose à lui dire pour expliquer ta présence.

— Ah, tu as pris un boy !

— Ce n'est pas un boy... Josyane a préféré que nous engagions un garçon. Elle prétend que les filles sont plus rusées et plus voleuses. Personnellement, je m'en fous complètement...

— Moi, je vais t'expliquer. Ta titulaire a peur qu'une autre fille essaie de te draguer, c'est classique. C'est pour ça qu'elle préfère un garçon.

— Possible. Ce petit est un réfugié congolais. Il est très gentil, mais il risque de bavarder...

— Si c'est un Congolais, il y a moins de chances. Il ne doit pas connaître beaucoup de monde. Tu n'as qu'à lui dire que je suis un cousin de ta femme.

— Ouais... Bon, on va t'installer dans la bibliothèque. Nous n'avons pas de chambre d'amis. Cet appartement est très mal foutu.

— C'est pourtant un bel apart ! Enfin, pour Douala c'est un bel apart.

— Sans doute, concéda Sanchez.

Il alla chercher des draps, un oreiller et une couverture, puis entreprit de transformer un divan en lit.

— Merci pour tout, dit Assamoa. Sans toi, je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait.

— C'est la moindre des choses, répondit Sanchez, alors qu'il éprouvait le sentiment de s'être collé un énorme et dangereux fardeau sur le dos.

9

— Tu as entendu parler d'Al Capone ?

— Le gangster américain ? J'ai vu un film sur lui, à la télé. Mais je ne m'en souviens pas très bien.

— Avant de devenir le big boss des gangs de Chicago, Al Capone était un petit voleur. Il fauchait les essuie-glaces des voitures dans la rue, comme toi. Un jour, alors qu'il venait d'en piquer sur une grosse limousine, un type l'attrape par le collet et lui dit : « Mon garçon, quand on exerce le métier de voleur, il faut voler la voiture, pas les essuie-glaces. Ça rapporte beaucoup plus. » Le propriétaire de la limousine était un chef de gang et il a embauché Al Capone. Ensuite, Al Capone a fait ses preuves et est devenu son bras droit.

— Vous êtes un gangster, m'sieur ?

— Pas du tout. Et tu n'auras pas l'occasion de me faire le coup qu'Al Capone a fait à son boss.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il l'a flingué pour prendre sa place. Mais ça s'est passé plusieurs années après l'histoire des essuie-glaces. Et moi, je ne vais pas rester très longtemps à Douala.

— Pourquoi vous me racontez cette histoire ?

— Pour te faire comprendre que, si tu obéis à mes ordres, tu y trouveras ton compte, mais qu'il ne faut pas espérer m'arnaquer. Moi, j'ai un avantage sur le patron d'Al Capone : je connais déjà la fin de l'histoire. Si quelqu'un voulait me prendre ma place ou me doubler, je le descendrais d'abord. Il faut toujours tirer le premier. À propos, comment t'appelles-tu ?

— Théodore, chef.

Acquaviva donna une tape sur la cuisse du gamin.

— Bon, alors Théodore, c'est encore loin, New Bell ?

— On y arrive, mais vous ne pourrez pas vous garer devant la prison. Il y a trop de mange-mille[10].

— Très bien, nous allons nous arrêter ici et je terminerai le chemin à pied. Théodore, je compte sur toi pour surveiller ma voiture. C'est ta première mission. Tu peux rester à l'intérieur et écouter la radio. Tu vois que je te fais confiance.

— Pas de problème, chef. Vous me laissez les clefs ?

Acquaviva ne répondit pas. Il rangea son 4 x 4 rue de

l'Indépendance, devant un magasin de fripes dont le patron fonça sur lui.

— Il ne faut pas vous garer là, c'est réservé aux clients !

Acquaviva prit Théodore par l'épaule et lui mit les clefs du véhicule dans la main.

— Négocie cette affaire avec lui. On va voir comment tu te débrouilles.

Il s'éloigna à grandes enjambées, laissant le gamin en tête à tête avec l'irascible commerçant.

Cinq minutes plus tard, il entra dans le marché de New Bell qui connaissait son animation habituelle. Des gendarmes armés de kalachnikovs patrouillaient entre les étals. L'un d'eux souleva ses lunettes teintées pour observer ce Blanc élégant. Il le suivit du regard mais renonça à l'interpeller. Acquaviva ne fut donc importuné que par les marchands qu'il ignora.

Il traversa l'esplanade dégagée devant la prison et se présenta au factionnaire de garde à qui il montra le laissez-passer que le capitaine Kimbé lui avait fait parvenir.

— Je viens voir le régisseur, je suis en mission officielle.

Le militaire fit mine d'examiner le document, puis appela son chef. Celui-ci jeta un coup d'œil sur le papier et invita Acquaviva à le suivre à l'intérieur de la prison. Il le conduisit dans un petit bureau, l'invita à s'asseoir sur une chaise en plastique branlante, et prit place en face de lui. Il étala le laissez-passer sur la table, le caressa du bout des doigts.

— Cet établissement est en état de siège à la suite d'une grave mutinerie, cher monsieur Acquaviva. Il est sous le contrôle de la gendarmerie jusqu'à nouvel ordre. Or, la gendarmerie jouit de certaines prérogatives. Elle n'est pas tenue d'accéder à votre requête. L'ordre de mission que vous me présentez ne concerne que les civils, pas les militaires.

Acquaviva savait qu'il était tout à fait inutile d'argumenter. L'affaire se terminerait par un gombo. Toutefois, proposer immédiatement de l'argent aurait pu faire perdre la face à l'officier et le rendre agressif.

— C'est pourquoi je compte sur votre collaboration, capitaine. Nous sommes tous les deux des militaires, nous nous comprenons au quart de tour.

— Certainement, mais vous me demandez une faveur tout à fait exceptionnelle. De toute manière, vous ne pourrez pas vous déplacer seul dans cet établissement. C'est beaucoup trop dangereux. Vous serez accompagné par un de mes hommes. Or, nous manquons d'effectifs. Le seul élément disponible devait partir en permission. C'est un père de famille. Quatre enfants en bas âge. Une petite

compensation me paraît indispensable.

— C'est bien naturel et c'est tout à votre honneur d'y avoir songé, capitaine.

Acquaviva prit un billet de cinq mille francs CFA dans son portefeuille, le plia en deux, le déposa sur le bureau, récupéra son document puis détacha son étui à revolver.

— Je préfère vous le laisser.

Le capitaine leva un sourcil et rangea l'arme dans un tiroir.

— On ne vous a pas fouillé ? Je vais être obligé de prendre des sanctions.

— C'est votre affaire, capitaine.

— Bien, le sergent Azoumé va vous accompagner chez le régisseur.

L'officier fit venir un grand gaillard d'allure plutôt débonnaire.

— Tu vas protéger ce monsieur qui est en mission, annonça le capitaine.

Le sergent ne parvint pas à dissimuler sa curiosité.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? demanda-t-il dès qu'ils eurent quitté la pièce.

— Mission officielle pour votre gouvernement. Je suis un expert des établissements pénitentiaires.

— Cette prison est complètement pourrie. Il n'y a pas besoin d'expert pour s'en rendre compte, ricana le sous-officier. Quant au régisseur, il n'est plus là pour longtemps. Ou alors il va loger dans une cellule. Mais je crois qu'ils le mettront ailleurs, sinon les détenus le tueraient.

Le sergent manifesta son dédain pour le régisseur en entrant sans frapper dans son bureau. Affalé dans son fauteuil, une boîte de bière à la main, le directeur de la prison semblait ivre et épuisé. Ses yeux étaient cernés et injectés de sang. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. La climatisation ne fonctionnait pas, ou mal. Une atmosphère moite régnait dans la pièce.

— Laissez-nous, sergent, commanda Acquaviva.

— Le capitaine m'a demandé de vous protéger.

— Alors attendez-moi devant la porte, s'il vous plaît. Comme je l'ai expliqué à votre chef, cette mission est confidentielle.

Le sergent hésita, puis tourna les talons.

Le régisseur sortit de sa torpeur et retrouva un peu d'autorité pour faire face à ce Blanc inconnu. Il posa sa cannette de bière et se redressa.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Mission officielle, monsieur le régisseur. J'ai quelques questions à vous poser.

— Vous faites partie de la commission d'enquête ?

— C'est une mission parallèle. Je remettrai directement mon rapport aux plus hautes autorités.

Le régisseur parut impressionné.

— On veut m'utiliser comme bouc émissaire. Je n'ai aucune responsabilité dans cette émeute. Ce sont les conditions de détention qui en sont la cause. Cet établissement est une vraie poubelle. C'est une des plus vieilles prisons du pays. Elle a été construite par les Français au début des années trente. Moi, j'ai toujours fait mon possible pour améliorer la vie des détenus. Mais, sans crédits, c'est impossible. Songez que nous avons trois mille cinq cents détenus pour sept cents places. Autant qu'à Fleury-Mérogis ou presque. Et Fleury-Mérogis, c'est la plus grande prison d'Europe. Nous manquons de tout, de places, de douches, de cuisines... En 2002, avant mon arrivée, il y a bien eu quelques améliorations, grâce à des financements de la France...

— Je suis au courant, coupa Acquaviva qui ne voulait pas s'engager sur un terrain où il risquait de trahir son ignorance. J'ai des questions précises à vous poser. Les généralités ne m'intéressent pas et je n'ai pas le pouvoir de vous obtenir des crédits.

— Mais vous pouvez peut-être leur expliquer qu'il est difficile de travailler dans des conditions pareilles.

— Bien entendu, du moins si vous collaborez avec moi en répondant de façon précise à mes questions.

— Je ne demande pas mieux. Que voulez-vous savoir ?

— Qui a déclenché cette émeute ?

Le régisseur haussa les épaules.

— C'est très difficile à déterminer. Il y a eu des incidents entre le président de la cellule 8 et des détenus. Un président est un détenu de confiance chargé de faire respecter l'ordre.

— Je le sais. Dans le temps, en France, nous avions des prévôts qui jouaient ce rôle. C'est une bonne façon de gérer une prison. Je regrette que nous l'ayons abandonnée.

— Certains présidents abusent de leur autorité. C'est inévitable. Des incidents ont dégénéré et tourné à l'émeute. Le président en question et ses deux adjoints ont été battus à mort par les détenus. Si vous avez l'expérience des prisons, vous devez savoir qu'une révolte tourne facilement à la folie collective. Les détenus se mettent à tout casser, ils font brûler tout ce qu'ils trouvent. Ils expriment leur colère et leur désespoir de cette façon. Cette fois, ils ont essayé de pénétrer dans le quartier des femmes. J'ai essayé de les calmer, de faire intervenir les parents en visite pour qu'ils leur parlent, mais il n'y avait rien à faire. C'était l'hystérie...

— Combien avez-vous d'évasions ?

Le régisseur s'épongea le front.

— On en a recensé cinq, mais le chiffre n'est pas définitif... Nous recevons une centaine de nouveaux détenus tous les jours, alors ce n'est pas facile de tenir les comptes. Il va falloir tous les recompter. Il y en a peut-être qui se sont cachés pour échapper aux gendarmes. Les gendarmes ne leur ont pas fait de cadeaux ! Ils les ont matés très énergiquement.

— Ces types-là ne comprennent que la trique.

— Peut-être... Enfin, moi, monsieur, je ne voyais pas exactement les choses comme ça quand on m'a confié ce poste. Vous savez, j'ai fait une maîtrise de psychologie appliquée. Mais ça n'est pas facile de faire de la psychologie dans ce merdier !

— Dans une prison, la meilleure psychologie, c'est la trique.

— Peut-être...

— Vous avez la liste des évadés ?

Le régisseur fouilla dans les paperasses éparpillées sur son bureau et réussit à en extraire une feuille de papier qu'il tendit à Acquaviva.

— C'est une liste provisoire.

— Il me faudrait une photocopie des dossiers de ces cinq types.

— La photocopieuse est en panne.

— Bien, je vais recopier cette liste et jeter un œil sur les dossiers. Vous connaissez ces détenus ?

— Pas personnellement. Je viens de vous dire que nous avons trois mille cinq cents détenus ! Enfin trois mille quatre cent soixante-dix-sept, si les derniers comptes sont exacts, ce que je ne peux pas vous garantir. Et maintenant, sauf erreur, nous n'en avons plus que trois mille quatre cent soixante-dix. Cinq se sont évadés et six sont morts.

— Jean-Christophe Assamoa, vous savez quelque chose sur lui ?

— C'est un journaliste. J'ai reçu des consignes pour qu'on le traite convenablement. La presse internationale a parlé de lui. C'est une vedette. Il aurait dû sortir bientôt. Je ne comprends pas du tout pourquoi il s'est évadé.

— Je peux voir son dossier ?

— Il n'est pas encore arrivé chez nous. Tcholliré ne l'a pas envoyé. Ou bien il s'est perdu. En tout cas, nous ne l'avons pas reçu.

— Comment savez-vous qu'il allait sortir, si vous n'avez pas vu son dossier ?

— On m'a téléphoné pour me dire qu'on préférerait qu'il sorte en bon état. Tcholliré, c'est un centre de rééducation civique. Un établissement sévère. On l'a envoyé ici pour qu'il se retape un peu avant de sortir. C'est une façon de parler, parce que, chez nous, ça n'est pas le grand confort, mais c'est moins dur que Tcholliré. Assamoa est un journaliste qui a critiqué certaines personnes haut placées. Chez

nous, il vaut mieux ne pas critiquer ces personnes-là. Mais on ne voulait pas non plus qu'il meure en prison.

— Vous ne l'avez pas rencontré ?

— J'avais l'intention de le faire. Ça m'ennuie de voir des hommes comme lui en compagnie de vauriens. Mais ça n'est pas moi qui condamne les gens. Je suis seulement chargé de les garder.

— Apparemment, vous les gardez mal...

Le régisseur se tassa dans son siège.

— C'est ce que vous allez écrire dans votre rapport ?

— Non, en fait, j'enquête surtout sur les évasions. Cette prison a une réputation de passoire, mais ce n'est sans doute pas de votre faute.

— Merci de le reconnaître. J'aimerais que tout le monde en soit convaincu.

— Je voudrais savoir si ces cinq types ont profité de la situation ou s'ils avaient planifié leur évasion.

— J'ai les dossiers de trois de ces détenus. Il en manque deux. Celui d'Assamoa et celui d'un certain N'Gabo. Ces trois évadés appartiennent à une même bande de braqueurs. Selon un gardien, ils étaient armés. N'Gabo est un petit voleur d'origine congolaise. Il y a beaucoup de délinquants parmi les Congolais qui se disent réfugiés. Il a peut-être profité de la situation.

— Pourquoi ces types se seraient-ils encombrés d'un homme comme Assamoa qui n'appartient pas à leur milieu ?

Le régisseur haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Ils ne sont pas forcément partis ensemble. Trois autres gars ont tenté de s'évader et ont été abattus par les gardiens au moment où ils essayaient de franchir le mur d'enceinte.

— Et les cinq autres, comment sont-ils sortis ?

Nouveau haussement d'épaules.

— On n'en sait rien. Dans la pagaille, ils se sont peut-être mêlés à la foule des visiteurs. Les visiteurs sont tous les jours très nombreux. Sans leurs parents, les détenus n'auraient pas de quoi manger à leur faim. Il va d'ailleurs falloir qu'on rétablisse les visites rapidement, sinon nous allons avoir une nouvelle émeute. Mais ça ne sera plus de mon ressort. On ne m'a pas encore officiellement viré, mais je n'ai plus d'autorité dans la prison. Ce sont les gendarmes qui la dirigent pour le moment.

— Pouvez-vous faire venir un gardien qui connaît les évadés ?

— Un gardien, je ne sais pas... Celui qui pourrait le mieux vous en parler, c'est le président de leur cellule.

— Ils étaient tous dans la même cellule ?

— Je n'en sais rien, c'est un point qu'il faut vérifier. Nous n'avons pas eu le temps.

— Alors nous allons vérifier ensemble.

Le régisseur soupira, visiblement irrité de voir cet étranger prendre l'affaire en main. Soucieux néanmoins de faire bonne figure devant un personnage important qui pouvait peut-être lui sauver la mise, il décrocha son téléphone et fit venir un de ses subordonnés. Celui-ci se figea au garde-à-vous devant son patron. Il semblait terrorisé. Le regard d'Acquaviva se posa sur les deux barrettes dorées de la veste d'uniforme.

— Gardien-chef, n'est-ce pas ?

— Affirmatif.

— Vous avez été dans l'armée, je me trompe ?

— Affirmatif.

Acquaviva lui tendit la main.

— Moi aussi, nous sommes faits pour nous entendre. Vous êtes un homme de terrain. J'ai besoin d'informations précises sur les évadés.

— Ce monsieur est un expert chargé d'une mission d'enquête par les autorités, crut bon d'expliquer le régisseur.

— Pas de problème. Je ne demande qu'à vous aider. Mais ça n'est pas de notre faute s'ils ont filé. Nous n'avons pas assez d'hommes pour les garder. J'ai déjà transmis trois rapports, n'est-ce pas, monsieur le régisseur ?

— Assamoa Jean-Christophe, vous voyez qui c'est ?

— Affirmatif. Le journaliste. J'avais consigne d'éviter qu'on lui fasse du mal. J'ai demandé au président de sa cellule de le bichonner. C'est un président sérieux, on peut compter sur lui.

— Mais Assamoa s'est tout de même évadé.

— Affirmatif.

— Vous pouvez aller me chercher ce président ?

Du regard, le gardien-chef quêtâ l'assentiment du régisseur. Celui-ci le lui donna d'un petit geste de la main. Quelques minutes s'écoulèrent. Acquaviva les mit à profit pour parcourir les dossiers des trois braqueurs évadés. Le gardien-chef revint en compagnie du Béti. Le colosse toisa le visiteur blanc avec une arrogance qui n'échappa pas à Acquaviva.

— C'est le président de la cellule 14, annonça le gardien-chef.

— Tu avais un nommé Assamoa dans ta cellule, un journaliste, attaqua Acquaviva.

— Oui patron. Le chef m'a demandé de le protéger. Je l'ai protégé. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Il s'est évadé.

— Je ne suis pas gardien. Seulement président. Quand il y a eu de la bagarre, je suis sorti de la cellule pour voir ce qui se passait, et il est parti pendant ce temps-là. Ce n'est pas de ma faute. Je ne suis pas chargé de garder la prison.

Le gardien-chef leva un doigt.

— Pas d'insolence ! Réponds seulement aux questions qu'on te pose.

— Assamoa ne t'avait pas parlé de ses projets d'évasion ? reprit Acquaviva.

— Je lui parlais seulement quand il fallait lui parler. Parler, ça n'est pas bon pour l'autorité. Un président doit garder ses distances.

La réflexion amusa Acquaviva.

— Je vois que tu es un homme intelligent. Tu as peut-être remarqué quelque chose ?

— Ce type ne m'intéresse pas. C'est un journaliste, je ne lis pas les journaux. Je ne sais pas lire. Le chef m'a commandé de le protéger, je l'ai protégé. Il a eu une bonne place et il n'a pas eu d'ennuis. Personne n'a fait *awash* à son *grayou*[11].

— Ce n'est pas nécessaire de savoir lire pour faire un bon président, dit le gardien-chef.

— Je n'en doute pas, fit Acquaviva. Ce journaliste, il avait des amis dans la prison ?

Le Bédi marqua un temps d'hésitation. Ses petits yeux se plissèrent.

— Il venait d'arriver.

— Je ne te demande pas s'il venait d'arriver. Je le sais. Je te demande s'il avait des amis.

— Quand on arrive, on n'a pas d'amis. Ce type est de Yaoundé.

— Il ne parlait à personne dans la cellule ?

— Non, il ne parlait pas.

— Je voudrais voir cet homme en tête à tête, dit Acquaviva.

Le régisseur et son gardien-chef échangèrent des regards dont Acquaviva ne comprit pas clairement la signification. Peut-être redoutaient-ils que le colosse se jette sur lui et l'étrangle. Néanmoins, d'un commun accord, ils quittèrent le bureau.

Comme Acquaviva s'en doutait, le Bédi changea d'expression après leur départ. Un sourire illumina son visage rusé.

— Qu'est-ce que tu cherches, patron ? Pourquoi tu t'intéresses à ce type ?

— Je suis chargé d'une mission. Je ne t'en dirai pas plus. Tu peux tout me raconter. Personne ne le saura. Je vais quitter Douala dans quelques jours, quand j'aurai terminé cette mission.

Le colosse scruta le Blanc.

— Tu peux parler au juge et au général pour qu'ils me fassent sortir ?

— Je n'ai pas ce pouvoir.

— Alors tu n'as pas une mission importante. Pourquoi je te parlerais, si tu ne peux pas me faire sortir ? Pour parler, il faut une motivation.

— D'accord, tu auras dix mille francs CFA si tu me donnes une information intéressante.

— Montre-moi l'argent.

Acquaviva sortit un billet de dix mille. Le Bédi tendit la main.

— L'information d'abord.

— Assamoa a parlé à un vieux de la cellule 24. C'est le vieux qui m'a demandé d'aller le chercher.

— Tu obéis aux vieux ? C'est un chef de ton village ?

— Non, c'est un Bamiléké, comme Assamoa. Il m'a donné une motivation.

— Et tu ne sais pas ce que voulait ce vieux ?

Le colosse secoua la tête.

— Tu ne sais rien d'autre ?

— Assamoa a rapporté un sac que le vieux lui a donné.

— Un sac ? Tu as regardé ce qu'il y avait dedans ?

— Un de mes ministres voulait voler le sac, mais j'avais promis de protéger le journaliste. Je lui ai rendu son sac.

— Et tu as regardé ce qu'il y avait dedans ?

— Des vêtements et des chaussures.

— Donc, Assamoa préparait son évasion.

— J'ai pensé qu'il voulait être propre quand il sortirait. On devait le libérer bientôt.

— C'est une explication. Comment étaient ces vêtements ?

— Noirs. Il y avait aussi une chemise blanche bien pliée.

— On progresse. Et ce vieux Bamiléké, tu connais son nom ?

— Bélibi.

Acquaviva nota le nom.

— Il faut que j'interroge Bélibi.

— Ce n'est pas possible, patron.

— Et pourquoi ?

— Il est mort.

— Il a été tué pendant l'émeute ?

— Non, il était aveugle et malade depuis longtemps. La cellule 24, c'est là où l'on met ceux qui vont bientôt mourir.

— Bon, encore une question et tu auras gagné tes dix mille francs. Connais-tu un détenu du nom de Fochivé ?

— Oui. Il est mort aussi.

— Comment est-il mort ?

Le Bédi passa son index sur sa gorge.

— Qui a fait ça ?

— On n'en sait rien, patron.

Acquaviva lui donna le billet de dix mille.

— Je peux rentrer dans ma cellule ?

— D'après toi, cette mutinerie, elle a éclaté par hasard ou elle a

été organisée pour préparer une évasion ?

— Je ne peux pas dire. Ça a commencé par une bagarre, mais je ne peux pas dire.

— Bon, ça n'a pas d'importance. Tu peux retourner dans ta cellule.

— Vous n'avez pas une cigarette ?

— Eh non, je ne fume plus. C'est très mauvais pour la santé.

Acquaviva sortit derrière le Béti. Le régisseur et le gardien-chef attendaient dans le couloir, en compagnie du sergent de gendarmerie.

— Cet homme vous a donné les renseignements que vous cherchiez ? demanda le régisseur.

— Il ne m'a pas dit un mot.

— C'est bien ce que je pensais, dit le régisseur en échangeant de nouveau un regard avec le gardien-chef.

Le gendarme raccompagna Acquaviva jusqu'au bureau de son supérieur.

— Vous ne voulez rien voir d'autre ? Vous ne voulez pas visiter ?

— Ce que j'ai vu et entendu me suffit. Je connais les prisons.

Il ne précisa pas qu'il avait fait un séjour de six mois à Fresnes en 1962, pour avoir transporté des armes pour l'OAS. Le capitaine lui rendit son revolver et lui glissa en même temps une carte de visite.

— Bonne chance pour votre mission. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi sur mon portable. Je ne refuse jamais les motivations.

— Je n'en doute pas.

Acquaviva sortit de la prison sans se retourner, ni éprouver cette brève et agréable sensation de liberté que ressentent en quittant un établissement de ce genre la plupart des visiteurs qui ne sont pas habitués à l'univers carcéral. Il traversa l'esplanade et le marché, puis gagna la rue de l'Indépendance où Théodore l'attendait, assis sur l'aile de la Toyota.

— Ça s'est bien passé.

Théodore lui désigna un gamin adossé à un mur qui les observait.

— Oui, patron, mais il faut donner un gombo à ce gars. C'est son territoire.

— Très bien. Combien ?

— Cent, ça suffira.

Acquaviva prit une poignée de pièces dans sa poche. Alors va lui donner ses cent francs et garde le reste. Théodore fit l'aller et retour en courant.

— Et maintenant, patron ?

— Maintenant, je vais te confier une mission plus compliquée. On va voir comment tu t'en tires.

— À vos ordres, patron. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Un type s'est évadé de la prison. Tu vas m'aider à le retrouver. Tu vas commencer par poser des questions aux commerçants du marché. Tu leur demanderas s'ils l'ont vu, dans quelle direction il est parti, si des complices sont venus le chercher, s'il est monté dans une voiture et quel genre de voiture c'était.

Théodore secoua la tête.

— Ça, c'est trop dangereux, patron. Les types qui se sont évadés, ce sont des braqueurs. Si je pose des questions sur eux, ils vont me tuer.

— Celui-là n'est pas un braqueur. Il n'est pas dangereux. Les gens l'ont certainement remarqué : il était habillé tout en noir, avec une chemise blanche. Comme un clergyman.

— D'accord, patron. Je pose des questions sur le clergyman, mais pas sur les braqueurs.

Acquaviva jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Exécution. Je te retrouverai dans deux heures devant la poste.

Assamoa commença par prendre une douche. Il en avait grand besoin. À New Bell, on ne pouvait pas espérer se doucher plus d'une fois par semaine, dans le meilleur des cas, et encore, quand il y avait de l'eau. Une eau jaunâtre empestant le chlore. En se frictionnant, il se sentit revivre. Il choisit un flacon de shampoing, au hasard, dans une armoire qui contenait des quantités invraisemblables de produits de beauté, dont beaucoup de grandes marques françaises. Après s'être séché, il enfila le caleçon, le jean et le T-shirt que Sanchez avait déposés, bien pliés, sur le rebord du lavabo. Son ami lui avait aussi apporté une paire de sandalettes. Ainsi vêtu, il s'observa dans la glace et constata que ces opérations lui donnaient une apparence présentable mais n'avaient pas suffi à lui rendre sa bonne mine.

Au sortir de la salle de bains, il croisa Josyane dans le couloir. Elle le frôla. Un parfum raffiné lui chatouilla les narines. La jeune femme portait une robe de soie blanche très habillée et très décolletée, des boucles d'oreilles de la dimension de petites statuettes et des talons hauts.

Elle lui adressa un sourire ambigu.

— Comment ça va, cousin ?

— C'est vrai que nous sommes cousins...

— Alors, puisque nous sommes cousins, le mieux est de nous tutoyer.

Lui qui était d'ordinaire bavard ne trouvait pas ses mots. Six mois de prison avaient suffi pour lui faire perdre l'habitude de s'adresser en homme libre à d'autres individus libres. La présence de cette jolie femme le mettait mal à l'aise. Il avait tout de suite éprouvé le sentiment qu'elle profitait de Romain et le manipulait.

— Il ne te manque rien ? Tu as trouvé ce qui te fallait dans la salle de bains ?

— Pas de problème.

— Nous allons t'abandonner. Il y a une soirée au club des expats. Nous sommes invités. Romain ne t'a pas prévenu ?

Peut-être le lui avait-il dit. Il ne s'en souvenait plus. Les événements s'étaient enchaînés si vite depuis son évasion qu'il avait du mal à faire de l'ordre sous son crâne.

— Eh bien, bonne soirée, alors.

— Si tu as faim, tu trouveras de quoi manger dans le frigo.

Après un nouveau sourire distant, elle enroula autour de son cou un long foulard de soie rouge qui tranchait sur sa robe blanche et s'éclipsa dans un joli balancement de hanches, laissant son parfum flotter dans son sillage, sans doute certaine de l'effet qu'elle produisait sur son hôte.

Assamoa courut jusqu'à la fenêtre. Il eut le temps de voir Sanchez ouvrir la porte de la Range Rover à sa compagne qui grimpa dans la voiture avec des mines de princesse. Le gardien referma le portail après le passage du 4 x 4. Quand il tourna la tête en direction de l'immeuble, Assamoa recula précipitamment.

Au fond, il n'était pas fâché de se retrouver seul. Ça ne lui était pas arrivé une seule fois depuis que les gendarmes étaient venus l'arrêter. La promiscuité permanente qui régnait en prison était sans doute une des choses qu'il avait eue le plus de mal à supporter. Le silence aussi était inhabituel et agréable, mais déroutant. À Tcholliré comme à New Bell régnait un brouhaha continu ponctué de cris, de bruits de pas, de grincements et de claquements de portes, de hurlements, de chants et de musiques variées aussi. Dans cet appartement, on n'entendait que le ronflement de la climatisation. En prêtant l'oreille, il perçut aussi le bruit d'un téléviseur ou d'un poste de radio qui provenait d'un étage supérieur. Cela lui donna l'idée d'allumer la télé. Il remplit une soucoupe de cacahuètes et de biscuits apéritif, se versa une lampée de vodka et alla s'installer dans un confortable canapé, en face du petit écran. Sur CRTV, la chaîne officielle, la première dame du pays inaugurait un centre d'accueil pour enfants. À son habitude, elle faisait un étalage de toilettes invraisemblables. Robe gitane, bustier léopard moulant et énormes lunettes de soleil fantaisie, à la manière des touristes américaines de Miami ou de Hawaï. Assamoa nota que, cette fois, elle s'était fait défriser les cheveux et teindre en rousse. Il lui sembla aussi qu'elle avait éclairci son teint. À moins que ce ne soit un effet de l'éclairage et de la mauvaise qualité de l'image. Décidément, non seulement cette femme lui avait valu six mois de cauchemar, mais elle le poursuivait !

Il zappa et tomba sur une chaîne française qui évoquait les embouteillages et la pollution du ciel parisien. Le spleen envahit Assamoa quand il lui sembla identifier le boulevard Saint-Germain. Quelle mouche l'avait piqué de quitter la France pour revenir vivre dans ce pays où, au fil des ans, tout allait de mal en pis ? Un pays où tout se déglinguait à vue d'œil, le revêtement des trottoirs, les façades des édifices publics et la moralité des élites autoproclamées. Qu'avait-il donc espéré en lançant, sa feuille de chou ? Faire réagir ses concitoyens ? Ceux-ci étaient beaucoup trop accaparés par la lutte pour leur survie quotidienne pour s'intéresser à son discours

moralisateur. Sans doute, en privé, ils ricanaien des lubies du couple présidentiel. Tous se gondolaient en racontant la dernière blague salace qui courait sur le compte de la maman du peuple camerounais. Mais en public, aucun ne se serait risqué à prendre la défense d'un petit journaliste suffisamment stupide pour écrire ce que tout le monde disait en cachette. Surtout quand le naïf scribouillard se mêlait de dénoncer la dilapidation des fonds publics. Personne n'avait levé le petit doigt quand on l'avait jeté dans un cul-de-basse-fosse. Alors pourquoi avait-il refusé de saisir les perches qu'on lui tendait ? S'il avait accepté de mettre un peu d'eau dans son vin, il profiterait aujourd'hui comme les autres des largesses gouvernementales, toucherait des subventions, serait invité à la télé et à la radio où il pourrait pontifier à son aise. Bref, il ferait partie des gens qui comptent, au lieu d'en être réduit à demander l'asile à un vieux copain qui l'avait certainement oublié depuis longtemps et devait probablement se demander comment se débarrasser de lui le plus vite possible. Sans doute pouvait-il se consoler en songeant qu'il avait su conserver sa dignité et son honneur, mais quantité de gens dignes et honorables peuplaient les cimetières.

Assamoa zappa encore pendant quelques minutes, puis se lassa. Il éprouvait l'impression d'avoir déjà vu toutes ces émissions, comme si elles étaient diffusées en boucle depuis des années. Il éteignit le téléviseur et alla choisir un disque. Il se décida pour Parker : *Relaxin' at Camarillo*. Il mit le lecteur en marche, se versa une nouvelle rasade de vodka, retourna s'installer sur le canapé et ferma les yeux. Le son envoûtant du saxo l'enveloppa. Le *Bird*, ça c'était quelque chose ! Assamoa songea qu'il aurait dû naître Américain. Il serait peut-être devenu jazzman, politicien, journaliste ou écrivain. Au moins, dans ce pays, il y avait suffisamment d'espace et de fric pour réussir sans se prostituer. Même pour les Noirs. On pouvait s'exprimer sans se faire aussitôt jeter au trou, dans la mesure où ça ne dérangeait quasiment personne, contrairement à un pays africain de dix millions d'habitants qui fonctionnait comme un village gouverné par des clans de despotes imbus de leur autorité.

Puis il eut honte de ces pensées qui contredisaient tout ce qu'il avait toujours défendu, et, pour cuver sa honte, alla de nouveau remplir son verre. Pour éviter d'avoir encore à se déplacer, il rapporta la bouteille et la posa sur le sol, à côté du canapé, à portée de main. Ses pensées dérivèrent vers d'autres rivages, tandis que Parker attaquait *My Melancholy Baby*. Les femmes. La dernière fois qu'il avait possédé une femme. En prison, l'épuisement et la démoralisation avaient chassé le désir. Au point qu'il s'était demandé s'il aurait encore envie de faire l'amour à sa sortie. Son sexe donnait maintenant une réponse concrète à cette douloureuse question. Pour s'en assurer,

il le tâta au travers de son jean. Puis, sous l'effet de la fatigue et de l'alcool, bercé par le saxo de Parker, il s'endormit béatement.

Les premiers rayons du soleil qui filtraient par la moustiquaire le réveillèrent. Il lui fallut quelques instants pour comprendre qu'il ne se trouvait plus en prison mais allongé sur le canapé d'un confortable salon. Il tendit l'oreille et perçut une voix. Un inconnu parlait de la vente du droit de pêche dans les eaux territoriales camerounaises aux chalutiers chinois. Il présentait cet accord commercial comme bénéfique pour le pays. Le ton et le débit monocorde étaient ceux d'un présentateur radio. Assamoa se leva, s'étira et se dirigea vers la cuisine d'où provenait la voix.

Sanchez était attablé devant un bol de café. Il coupa le son du poste de radio à l'arrivée d'Assamoa.

— Bien dormi ?

— Eh bien... je me suis écroulé sur ton canapé.

— Nous avons vu ça en rentrant hier soir. Nous n'avons pas voulu te déranger. Tu devais être crevé, après toutes ces émotions.

— Plutôt, oui. Et j'ai bu un coup de trop...

— Nous avons vu ça aussi. Tu as bien fait.

— Votre soirée s'est bien passée ?

— Chiante, comme d'habitude. Je déteste ce genre de mondanités. Ici, les expatriés s'emmerdent, alors ils n'arrêtent pas d'organiser des sauteries de ce genre. Ma fonction m'oblige à y assister de temps en temps. Mon patron est président d'une association.

— Et tu n'as pas eu l'occasion de rencontrer quelqu'un qui...

— J'y ai pensé, figure-toi. Mais ça demande une certaine discrétion et il y avait trop de monde. On ne pouvait pas parler à quelqu'un cinq minutes en tête à tête sans être dérangé. Mais, dans ma boîte, il y a quelqu'un qui peut peut-être t'aider. As-tu entendu parler de Ferdinand N'Gaye ?

— N'Gaye ? C'est un nom assez répandu.

— C'est le fils du ministre Paul N'Gaye et aussi le numéro deux de Nova Telecom.

— Rafrâchis ma mémoire. Il est ministre de quoi, ce Paul N'Gaye ?

— Ministre d'État au Développement industriel. Avant les élections, il était aux Eaux et Forêts.

— Il fait sans doute partie de la clique du président. Ou de ses alliés. Pourquoi m'aiderait-il ?

— Pour me rendre service. Nous avons de bonnes relations. Tu crois qu'il pourrait te dénoncer ?

— Je n'en sais rien. Tu devrais le connaître mieux que moi. Ce n'est pas parce qu'il a la même couleur de peau et la même nationalité que moi que je connais sa psychologie !

— Non, bien sûr. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais tu aurais pu avoir entendu parler de son père.

— Avec le nombre de ministres que nous avons, ça n'est pas évident ! Il vient d'où ce bonhomme ? De quelle région ?

— J'ai cru comprendre qu'il est du littoral.

— Un Douala, alors... Moi, je suis Bamiléké. Je n'y accorde pas d'importance particulière. Il y a des gens pour qui ça compte. Mais la solidarité marche surtout entre gens du même village. De toute façon, s'il est du littoral, ça ne peut pas jouer... Si tu lui en parles, il faut que tu le fasses très prudemment, sans dire que je loge chez toi. Et je vais être franc avec toi : s'il m'aide pour te rendre service, il risque de te demander un autre service en échange. C'est l'usage, pour les fils de ministres comme pour tout le monde. Sauf si vous êtes vraiment amis.

— Ce n'est pas le cas.

— Alors prévois une contrepartie. Il ne te la demandera peut-être pas directement. Il faudra que tu agisses avec beaucoup de subtilité, sinon tu risques de le vexer. Surtout un fils de ministre habitué à être traité avec tous les honneurs.

— Il n'est pas prétentieux : il ne met jamais en avant la situation de son père.

— Méfie-toi tout de même.

Sanchez se leva, alla chercher un bol et le plaça devant Assamoa.

— Je me fais toujours du café assez fort le matin, ça ne te dérange pas ? Sinon, je peux te faire du thé.

— Le café, c'est parfait. Le tien est fameux.

— Aussi bon que la vodka ?

Ils éclatèrent de rire tous les deux, redevenus les complices qu'ils avaient été quand ils draguaient les mêmes filles à la cité U.

Cette digression aidait Sanchez à réfléchir. Une contrepartie ? Quel genre de contrepartie pouvait demander un fils de ministre ? L'embauche d'un parent ou d'une relation ? Peut-être, mais il n'avait pas besoin de lui pour ça. Il pouvait aussi lui demander son aide pour faire aboutir un projet qui le placerait en porte-à-faux vis-à-vis de son patron. Cela demandait réflexion.

Sanchez vida son bol de café et se leva.

— Ce n'est pas tout. Il faut que je sois au bureau pour neuf heures.

— Vous êtes matinaux, dans ta boîte.

— Mon patron est un ancien militaire. Il lui arrive de fixer des réunions à huit heures.

— Et le fils du ministre se pointe à l'heure ?

— À l'heure pile. C'est un type très ponctuel.

— Alors c'est vraiment un cas ! Je te revois quand ?

— Pas avant ce soir. Je suis pris toute la journée. Tu auras

Josyane pour te tenir compagnie. Ne te montre pas aux voisins et n'oublie pas de te présenter comme un cousin quand le petit viendra faire le ménage. Je crois qu'il passe ce matin.

Sanchez le gratifia d'une tape sur l'épaule et d'un clin d'œil.

En dépit des recommandations de son ami, Assamoa ne résista pas à l'envie de pointer son nez sur le balcon. De toute manière, après le passage du boy, tout le monde saurait qu'un parent logeait chez Sanchez. Ça ne servait pas à grand-chose de se planquer. À tout hasard, il prit une paire de lunettes noires qui traînaient sur une table et les plaça sur son nez.

Comme d'ordinaire, le ciel de Douala était lourd. Un plafond de nuages gris planait très bas au-dessus de la ville. La chaleur n'était pas encore accablante et, à cette heure, les moustiques vous laissaient en paix. Dans la cour, au pied de l'immeuble, deux gamins jouaient au foot avec un ballon en plastique, tandis que la fille du gardien s'employait à verrouiller le portail avec une longue barre de fer. Une bâche en toile grise recouvrait la piscine. Les barbelés qui coiffaient le mur d'enceinte rappelaient de façon assez désagréable l'établissement d'où Assamoa venait de s'évader. À l'extérieur de la résidence s'élevaient, sur la gauche, une série de baraques dont l'une faisait office de garage, sur la droite, une tour de construction récente dont le revêtement commençait à se lézarder. Au loin, on apercevait une large avenue, des palmiers et des villas blanches. Assamoa n'avait jamais mis les pieds à Bonapriso et il s'attendait à un quartier plus luxueux. C'était tout de même ici que résidaient une bonne partie des colons français avant l'indépendance et que vivaient encore beaucoup de privilégiés, expatriés comme Sanchez ou nouveaux riches camerounais. Quant aux véritables maîtres du pays, ils habitaient des villas inaccessibles, entourées d'enceintes protégées par des caméras vidéo et des gardes armés, plantées parfois au milieu de la brousse ou d'un quartier pauvre. Sans parler des palais du président : le guide du peuple camerounais en possédait un dans chaque ville importante. On disait même qu'une Rolls avec chauffeur l'attendait en permanence dans celui de Buea, l'ex-capitale administrative de la colonisation allemande, bien qu'il n'y mettait jamais les pieds.

Assamoa contempla un instant le spectacle de la rue puis regagna l'intérieur de l'appartement.

Il alla se soulager tranquillement aux toilettes, en parcourant un vieux numéro de *Paris Match*, puis prit une nouvelle douche, avec le sentiment de profiter d'un luxe inouï qui confinait au gaspillage.

Apparemment, Josyane dormait toujours. Il n'osa donc pas mettre un disque, pourtant l'envie le tenaillait. La veille, Parker avait ranimé son goût pour la musique. Il se contenta d'examiner à nouveau la collection de Sanchez, puis prit une pile de journaux, dont des

exemplaires du *Monde* encore sous bande, et alla s'installer dans la cuisine. Il lisait un article consacré aux événements de Côte d'Ivoire, en sirotant du café froid, quand des bruits de pas le firent sursauter. Il se retourna et se retrouva face à un gamin très grand et très maigre. Une longue cicatrice boursouflée courait le long de son bras gauche. Il devait avoir quatorze ou quinze ans.

— Bonjour, je suis Jean-Christophe, le cousin de Josyane, annonça-t-il.

Utiliser son véritable prénom était plus malin que de s'en inventer un autre, au risque de se couper. Le gosse semblait intimidé.

— Je suis Daniel. Je fais le ménage.

— Je le sais. On m'a prévenu. Ne t'occupe pas de moi. Fais ton travail, petit.

Le garçon se mit à l'ouvrage avec une certaine ardeur. Assamoa l'observa et ne put s'empêcher de le questionner.

— Alors, comme ça, tu viens du Congo ?

— Oui monsieur.

— Tu n'as pas de famille ici.

— Non monsieur.

— Tu n'es pas très bavard.

Le gosse demeura silencieux. Assamoa n'insista pas. Après tout, il n'était pas en reportage sur la situation des réfugiés congolais.

Une bonne heure s'écoula. Josyane fit son apparition sur le coup de dix heures trente. Ses yeux étaient encore gonflés de sommeil. Sa robe de chambre bâillait, laissant apercevoir la pointe de son sein gauche. Assamoa s'efforça de détourner son regard du large mamelon brun, légèrement plus clair que le reste de la peau de la jeune femme. Josyane se déplaça jusqu'à la cuisine en traînant ses pieds nus avec nonchalance.

— J'ai trop pétillé[12] hier. Ils nous ont finis ! Et toi aussi, mon cousin, tu n'y as pas été de main morte avec la vodka.

Elle émit un rire aigu qu'Assamoa se crut obligé d'accompagner d'un ricanement poli. Cette femme ne lui plaisait pas.

Josyane se fit du thé, qu'elle but en silence, puis elle donna toute sorte de consignes au Congolais sur un ton autoritaire. Celui-ci répondait « Oui, madame » en inclinant servilement la tête.

Josyane alla ensuite s'enfermer dans la salle de bains, d'où elle ressortit coiffée, maquillée et vêtue d'une salopette à bretelles blanches et d'un T-shirt rose. Elle allait toujours nu-pieds.

Le gamin, qui semblait avoir ses habitudes, se confectionna un sandwich avec une portion de baguette et du jambon, prit une pomme, enfouit le tout dans son sac, salua sa patronne et son prétendu cousin, et s'éclipsa. Assamoa commençait lui-même à avoir faim.

— Tu ne manges pas ? demanda-t-il à Josyane.

— Non, je te l'ai dit, hier ils m'ont finie. Prends ce que tu veux dans le frigo. Ce soir je ferai du poisson. J'imagine que ça fait un bail que tu n'as pas mangé de sole.

Ce fut la seule allusion qu'elle fit à son séjour en taule.

Assamoa, dans l'ignorance du fonctionnement de la cuisinière et ne voulant pas demander l'aide de la maîtresse des lieux, se contenta, comme le jeune Congolais, d'un sandwich au jambon et d'un morceau de fromage. Il arrosa le tout d'une cannette de bière. Sanchez en entreposait une douzaine de packs dans une buanderie attenante à la cuisine. À l'issue de ce repas frugal, il ne put résister devant une papaye que ses hôtes réservaient peut-être pour le dîner. Il rangea consciencieusement tout ce qu'il avait utilisé et retourna s'installer dans le salon avec des numéros du *Monde*.

Josyane vint se planter devant lui.

— Il faut que je te dise une chose, cousin. J'attends de la visite et je préfère qu'on ne te voit pas. Alors sois gentil, quand tu entendras sonner, va t'enfermer dans notre chambre.

— Pas de problème. Je comprends très bien. Je suis désolé de t'imposer ma présence.

— Mais non, mais non, du moment que tu es un ami de Romain, tu fais partie de la famille.

En dépit de son ton enjoué, elle ne parvenait pas à donner le change. Assamoa affecta néanmoins de prendre ces belles paroles pour argent comptant. Il se replongea dans la lecture du *Monde*. Quand il entendit tinter la sonnerie de la porte d'entrée, il alla docilement se réfugier dans la chambre du couple, ses journaux sous le bras. Le Congolais l'avait si bien rangée qu'il n'osa pas s'installer sur le lit bien que l'unique siège, une chaise en bois brut, ne soit guère confortable. Des bruits de voix lui parvinrent sans qu'il puisse distinguer les paroles. Il tenta de se concentrer sur sa lecture, mais la curiosité fut la plus forte. Il traversa la chambre et le couloir sur la pointe des pieds pour aller coller son oreille contre la porte qui donnait accès au salon. Cette fois il entendit distinctement Josyane.

— Non, n'insiste pas. Ce n'est pas possible.

— Et pourquoi donc ? Ton régulier ne va pas rentrer avant ce soir. Je suis bien placé pour le savoir.

La seconde voix était masculine et jeune. C'était celle d'un Camerounais, pas d'un étranger.

Assamoa s'accroupit pour regarder à travers le trou de la serrure, mais son champ de vision se limitait à la télévision, un pan de mur et un coffre en bois.

— Allons libère-moi les lasses[13]. J'ai envie de te saccager. Je me sens très en forme, ce matin. Tu n'as pas envie ?

— Mais si, j'ai très envie moi aussi, mais ce n'est pas possible maintenant. Que vont dire les voisins si tu restes trop longtemps ?

— Tu n'as pas dit ça l'autre jour.

— C'était l'autre jour. S'ils te voient une fois, ça va. S'ils te voient tout le temps, ils vont savoir. Il vaut mieux qu'on se retrouve ailleurs.

— Comme tu voudras.

Assamoa entendit encore quelques chuchotements, puis il aperçut un homme grand et mince vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon clair. L'inconnu se dirigeait vers l'entrée, de sorte qu'il lui tournait le dos. Puis ce fut la salopette blanche de Josyane qui se rapprocha dangereusement de la porte. Il n'eut que le temps de faire demi-tour. Elle apparut à l'instant où il s'asseyait sur la chaise.

— Tu peux sortir, mon cousin, l'alerte est terminée.

Elle s'approcha de lui pour le regarder sous le nez. Il se composa une expression neutre.

Elle leva un doigt.

— Toi, mon cousin, tu as écouté derrière la porte. Ce n'est pas bien.

— Mais...

— Ne proteste pas. Je t'ai entendu. On ne peut rien me cacher. Donc maintenant tu connais mon petit secret. Mais moi, je connais aussi le tien.

Avant de remplir la mission que le Blanc venait de lui confier, Théodore alla s'acheter une paire de baskets neuves, un T-shirt et des lunettes de soleil imitation Ray-Ban. Il s'examina ensuite à plusieurs reprises dans les vitrines des boutiques et son image lui donna satisfaction. Ainsi, il se trouvait bien meilleure allure pour aller interroger les commerçants. Un instant, il avait redouté que le vieux Blanc soit *depso*, homo comme le directeur du centre d'accueil où il avait passé six mois avant d'aller vivre dans la rue. Mais le type n'avait pas eu le moindre geste déplacé. Il n'avait pas posé sa main sur son genou ou sur sa cuisse quand il l'avait fait monter dans sa voiture et, surtout, il ne le regardait pas comme l'aurait fait un amateur de jeunes garçons. Théodore avait appris à identifier ces gens-là à des détails insignifiants. Une expression, un geste, un sourire, un regard. Il n'acceptait pas qu'on le touche et c'était la raison principale pour laquelle il avait fui la fondation. Dans la rue, la vie était très dure, mais il pouvait encore se défendre, tandis qu'au centre, s'opposer aux caprices d'un patron qui s'était fait une réputation de saint était impossible. Tout ce qu'il aurait gagné en le dénonçant ou en le frappant aurait été de s'attirer de graves ennuis, peut-être la prison où il aurait eu affaire à des malabars qui l'auraient violé et taillé en pièces. Quand il avait compris que le saint homme voulait en faire son nouveau protégé, il avait donc choisi de filer, de la même façon qu'il avait fui son oncle qui le tripotait et le battait. Il avait rempli un sac avec tout ce qui lui était tombé sous la main : vêtements, nourriture, bouteilles d'eau minérale et de coca, mais l'essentiel des provisions était sous clef, de même que la caisse qu'il n'avait pas réussi à forcer.

Dans la rue, il avait rejoint une bande qui traînait dans le centre, car il savait qu'on ne pouvait pas survivre seul. Pour se faire accepter il avait dû se soumettre à diverses épreuves d'initiation : crever les pneus d'un skinbender avec qui le clan avait un contentieux, voler une casquette dans une boutique et surtout participer à une bagarre contre un groupe rival – la cicatrice laissée sur sa cuisse gauche par un tesson de bouteille en attestait. Dans la rue, la nuit était synonyme de danger permanent. On pouvait se faire surprendre en plein sommeil par un autre gang, par des citoyens malintentionnés ou pire encore par les gendarmes qui faisaient facilement parler la kalachnikov. À l'aube, on

retrouvait parfois des cadavres sur le trottoir. La bande à laquelle appartenait Théodore avait d'abord dormi dans le cimetière du Bois des singes où les mange-mille n'aimaient pas s'aventurer, puis elle avait eu la chance de trouver un abri un peu plus confortable dans le chantier d'une maison que son propriétaire avait abandonnée pour des raisons inconnues.

À la différence des gamins qui vivaient dehors depuis l'âge de huit ou dix ans, Théodore savait lire et écrire, car il avait tout de même passé plusieurs années sur les bancs du lycée de Maképé. Il n'ignorait donc pas, pour l'avoir lu dans *Le Messager*, que la durée de vie dans cet univers féroce ne dépassait pas quatre ans. Même s'il ne sniffait pas de colle, de peinture ou d'essence comme beaucoup de ses copains, il avait donc quatre ans devant lui avant de se faire tuer ou de devenir *fayman*[14]. Après avoir quitté Acquaviva, il éprouvait le sentiment confus que ce vieux White représentait la chance qu'il attendait. Il ne savait pas encore de quelle façon il devait l'exploiter, l'affaire demandait réflexion, mais il ne devait pas perdre de temps, car le type rentrerait bientôt dans son pays. Théodore n'avait pas la naïveté de croire qu'il l'emmènerait avec lui en France. Même une meuf canon n'aurait pas réussi à convaincre un type de ce genre de l'embarquer dans l'avion pour Paris. C'était mission impossible.

Le marché de New Bell est immense. Ses étals s'étendent autour de petites constructions de bois qui servent à la fois de stands et d'habitations à nombre de commerçants. Dans ce dédale, il est bien difficile de repérer un fuyard, quand celui-ci a réussi à franchir l'esplanade dégagée autour de la prison. À plusieurs reprises, des détenus évadés étaient parvenus à se fondre dans la foule. Obtenir des renseignements deux jours après l'émeute n'était pas une mince affaire. Théodore commença par observer les lieux. Il s'efforça d'imaginer comment un taulard en cavale pouvait se comporter. De deux choses l'une, ou bien des complices étaient venus le chercher en voiture, ou bien il avait fui à pied. Mais tous les points du marché n'étaient pas accessibles en voiture et les complices auraient pris beaucoup de risques en s'approchant de la prison, au moment où les gendarmes s'apprêtaient à réprimer l'émeute. Le fugitif avait donc nécessairement traversé une partie du marché. Dans ces conditions, la meilleure façon de passer inaperçu, c'est d'éviter de courir et de manifester des signes d'inquiétude en jetant sans arrêt des regards derrière soi. Il faut avoir l'air naturel, peut-être même se procurer un cabas ou un sac en plastique, acheter des fruits ou du poisson comme le ferait tout un chacun, ou du moins affecter de s'intéresser aux marchandises présentées sur les étals. Un marché comme celui de New Bell pullule de mouchards prêts à vendre père et mère et il faut éviter d'attirer leur attention par un comportement louche.

Il aborda d'abord une marchande de légumes enturbannée. Un portrait flatteur du président ondulait sur son opulente poitrine. Ce n'était pas une robe qu'elle portait, mais une véritable affiche électorale.

— Dis-moi, mother, t'as pas vu un type habillé en clergyman ?

La femme posa sur le gamin un regard rusé qui le désarçonna.

— Pourquoi tu me poses cette question, petit ? Et pourquoi tu mets des lunettes pour cacher tes yeux ?

— Un ami à moi le cherche.

— Eh bien qu'il le cherche tout seul ! Moi, j'ai des clients à servir. Si tu ne veux rien acheter, passe ton chemin, *mougou*[15].

Ses baskets et son T-shirt neufs n'avaient pas suffi à tromper la marchande qui avait identifié un gamin des rues à un détail quelconque. Les commerçants avaient l'œil et redoutaient les jeunes voleurs.

Il s'y prit de façon différente avec la suivante, une vieille tout édentée. Il commença par lui sourire et la complimenter sur sa marchandise.

— Ce n'est pas ici qu'il faut chercher des clergymen, mon garçon. Tu en trouveras plein les églises ! Tu n'as pas remarqué qu'on en ouvre une nouvelle tous les jours ?

Il changea plusieurs fois de tactique. Établir le contact, questionner ensuite. Il apprenait vite.

Les femmes lui avaient d'abord semblé des cibles plus faciles, il avait espéré éveiller leur instinct maternel ou les séduire, mais elles étaient plus retorses et souvent plus dures que les hommes. Il avisa un vieillard, assis en tailleur sur le sol, qui vendait des cigarettes, des boîtes d'allumettes et des objets hors d'usage disposés sur une natte. Il s'accroupit en face de lui, souleva ses lunettes, sourit, exposa son cas.

— Un *akata*[16] habillé comme un clergyman, c'est possible que j'en ai vu un, le jour de l'émeute. Tu travailles pour les m'bérés, ou quoi ?

— Pas du tout, grand-père, je n'ai rien à voir avec eux.

— Alors pourquoi cherches-tu cet homme ?

— Un ami veut le voir. Il lui doit de l'argent.

— Il te donne un gombo si tu le retrouves, c'est ça ?

— C'est un peu ça.

— Et moi, qu'est-ce que ça me rapporte ?

Le vieux cherchait peut-être à l'arnaquer. Comment être sûr qu'il avait vu le clergyman pour de bon ? De mauvaise grâce, Théodore glissa une pièce dans sa paume ridée.

— Je t'achète trois Marlboro.

Le vieux compta cérémonieusement trois cigarettes qu'il emballa dans un morceau de papier journal.

— Ton clergyman, si c'est bien celui-là, il est allé manger chez Marie-Jeanne.

Théodore empocha les cigarettes, salua le vieux et alla un peu plus loin demander où se trouvait la gargote de Marie-Jeanne. Une marchande de poisson ne fit aucune difficulté pour lui indiquer son chemin.

La fillette en minijupe dorée qui avait servi Assamoa l'invita à prendre place sur un banc. Il commanda une JPI et une portion de frites. La gamine minaudait et se déhanchait au rythme de la musique, toute fière de jouer à la patronne en l'absence de sa mère. Théodore souleva ses fausses Ray-Ban pour la fixer dans les yeux.

— Tes frites sont drôlement bonnes, petite sœur.

— Tu devrais goûter aussi le poulet.

— C'est un peu cher pour moi.

— Ta mère ne te fait pas à manger ?

— Je vis chez mon oncle et ma tante, mais ils sont tous les deux partis travailler.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu ne vas pas à l'école ?

— J'ai *washé*[17]. Aujourd'hui, je travaille pour une relation de mon oncle. Je dois retrouver quelqu'un. C'est mon futur métier, alors je m'entraîne. Plus tard, je serai détective privé, comme Derrick[18], improvisa-t-il.

— Derrick n'est pas détective privé. C'est un inspecteur, tu n'y connais rien !

— Je voulais seulement dire que je serai aussi habile que Derrick.

La gamine secoua la tête.

— Je ne te crois pas.

— Comment ça ? Tu ne crois pas que je recherche quelqu'un pour un ami de mon oncle ?

— Possible, mais je ne crois pas que tu deviendras détective privé. Je n'ai jamais entendu parler de détective privé chez nous.

— Tu n'es pas dans le coup. Quand un ministre ou un fayman pense que sa régulière se fait torpiller, à qui tu crois qu'il s'adresse ?

— Possible. Alors l'homme que tu cherches, c'est le chaud de ta tante ?

— Pas du tout. C'est business de *fafio*, pas de *tabassa*[19].

La jeune fille s'assit en face de lui, plaça ses poings sous son menton.

— Alors, à quoi il ressemble ce zombie ?

— À un clergyman en costume noir, avec un papa-j'ai-grand[20], mais ce n'est pas un vrai clergyman.

Ses yeux s'arrondirent. Elle poussa un petit cri de surprise.

— Comment sais-tu qu'il est venu ici ?

— Parce que j'ai fait mon enquête.

— Ton client, alors c'est un Bosniaques[21] ?

— Mon client, c'est l'ami de mon oncle. Le clergyman, je le cherche seulement pour qu'il lui rende son argent.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tous les détails. Ce qu'il a mangé, ce qu'il a dit, comment il était habillé, combien de temps il est resté, dans quelle direction il est parti.

— Ça peut te servir ?

— Bien sûr, c'est ça le métier.

Cette fois, il constata avec satisfaction qu'il avait réussi à impressionner la jeune serveuse. Elle lui livra tous les détails qu'elle avait enregistrés.

— Tu ne te souviens de rien d'autre ?

— Il a demandé des journaux et il les a lus. Des vieux journaux qui servent à emballer. On aurait dit qu'il avait aussi faim de journaux que de poulet !

— Tu as parlé avec lui ?

— Seulement du poulet et de la musique. Il a dit qu'il connaissait la chanteuse Koko Ateba. Et toi, tu la connais ?

— Moi, mon truc c'est l'afro-cubain. Qu'est-ce qu'il a dit encore ?

Eh bien, il m'a demandé où se trouvait une société de télécom. J'ai pensé qu'il voulait acheter un portable et je lui ai indiqué une boutique, mais ce n'était pas ça. Il voulait connaître l'adresse du siège, mais moi je ne suis pas le bottin.

— Elle s'appelait comment, cette société ?

— Ça, je ne me souviens plus.

— Donc, il a lu les journaux et il a demandé l'adresse de cette boîte de télécom ? résuma Théodore.

— C'est ça, oui.

— Et c'était quoi, comme journaux ?

— Je te l'ai dit. Ce sont des vieux journaux qu'on récupère. Il y a de tout. En général, il manque plein de pages. Il n'y avait qu'un numéro de *Divas* qui était entier.

— Rien d'autre ?

— C'est déjà pas mal ! Avec tout ça, si tu es aussi fort que Derrick, tu dois le trouver, ce Bosniaque. Tu veux que je te fasse écouter Koko Ateba ?

— Un autre jour. Je dois aller faire mon rapport.

— Tu reviendras me voir ?

— Peut-être, mais il y a ma mission d'abord.

Il paya sa JPI et sa portion de frites en abandonnant une pièce de cent sur la table. Ce pourboire lui donna le sentiment d'avoir, l'espace d'un instant, changé de statut. Si cette fille avait su qu'il vivait dans la rue avec des loqueteux, elle ne se serait pas intéressée à lui. Dans sa

bande, il n'y avait plus qu'une seule fille. Nadia, une vraie tigresse. Aucun des garçons n'avait réussi à se la faire. Elle avait toujours une lame sur elle et tous la respectaient. Parfois elle suçait des inconnus pour un peu d'argent, mais toujours quand elle l'avait décidé et elle n'allait jamais plus loin. Elle aussi avait fui une famille qui la traitait comme une esclave et un oncle qui la violait. Une nuit, alors qu'ils étaient allongés côte à côte dans le cimetière du Bois des singes, sans pouvoir trouver le sommeil, elle lui avait tout raconté. Il lui avait promis de l'emmener dans sa Mercedes, sans la toucher, quand il serait fayman. Elle avait rigolé. Son rire l'avait mortifié. Théodore n'avait réussi à s'envoyer qu'une seule fille de la bande, mais celle-là le faisait avec tout le monde pour cinq cents francs CFA. Elle avait disparu de la circulation depuis plusieurs mois. Les autres pensaient qu'elle était tombée sur un cinglé qui lui avait fait son affaire. Genre Jack l'éventreur. Théodore avait vu le film, du temps où il vivait chez son oncle. À la fondation, ils ne leur passaient que des histoires de Bondieu et des vieux westerns.

Le Blanc l'attendait devant la poste, comme convenu. Il sirotait une bière à côté d'une baraque business center équipée d'un vieux PC, d'une imprimante à aiguille particulièrement bruyante et d'une petite photocopieuse d'un modèle plus récent. Les clients du palais de justice, établi de l'autre côté de la place, faisaient la queue pour obtenir des copies de leurs documents. Acquaviva observait les manipulations habiles de la jolie patronne qui parvenait à faire fonctionner les trois appareils en même temps tout en répondant vertement aux critiques de ses clients, lesquels se plaignaient de la mauvaise qualité des tirages et des tarifs élevés.

— Tu as dix minutes de retard, Théodore.

— Je sais patron, mais j'ai des informations. Beaucoup d'informations.

Acquaviva l'entraîna dans une échoppe, du genre de celle qu'il venait de quitter.

— Tu as faim ?

Cette fois, il prit du mafé et une cuisse de poulet.

Acquaviva le regarda manger, sans le presser.

— D'abord, ton type, patron, c'est un Bosniaque. Tu m'avais pas dit.

L'expression était trop récente pour qu'Acquaviva la connaisse. Il écouta les explications de Théodore en hochant la tête.

— Un Bosniaque, pas mal, celle-là, je la ressortirai à l'occasion. Et, toi, au fait, tu es quoi ?

Avant, il y a des siècles, il se targuait d'identifier rapidement les différentes ethnies africaines, mais tout avait changé.

— Moi, patron, je suis du littoral. Mais dans la rue, ça n'a plus d'importance. On n'est rien du tout. Alors Bamiléké, Douala, Bassa, Ewondo, on est tous pareils dans la rue.

— Sans doute, acquiesça Acquaviva, vaguement déstabilisé par ce discours qui ne correspondait pas à sa vision de l'Afrique. Donc, le type que je recherche est en effet un Bamiléké, un Bosniaque.

Théodore lui rapporta fidèlement les propos de la serveuse.

— C'est bien. Tu t'es très bien débrouillé, mon garçon. Maintenant, il faut identifier cette compagnie de télécom. Ça ne doit pas être difficile, car il n'y en a certainement pas trente-six à Douala. Mais ce n'est pas tout, il faut essayer de savoir qui notre Bosniaque voulait contacter dans cette compagnie. Alors, comment allons-nous faire, à ton avis ?

Théodore essuya sa bouche qui dégoulinait de jus de poulet.

— C'est dans le journal qu'il a trouvé cette idée. La meuf du restaurant l'observait. Il lisait *Divas* juste avant de lui poser la question.

— Tout ça me confirme que tu es un garçon intelligent. Tu vas aller à la librairie de l'ADP[22] et acheter les six derniers numéros de ce canard.

— Et s'ils n'ont plus les anciens numéros ?

— L'ADP en garde toujours quelques exemplaires. S'ils ne veulent pas te les donner, tu leur proposes de les payer le double.

Il posa six billets de cinq mille sur la table.

— Ça suffira ?

— C'est trop, patron.

— Alors tu garderas la différence. Prends un taxi et va me les chercher avant que ça ferme.

Théodore ignorait bien entendu où se trouvait l'ADP. Il aborda un groupe de skinbenders qui attendaient le client au carrefour. La plupart n'avaient jamais entendu parler de cette librairie.

— OK, je sais où c'est, annonça l'un d'eux. Tu montes ?

Il grimpa sur la petite moto qui s'élança en pétaradant au milieu de la circulation. Le conducteur prenait plaisir à l'épater en se livrant à de dangereuses acrobaties. La sensation de vitesse était grisante. Décidément, cette rencontre avec le vieux Blanc avait fait de lui un autre homme.

Il arriva alors que la femme qui tenait la librairie s'apprêtait à baisser son rideau. De mauvaise grâce, elle accepta de lui vendre le dernier numéro de *Divas*.

— Il me faut les autres aussi, ma sœur. C'est pour mon patron. Si je ne lui rapporte pas, il va me tuer. Je te paye mille en plus, ça va ?

Elle réclama trois mille, ils transigèrent à deux mille.

— C'est qui ton patron, pour être si pressé de voir les photos des

gens qui sont tous les jours à la télé ?

— Top secret, ma sœur.

Son paquet de journaux sous le bras, il remonta sur la bécane. Le skinbender le déposa dix minutes plus tard devant la poste. Compte tenu du coût de la course, Théodore calcula que l'opération lui avait rapporté dix-huit mille francs CFA. Pas loin de la moitié du salaire mensuel d'un professeur du lycée Maképé.

Il remit cérémonieusement les magazines à Acquaviva. Celui-ci les feuilleta attentivement un par un. C'est dans le troisième, dont la parution remontait à deux mois, qu'il découvrit la rubrique « Tapis rouge » consacrée à la réception donnée par le ministre des Télécommunications.

Il observa attentivement les photos, déchira la page, la plia en quatre et la rangea dans sa poche.

— C'est bien, j'ai trouvé ce que je cherchais. Tu peux faire ce que tu veux des journaux.

— Tu as encore besoin de moi, patron ?

— Pas ce soir. Il est trop tard. Nous reprendrons le travail demain matin.

Théodore se sentit d'un seul coup complètement désœuvré. Retrouver la bande dans la maison en construction n'était pas une perspective très enthousiasmante après une journée aussi excitante. Acquaviva lui donna une petite tape sur le bras, se leva, puis changea brusquement d'avis.

— Après tout, si, je vais encore avoir besoin de toi. Tu connais un endroit où on peut rigoler un peu le soir, dans cette ville pourrie ?

Le visage de Théodore s'illumina.

— Pour sûr, patron, il y a la rue de la Joie.

— Alors, va pour la rue de la Joie.

12

— Ferdinand, j'ai un renseignement à te demander.

— Parle, mon ami.

Sanchez et Ferdinand N'Gaye, le fils du ministre, étaient installés face à face dans des fauteuils de rotin garnis de coussins, dans un angle discret de la grande salle du Cocotier. La serveuse du Grec, une jolie fille, leur apporta des jus de papaye. Elle disposa les grands verres devant eux avec des mines aguicheuses. Ferdinand N'Gaye lui rendit son sourire.

— Elle est trop, cette petite, dit-il après le départ de la serveuse. Je t'écoute, Romain.

— Comment peut-on faire sortir du pays une personne qui a des ennuis ?

— Sortir n'est pas le plus difficile...

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Eh bien, le tout n'est pas de sortir. Il faut ensuite entrer dans un autre pays. En général, les gens qui veulent quitter le pays préfèrent se rendre dans un pays riche comme le tien, plutôt que d'immigrer au Tchad, au Nigeria, au Gabon ou au Congo...

— Bien sûr...

N'Gaye se mit à siroter son jus de papaye, laissant son collègue s'avancer un peu plus.

Sanchez l'imita, pour ne pas avoir l'air trop pressé, trop directement concerné.

— Donc, si je te suis, la principale difficulté, c'est d'entrer en France.

— Tu ne le savais pas ?

— Si, bien sûr, mais ça n'est pas en France que la personne en question a des ennuis.

— Sans doute, mais ce n'est pas pour ça qu'on va lui dérouler le tapis rouge à Roissy. Des gens qui se présentent comme réfugiés politiques, il en débarque des centaines par jour. Et si cette personne est un citoyen du Cameroun, elle ne peut pas dissimuler la couleur de sa peau. L'idéal, pour elle, ce serait donc de présenter un passeport français. Mais, obtenir un passeport français à quelqu'un, ce n'est pas du tout de mon ressort, ni de celui de mon père. Et tu sais que les contrôles sont très stricts, même des gens importants se font parfois

refouler à Roissy. C'est arrivé à un de mes cousins qui a la double nationalité et qui était parfaitement en règle.

— Je vois, dit Sanchez. Alors, selon toi, comment cette personne devrait-elle s'y prendre ?

— Tout dépend évidemment de la nature de ses ennuis, et aussi de ses moyens. Si c'est quelqu'un qui est très activement recherché chez nous, ça lui coûtera un peu plus cher, et il peut tout de même se faire coincer à la sortie, on ne sait jamais. Pour ce qui est du passeport français, ou de tout autre pays européen, il n'y a que les autorités de ces pays qui peuvent le lui procurer. Je ne crois pas qu'il existe chez nous des faussaires suffisamment habiles pour fabriquer des faux indétectables. Il y a beaucoup d'escrocs qui le prétendent, mais leurs victimes se font coincer à l'arrivée. Je suppose que tu le sais aussi, les techniques de fabrication et de vérification des documents officiels se sont beaucoup perfectionnées ces dernières années.

Sanchez eut du mal à dissimuler sa déception. Il avait imaginé que les choses étaient plus simples. S'il ne parvenait pas à résoudre cet irritant problème, il allait se retrouver avec Assamoa sur les bras pendant des semaines, voire des mois. Avec, à terme, la perspective d'être accusé de complicité et expulsé.

— Donc c'est impossible.

N'Gaye se renversa dans son fauteuil.

— Rien n'est impossible. Des quantités de gens parviennent à immigrer illégalement en Europe, clandestinement ou avec de faux papiers. Mais c'est risqué et, ensuite, la vie sur place n'est pas facile pour un type qui n'est pas en règle.

— Ça, je le sais, il y a quelques années, j'ai participé à un comité de soutien aux sans-papiers, à Paris.

N'Gaye le dévisagea avec un air étonné.

— Tu as fait ça ? Tu ne me l'avais jamais raconté.

— Je ne t'ai pas raconté toute ma vie.

— Tout de même, je trouve cela... sympathique. Parmi les expats, je n'en vois pas beaucoup qui soient capables d'avoir fait des trucs comme ça.

— Tu sais, avec le patron que nous avons, les gens ne disent pas toujours tout ce qu'ils pensent...

N'Gaye s'esclaffa.

— Et ils ne pensent pas non plus toujours tout ce qu'ils disent. C'est pareil chez nous, et partout ailleurs j'imagine. Mais j'avais tendance à croire que c'était propre à l'Afrique, ou du moins une caractéristique des Africains qui ont des responsabilités. Mon père, par exemple, si tu crois qu'il pense ce qu'il raconte dans ses discours... D'ailleurs, ce n'est même pas lui qui les écrit.

— Ce n'est pas non plus une spécialité africaine.

Sanchez eut le sentiment qu'un début de complicité venait de naître entre eux. Néanmoins, un sixième sens lui dictait la prudence.

N'Gaye reprit une expression sérieuse.

— Bon, c'est sympathique, mais pas très efficace. Une goutte d'eau dans la mer. Je suppose que ça donne bonne conscience.

Le fils du ministre avait prononcé ces paroles sans la moindre agressivité, pourtant Sanchez fut vexé. Il s'efforça de ne pas le montrer, mais N'Gaye le devina.

— Je ne voulais pas t'offenser, mon ami. Quand j'ai dit que c'était sympathique, c'était tout à fait sincère. Comme ton désir de venir en aide aujourd'hui à cette personne qui a des ennuis.

Protester et prétendre qu'il n'était pas directement concerné aurait été ridicule.

— J'ai perdu l'illusion et le désir de changer le monde, dit Sanchez. Mais il y a des liens d'amitié qui comptent.

N'Gaye hocha la tête.

— Certainement. Les amis et la famille, si nous n'avions pas ça pour nous serrer les coudes, que deviendrions-nous ? Pour en revenir à cette personne qui a des ennuis, il faudrait qu'elle se procure ce que vous appelez chez vous un « vrai-faux passeport ». À condition de payer le prix, c'est possible. Il y a une filière à l'ambassade de France de Yaoundé. Tu n'en as jamais entendu parler ?

Le bruit courait en effet parmi les expatriés que certains fonctionnaires se livraient à toutes sortes de trafics, mais Sanchez n'en savait pas davantage.

— Seulement des rumeurs.

N'Gaye pointa le doigt sur lui.

— Ce que tu dois comprendre, c'est que la situation de cette personne dépend davantage des fonctionnaires français que des nôtres. Eux seuls peuvent lui délivrer un passeport qui lui permettra de franchir les contrôles de Roissy.

Sanchez se pencha vers son interlocuteur et baissa la voix.

— Et tu connais l'un de ces fonctionnaires ?

N'Gaye secoua la tête.

— Pas personnellement. Je sais seulement qu'il y a une filière. Mais ton cas est compliqué. Paradoxalement, sauf si tu le connais vraiment très bien, tu ne peux pas t'adresser directement à un fonctionnaire français en poste à Yaoundé. Il n'aura pas confiance. Il va redouter de tomber sur un agent secret ou un provocateur envoyé par votre gouvernement. Si la filière fonctionne depuis un certain temps sans problème, c'est qu'elle dispose d'un réseau chez nous. Si un employé de l'ambassade se mettait à vendre des passeports derrière son guichet, il se ferait prendre très vite. Il y a des intermédiaires qui font écran. L'identité du type ou des types qui vendent les passeports

n'est connue que par ces intermédiaires, peut-être par une seule personne. Autrement dit, un Camerounais leur inspirera davantage confiance qu'un Français.

— Et tu connais un moyen de contacter un de ces intermédiaires ?

— Je peux me renseigner. Sans parler de toi, bien entendu.

— C'est très sympa de ta part. Je ne sais comment te remercier.

— Attends que j'aie trouvé l'information pour me remercier. À mon avis, ça doit être assez facile à savoir. Ensuite, ce sera à toi de jouer.

— Et comment être sûr que cet intermédiaire ne va pas dénoncer la personne en question ?

— J'imagine que cet intermédiaire ne voudra pas griller son réseau. Mais il y a toujours un risque, bien entendu. S'il s'agit d'une affaire politique, l'intermédiaire ne voudra peut-être pas se mouiller. Ce genre de trafic ne peut fonctionner qu'avec la tolérance de certaines autorités.

Devait-on considérer l'emprisonnement d'un journaliste qui avait critiqué la première dame du pays comme une affaire politique ? Mais Assamoa ne fuyait plus la justice de son pays, puisqu'il avait accompli sa peine...

— Non, ce n'est pas une affaire politique.

— Alors, ça doit pouvoir se régler avec un peu d'argent.

— Tu as une idée du prix d'un passeport ?

— Absolument aucune. Mais j'imagine que c'est tout à fait à la portée de quelqu'un qui a une situation comme la tienne. Et tu n'es pas du tout obligé de traiter directement. Le mieux, c'est que personne ne sache qu'il y a un Français dans le coup. Ça risquerait de faire monter les prix.

Ça devenait de plus en plus compliqué. La multiplication des intermédiaires n'avait rien de rassurant. S'il n'avait pas eu en face de lui le fils d'un ministre et le directeur adjoint de sa boîte, Sanchez aurait cru avoir affaire à un arnaqueur de première. Pourtant, il était demandeur et en avait parfaitement conscience.

— Je peux essayer de te trouver un intermédiaire de confiance, proposa N'Gaye, comme s'il avait deviné les doutes de son collègue. Et cela, c'est très facile, car certaines personnes me sont redevables. Tu comprendras que, dans ma situation, je ne puisse m'en charger moi-même.

— Je ne songeais pas à te le demander. Je comprends très bien ! protesta Sanchez.

Ils sirotèrent leurs jus de fruit en silence pendant quelques instants, puis N'Gaye se leva.

— Bon, je dois y aller. Une de mes régulières m'attend. Et,

comme tu le sais, il ne faut pas faire attendre les femmes. Un dernier conseil : comme on dit chez nous, quand on entre dans le marigot, il faut toujours regarder où on met les pieds, car chaque marigot a son crocodile.

Au bord de la piscine déserte de l'Akwa, Acquaviva prenait son petit déjeuner. Avec son café noir, il avala une bonne demi-douzaine de gélules diverses. Il avait la gueule de bois. De temps à autre, son foie lui rappelait son existence. Mais diable, il n'avait pas tous les jours l'occasion de prendre une bonne cuite en Afrique. La veille, il s'était copieusement bourré la gueule au Perroquet vert en compagnie du gamin. Cette bringue lui avait rappelé sa jeunesse quand il faisait escale dans les bars pendant les permissions. Évidemment, il ne tenait plus aussi bien l'alcool qu'à vingt-cinq ans. Plusieurs putes avaient essayé de lui mettre le grappin dessus, mais il les avait chassées sans ménagement. Chaque chose en son temps. Avant de partir, il en avait réquisitionné une pour Théodore et l'avait payée d'avance. En règle générale, il savait se contrôler, même quand il avait bu. Il essayait pourtant de se souvenir de ce qu'il avait pu raconter au cours de cette beuverie, pour s'assurer qu'il n'avait pas été trop bavard, quand la sonnerie de son portable le fit sursauter. En cette heure matinale, un silence quasi absolu régnait autour de la piscine, de sorte que le tiiti-tiit de l'appareil retentissait comme un véritable carillon.

Il identifia la voix de Dupin. Miracle de la technique, il l'entendait comme s'il se trouvait à dix mètres de lui. Il songea, avec une once de nostalgie, que, lorsqu'il crapahutait dans la brousse à la recherche des maquisards de l'UPC ou traquait les fells dans les djebels, il ne disposait pas d'un matériel aussi sophistiqué. Il fallait trimballer à dos d'homme de lourds postes de radio de campagne. Pas étonnant que les jeunes générations soient de plus en plus ramollies.

— Tu m'entends ?

— Bien sûr que je t'entends ! Cinq sur cinq.

— Alors qu'est-ce que tu attendais pour répondre ? Acquaviva éluda. Ses états d'âme ne concernaient pas Dupin.

— Je ne peux encore rien te dire de précis, mais on avance assez vite.

— Je l'espère. C'est pour ça qu'on te paie. Pas pour te faire bronzer et t'envoyer des petites Blacks.

— Si tu venais ici, tu verrais qu'on n'a pas tellement l'occasion de bronzer.

C'était vrai, le ciel de Douala était couvert. Néanmoins, au bord

de cette piscine, on aurait pu croire qu'il se payait du bon temps.

— C'est comment, Douala ?

— Complètement déglingué. Ce pays pourrit sur pied depuis qu'on l'a abandonné.

— Bon. Tiens-nous au courant. Quoi d'autre ?

— Ça tombe bien que tu m'appelles. Je voudrais que tu fasses des recherches sur un type du nom de Romain Sanchez. C'est un expatrié qui est directeur du marketing, ou quelque chose comme ça, chez Nova Telecom.

— Qu'est-ce que ce type vient faire dans notre histoire ? Ne va pas foutre la merde. Nova Telecom, c'est une grosse boîte. C'est même une très grosse boîte.

— Peut-être, mais j'ai besoin d'infos sur ce type. Le mieux, c'est que tu me faxes un petit rapport à l'hôtel. Ou que tu me l'envoies par mail. Rédige ça de façon discrète.

— Ça va, je connais mon boulot.

— Alors j'attends ton rapport sur Sanchez.

Il coupa aussitôt la communication afin de montrer à Dupin que, même s'il le payait, il ne devait pas se considérer comme son supérieur. Sa gueule de bois le mettait de mauvaise humeur et il ne pouvait pas encaisser ce petit planqué. Il commanda du café, le sirota pendant une dizaine de minutes, puis composa le numéro de portable de Kimbé.

— Capitaine Kimbé ? Commandant Acquaviva.

— Vous êtes matinal, commandant.

— Vous n'auriez pas retrouvé notre gus, par hasard ?

— Non. Pour être franc, personne ne se soucie de lui. Vous avez lu les journaux ?

— Pas encore.

— Il y a une grève des avocats et une manifestation prévue pour aujourd'hui devant le palais de justice. Tout le monde est mobilisé. Le président en personne suit l'affaire. Assamoa n'intéresse pas grand monde à part vos amis, commandant.

— Qu'est-ce qu'ils veulent, les avocats ?

— Un avocat s'est fait tabasser par un commissaire de police qui s'envoyait sa femme. Ou le contraire. C'est peut-être l'avocat qui était le chaud de la légitime du commissaire. En tout cas, l'avocat est à l'hôpital et ses confrères font leur cirque. Ils veulent des excuses publiques du ministre et des sanctions. Quinze jours après la nomination du gouvernement, ça fait désordre.

— Je vois. Donc rien pour moi ?

— Rien du tout. En revanche, personne n'ignore que vous avez été visiter New Bell. Les informations circulent très vite. Le directeur de l'administration pénitentiaire et le ministre de la Justice vont

s'imaginer que vous travaillez pour un de leurs concurrents.

— Et alors ? Ils ne vont pas me coller au trou ?

— Ils risquent de vous faire surveiller et peut-être de vous expulser du territoire national. Soyez prudent. Moi, officiellement, je ne vous connais pas.

— Autrement dit, le laissez-passer que vous m'avez vendu ne vaut rien ?

— Il est parfait pour les situations courantes. Pas si un ministre vous prend dans son collimateur. Chez nous, ce n'est pas comme en France, en dehors du président, il n'y a pas d'autorité centrale unique. Chacun n'en fait qu'à sa tête. Alors soyez discret, en ce moment les Français n'ont pas la cote.

— Vous me l'avez déjà dit, capitaine. Mais ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai d'autres appuis.

Il rappela Dupin.

— J'ai mis quelqu'un sur Sanchez, lui annonça celui-ci.

Acquaviva constata avec satisfaction que le ton du numéro deux d'AB Conseil était devenu plus respectueux. Ils avaient besoin de lui et ne pouvaient pas le remplacer au pied levé.

— Ça va prendre combien de temps ?

— Difficile à dire. Pas plus de vingt-quatre heures, peut-être beaucoup moins.

— Dis à ton gars qu'il se grouille. Je ne pourrai peut-être pas rester trop longtemps ici. Il faut que tes clients prévoient de faire intervenir un type important au cas où j'aurais des ennuis. J' imagine qu'ils ont des huiles dans leur manche.

— Ils ont probablement des contacts avec le ministre de la Santé. Mais ils ne veulent surtout pas apparaître directement.

— J'avais compris. Dis-leur qu'ils n'ont pas intérêt à me laisser tomber. Tu sais que je couvre toujours mes arrières.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Rien du tout : je te parle en clair.

Il coupa la communication, comme il l'avait fait quelques instants plus tôt. Menacer ainsi ses commanditaires revenait à enfreindre les règles du jeu. Acquaviva n'avait pas pour habitude de se comporter ainsi. Mais son foie douloureux avait provoqué cet accès de mauvaise humeur. Pendant toute sa carrière il avait risqué sa peau pour que des politiciens corrompus et des civils pleins aux as tirent les marrons du feu. En Algérie comme en Afrique noire, il avait servi de chair à canon à ces gens-là. Ses états de service lui procuraient à la fois de la fierté et de l'amertume. Ce matin-là, l'amertume dominait. Il sentait mal cette mission. L'Afrique avait changé.

Acquaviva se défoula sur le serveur.

— Ton café est dégueulasse.

— Ce n'est pas moi qui le choisis, patron. C'est du café d'importation.

— De mon temps, on en produisait du bon dans ce pays.

— Oui, mais il paraît qu'on l'exporte, plaيدا le malheureux larkin, visiblement dépassé par les mystères de l'économie moderne.

Acquaviva renvoya le serveur et se leva. Déplier sa longue carcasse le fit souffrir. L'arthrose sans doute. Étrange. La veille, quand il avait parcouru ses huit longueurs de bassin, il se sentait jeune et en pleine forme. Aujourd'hui, son corps et les excès de la veille lui rappelaient douloureusement son âge. Il monta dans sa chambre se laver les dents et prit son revolver et son holster, qu'il rangeait dans une petite mallette soigneusement verrouillée, puis alla trouver le réceptionniste.

— Vous avez un annuaire ?

— J'ai celui de Camtel. Je ne sais pas s'il est à jour. Il y a surtout les entreprises...

Acquaviva feuilleta le bottin. Le nom de Sanchez n'y figurait pas. Il nota le numéro de Nova Telecom et celui de la Camtel sur un calepin, puis rendit l'annuaire au réceptionniste.

— Demandez au groom d'aller chercher ma voiture.

Il sortit et huma l'air humide de Douala. Le soleil faisait une timide percée au travers de la couche de nuages blancs, mais la chaleur n'était pas encore écrasante. Théodore l'attendait sous les arcades de l'Akwa. Le gamin palabrait avec un vendeur de faux stylos Mont-Blanc.

— Bonjour patron, t'en veux un ?

— Surtout pas. Les vrais fuient, alors les faux...

Le camelot voulut insister, mais Théodore le chassa. Sa situation d'auxiliaire d'un riche étranger lui donnait de l'autorité. En quarante-huit heures, il s'était transformé. Acquaviva le remarqua.

— Tu es beau comme un astre, aujourd'hui. À propos, la fille d'hier était bonne ?

Théodore, aussi ivre que son patron, s'était endormi dès qu'il s'était allongé et n'avait pas touché à la pute que lui avait offerte Acquaviva. Le matin, il s'était réveillé dans un lit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des mois. Mais la fille avait disparu. Une vieille femme lui avait servi un copieux petit déjeuner avant de le mettre à la porte.

— Géant patron. Je l'ai appuyée trois fois, mentit-il.

— Bon, alors il va falloir se remettre au boulot.

— Pas de problème.

Les yeux du gamin brillaient.

— Ça te botte, hein ?

— Oui, patron, le travail me plaît.

Le groom de l'Akwa arriva au volant de la Toyota. Acquaviva lui abandonna quelques francs CFA et fit monter Théodore dans le 4 x 4. En se croisant, le gamin et l'employé de l'hôtel échangèrent des regards hostiles.

— Voilà le programme de la journée. L'homme que je cherche s'est peut-être caché chez un type du nom de Sanchez. Ou bien Sanchez l'a aidé à trouver un endroit pour se cacher. Il faut donc que je commence par trouver Sanchez.

— Sanchez, c'est l'homme qui est sur la photo de Divas ?

— Tu es très malin. C'est lui en effet. Je sais donc qu'il travaille chez Nova Telecom, mais je n'ai pas son adresse.

Il composa le numéro de la Camtel et demanda les renseignements.

— Je voudrais le numéro et l'adresse de Romain Sanchez, à Douala. Vous avez ça ?

— Je regrette, monsieur, nous n'avons pas de Sanchez à Douala.

Acquaviva rangea son portable.

— Je m'en doutais un peu. Voilà ce qu'on va faire. Tu vas te présenter chez Nova Telecom et tu diras que tu as un colis pour monsieur Sanchez.

— Un colis pour monsieur Sanchez. D'accord, ce n'est pas compliqué.

— Ce n'est pas tout. Tu expliqueras que c'est un colis lourd et encombrant, qu'il vaut mieux que tu le livres chez lui, mais que tu n'as pas son adresse.

— Et si ça ne marche pas ?

— Tu reviendras me voir et nous aviserons. OK ?

— Et le colis ?

— Nous allons nous en occuper. Où peut-on acheter quelque chose de lourd, comme une machine à laver ou un frigo ?

— Il y a plein de magasins qui en vendent : Niki, Score, Fokou... Mais je ne pourrai pas porter un frigo tout seul.

— Tu ne vas pas le porter tout seul. Tu accompagneras seulement les livreurs.

— D'accord patron. Alors, on va chez Fokou ? Ce n'est pas loin. Je vais vous montrer le chemin.

La circulation était fluide. Dix minutes plus tard, Acquaviva rangea sa Toyota sur le parking du magasin.

— Écoute-moi bien, Théodore. Tu vas acheter une machine à laver, payer en liquide et dire que ton patron veut qu'on la livre tout de suite. Et tu acceptes de payer un petit supplément. Pas trop, pour que ça n'ait pas l'air bizarre.

Le gamin cligna de l'œil.

— Compris, patron. Je négocie.

— Bon, ça coûte combien une machine à laver ?
— Prenez plutôt un frigo, patron. C'est moins cher.
— Un frigo, si tu préfères. Je m'en fous. Tu le fais livrer au nom de Romain Sanchez. Tu te souviendras ?
— Pas de problème.

Acquaviva glissa une liasse de billets au jeune homme et planta son regard dans le sien.

— Ne songe pas à garder ce fric. Je te retrouverai et je suis capable d'être très méchant. Tu ne ferais pas une bonne affaire. Je te donnerai beaucoup plus si tu fais bien ton travail.

Théodore n'avait jamais eu une somme pareille entre les mains. La tentation de filer avec cette liasse l'avait immédiatement assailli. Sortir par une autre porte du magasin suffisait pour disparaître. Le vieux Blanc bluffait. S'il avait du mal à trouver un prisonnier évadé de New Bell et même à obtenir l'adresse d'un autre Blanc, comment pourrait-il le retrouver, lui, dans une ville de cinq millions d'habitants ? Néanmoins, ses menaces l'impressionnaient et ses promesses lui mettaient l'eau à la bouche. Il chassa l'idée de voler son patron pour se concentrer sur sa tâche.

Dès qu'il eut franchi le seuil du magasin, il sentit peser sur lui les regards soupçonneux des vigiles, des colosses en uniforme bleu. Il se dirigea résolument vers un vendeur en chemisette blanche.

— Bonjour, je viens acheter un frigo pour mon patron.

Le vendeur le dévisagea avec circonspection.

— Il t'a dit quel modèle il voulait ?

— Non, il m'a chargé de choisir.

— Pourquoi n'a-t-il pas envoyé sa femme ?

— Sa femme est morte. Mon patron est français.

La perplexité s'effaça du visage du vendeur pour faire place à un sourire aimable, comme si ce deuil et cette nationalité pouvaient expliquer ce comportement inhabituel.

— Bon, quelles dimensions ? Nous avons des frigos de cinquante à plus de deux cents litres.

— Je pense que cent litres devraient lui suffire, improvisa Théodore qui ignorait que la contenance d'un réfrigérateur se mesurait en litres.

Le vendeur lui montra plusieurs modèles dont il vanta les qualités avec éloquence.

— Et comment ton patron compte-t-il payer ? Nous n'aimons pas beaucoup les règlements à la livraison, car il arrive que des gens nous donnent des chèques en bois.

Théodore se demanda ce que pouvait bien être un chèque en bois, mais il se garda d'interroger le vendeur.

— Mon patron m'a donné l'argent pour payer, mais il veut qu'on

le livre tout de suite.

— Eh là, mon garçon ! Tu crois que ton patron est notre seul client ?

— Non, mais tous tes clients ne sont pas comme mon patron.

Le ton du vendeur devint agressif.

— Qu'est-ce qu'il a de différent des autres, ton patron, à part la couleur de sa peau ? Il croit que parce qu'il est français, il peut passer avant les autres ?

— Il peut encore acheter ailleurs, chez Niki ou chez Score...

Le vendeur se radoucit.

— Il ne trouvera pas le même choix. Et il doit comprendre que c'est justement parce que nous sommes les meilleurs que nous sommes surbookés.

— Je ne voulais pas dire que mon patron se croit supérieur aux autres, seulement qu'il est prêt à offrir une petite motivation parce qu'il est pressé.

— Dans ce cas, nous pouvons peut-être trouver un terrain d'entente.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent encore pour établir le montant du gombo. Au terme de ces palabres, Théodore compta soigneusement les billets un par un, les remit au vendeur en échange d'un bon d'achat et d'un certificat de garantie en bonne et due forme, puis il repartit en compagnie d'un géant en salopette bleue qui, à l'aide d'un chariot élévateur, chargea un lourd carton dans une petite camionnette portant le sigle du magasin.

Le livreur le fit monter à côté de lui.

— Il habite où, ton patron ?

— Il faut d'abord passer à son entreprise. C'est un homme important. Il est directeur de Nova Telecom.

Le livreur ne parut pas particulièrement impressionné.

— Tu sais, mon gars, je livre toutes sortes de gens, tous les jours. La semaine dernière, j'ai même livré un ministre qui a acheté une télé aussi grande que l'écran du Wari[23].

Théodore savait que le livreur exagérait car un appareil de cette dimension n'aurait pas tenu dans sa camionnette, mais il se garda de contredire l'employé. Il jeta un œil dans le rétroviseur d'aile. La Toyota d'Acquaviva les suivait. Quand ils arrivèrent devant le siège de Nova Telecom, Théodore demanda au chauffeur de l'attendre.

Un vigile surveillait l'entrée.

— Je viens pour une livraison, annonça Théodore en brandissant son bon de commande et sa facture.

Une élégante réceptionniste le fit patienter cinq minutes tandis qu'elle poursuivait une conversation téléphonique qui ne semblait pas avoir de rapport évident avec sa fonction.

— Que veux-tu, petit ?

— C'est une livraison pour monsieur Romain Sanchez, annonça-t-il en prononçant le nom le plus distinctement possible.

— C'est du matériel de bureau ?

— Non, c'est un frigo.

— Un frigo ? Tu es bien sûr qu'il a commandé un frigo et qu'il a demandé de le livrer ici ? Montre-moi ton papier.

Théodore lui tendit le bon de commande. La réceptionniste ajusta ses lunettes.

— Oui, c'est bien Sanchez. Mais ça m'étonnerait qu'il ait demandé qu'on lui livre un frigo ici.

— Eh bien, vous avez peut-être son adresse...

— Son adresse ? Tu crois qu'on donne les adresses des directeurs comme ça ?

Devenue méfiante, la réceptionniste se leva, contourna son bureau et alla jeter un coup d'œil dans la rue où le livreur attendait, bras croisés, adossé à sa camionnette. Elle retourna s'asseoir derrière son bureau et décrocha son téléphone.

— Bon, je vais appeler monsieur Sanchez.

Romain rédigeait un e-mail à l'adresse de son fils quand l'appel lui parvint.

— Des livreurs de chez Fokou disent que vous avez commandé un réfrigérateur.

— Un réfrigérateur ? Je n'ai pas commandé de réfrigérateur.

Il faillit raccrocher immédiatement, puis songea que l'initiative venait peut-être de Josyane. Elle s'était plainte à diverses reprises du mauvais fonctionnement du frigo.

— Bon, écoutez, je suis en plein travail. Qu'ils voient avec ma femme.

La réceptionniste écrivit le numéro et le nom de la rue sur une feuille de papier qu'elle tendit à Théodore, puis lui parla sur le ton qu'on emploie pour s'adresser à un enfant ou à un demeuré.

— Bon, c'est à Bonapriso. Vous allez régler ce problème avec l'épouse de monsieur Sanchez.

Théodore sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Il avait rempli sa mission.

Il courut jusqu'à la Toyota d'Acquaviva.

— J'ai l'adresse ! Qu'est-ce qu'on fait du frigo ?

À sa grande surprise, Acquaviva parut irrité.

— Je ne t'avais pas dit de venir te montrer à côté de cette voiture ! Retourne dans la camionnette.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? On le livre ?

— Mais oui, tu le livres. Tu me raconteras ensuite. Note tous les détails chez Sanchez. Essaie de voir si le clergyman est là.

Le livreur prit la direction de Bonapriso sans poser de questions, en homme habitué aux caprices des clients. Quand ils parvinrent devant le mur d'enceinte de l'immeuble où résidait Sanchez, il émit néanmoins un petit sifflement.

— Dis donc, il est bien gardé, ton Blanc !

— De nos jours, ça vaut mieux, dit Théodore. Et ton ministre, celui à qui tu as livré une télé, il ne prend pas de précautions ?

— Oh, lui, ce n'est pas pareil, il a sa garde personnelle. Ils m'ont fouillé trois fois avant de me faire rentrer.

Théodore descendit et alla frapper sur le portail métallique. Une petite fenêtre s'ouvrit dans laquelle s'encadra le visage d'une gamine.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Les magasins Fokou. Je viens livrer un frigo pour monsieur Sanchez.

La fillette observa la camionnette.

— D'accord, je vais vous faire entrer. C'est au deuxième à gauche.

Elle déverrouilla le portail, retira la barre métallique. Le livreur roula jusqu'au pied de l'immeuble.

— Attends-moi encore une seconde.

Théodore gravit les deux étages quatre à quatre et alla sonner à la porte de gauche.

Une jeune femme en jean blanc moulant et débardeur apparut. Théodore crut se trouver en face d'un mannequin directement sorti des pages de *Divas*. Il en eut le souffle coupé.

— Nous venons livrer le frigo, réussit-il à articuler.

— Un frigo ? Tu as dû te tromper d'étage. Nous n'avons pas commandé de frigo.

— Je suis bien chez monsieur Sanchez ?

— Oui, mais nous n'avons pas commandé de frigo. Théodore lui tendit le bon de livraison.

— C'est bien son nom ?

— Oui, c'est son nom. Mais nous n'avons pas commandé de frigo. Combien de fois faut-il que je le répète ?

— Il a pourtant été payé.

— Bon, alors montez-le. Vous pouvez emporter le vieux ?

— Bien sûr.

— Non, finalement ce n'est pas la peine, je vais trouver quelqu'un que ça intéressera.

Théodore redescendit.

— Alors ? demanda le livreur.

— C'est bon, on peut y aller.

Le livreur chargea le carton contenant le réfrigérateur sur un diable qu'il fit rouler jusqu'à l'ascenseur. Il semblait doté d'une force peu commune. Josyane lui demanda d'installer le frigo dans la cuisine.

Théodore pénétra à sa suite dans l'appartement dont le mobilier, la décoration et surtout les dimensions l'impressionnèrent. La cuisine aurait suffi à elle seule à abriter confortablement une famille nombreuse. Il s'appliqua à enregistrer chaque détail. Josyane leur offrit à boire. Elle les invita à s'asseoir sur des bancs de bois sombre assortis à une table massive. Tandis qu'elle décapsulait des boîtes de bière, Théodore tendit l'oreille. Il lui sembla distinguer des bruits de pas provenant d'une autre pièce.

Après leur avoir glissé un billet à chacun, la maîtresse de maison les renvoya.

— Ce n'est pas normal qu'elle t'ait donné le même pourboire qu'à moi, alors que j'ai tout fait, maugréa le livreur.

— D'abord, tu as déjà eu une motivation, ensuite, moi j'ai le ticket avec cette *nga*. Tu n'as pas vu comment elle me regardait ? Si tu n'avais pas été là, je l'appuyais dans sa cuisine.

— Je croyais que c'était ta patronne.

— Mon patron, c'est son Blanc. Seulement pour l'entreprise, pas pour la maison, improvisa Théodore.

Le livreur parut se contenter de cette explication.

— Je te dépose en route ?

Théodore déclina la proposition. Il attendit que la camionnette de Fokou ait disparu à l'angle de la rue Njonjo et courut rejoindre Acquaviva qui l'attendait au volant de la Toyota.

— Monte.

Le garçon s'installa dans le 4 x 4, sans dissimuler son excitation.

— La *nga* du Sanchez, je suis sûr que c'est une sacrée pionceuse[24] ! La star !

Acquaviva lui adressa un sourire complice.

— Alors, comme ça elle t'a tapé dans l'œil ?

— Je veux, patron !

— Et tu l'as tellement reluquée que tu n'as rien remarqué d'autre ?

— Je peux vous dire tout ce qu'il y a dans la maison, même la marque de la télé.

— Et le clergyman ?

— Je ne l'ai pas vu, mais il y avait un autre zombie dans une chambre derrière, j'en suis sûr. Et ça n'était pas Sanchez puisqu'il est à son bureau. Mais c'était peut-être le chaud de la *nga*.

— Parce que tu crois qu'elle s'appuie un autre gus pendant les heures de bureau ?

— Ça, c'est sûr, patron, elles le font toutes. Surtout les femmes des Blancs.

— Elles auraient bien tort de se priver. Mais ça ne nous dit pas si le clergyman est là. Pour livrer le frigo, je suppose que tu es entré

dans la cuisine.

— Et même dans le salon. Elle nous a payé des bières. Il y avait deux tasses sur la table. Elle les a retirées. Elle prenait peut-être le thé avec son chaud.

— Ou avec le clergyman...

— Alors, on fait quoi, patron ?

— Ce soir, rien. Tu as quartier libre. Demain, tu vas traîner dans le coin. Tu observes le balcon de Sanchez, les fenêtres de son appartement. Peut-être que le clergyman prendra le frais et que tu l'apercevras.

— Vous croyez qu'il est là ? Vous avez une intuition, comme Derrick ?

— Dans les films, les flics fonctionnent à l'intuition. Dans la vie, ils travaillent de façon méthodique. Ils examinent toutes les possibilités, une par une. Il est possible que le clergyman se cache chez Sanchez.

— Compris, patron. Je vais observer.

— Tu vas aussi essayer de tirer les vers du nez de la fille du gardien. Quand elle sort, tu trouves un prétexte pour lui parler, tu rigoles avec elle, tu la dragues.

— Elle est un peu jeune.

— Fais comme tu le sens. Surtout, ne lui fais pas peur. Je veux un rapport précis. Demain à midi, tu me retrouveras à l'Akwa. Je dirai au réceptionniste qu'il te laisse monter.

— C'est parti.

Acquaviva regarda Théodore s'éloigner. Le garçon se déplaçait avec grâce. À certains moments, on aurait pu croire qu'il dansait.

Sanchez décapsula une cannette de bière et se laissa tomber dans le canapé. Josyane se planta en face de lui, les poings sur les hanches. Ainsi avachi, avec son col de chemise ouvert, sa chemise trempée de sueur, ses yeux brillants, Romain n'avait pas fière allure.

— Tu as l'air fatigué.

— Le patron nous fait tourner en bourrique. Réunion sur réunion. Rien de grave. Et j'ai une bonne nouvelle.

Josyane s'assit sur l'accoudoir du canapé, passa son bras autour de l'épaule de Sanchez puis s'en écarta.

— Tu devrais prendre une douche.

— Je me bois une petite mousse d'abord.

— Et cette nouvelle ?

Sanchez baissa la voix.

— Où est Jean-Christophe ?

Du menton, la jeune femme indiqua la cloison.

— Bon, je sais que sa présence te pèse...

— Il n'est pas méchant, mais je ne me sens plus chez moi avec ce type sur le dos. En plus, il me regarde d'une drôle de façon.

Sanchez se mit à rire.

— Comment ça ? Tu veux dire qu'il te drague ?

— Non, mais on dirait qu'il me juge. Ma façon de m'habiller... Tu vois ce que je veux dire ?

— Jean-Christophe a toujours été un peu moraliste. C'est ce qui lui vaut ses ennuis. Bon, je crois que j'ai trouvé une solution. Ferdinand va m'aider à lui obtenir un passeport.

Josyane changea d'expression.

— Ferdinand...

— Le fils du ministre N'Gaye qui travaille avec moi. Tu le connais. Tu l'as rencontré plusieurs fois.

— Oui, je vois qui c'est.

— Ferdinand va me faire rencontrer quelqu'un qui saura comment s'y prendre.

— Tu veux dire pour fabriquer des faux papiers ?

— Disons un vrai-faux passeport. C'est un employé de l'ambassade de Yaoundé qui s'en occupera, mais il faut passer par un intermédiaire.

— On ne risque pas d'avoir des ennuis ?

— Moins qu'en le gardant ici trop longtemps. Et c'est pour ça qu'il faut un intermédiaire. Je fais confiance à Ferdinand.

— Et ça va te coûter cher ?

— Ce n'est pas un problème. Je peux tout de même faire ça pour un vieux copain.

— Comme tu voudras. Sinon, ils ont livré le frigo. Tu veux le voir ?

— Je ne m'intéresse pas vraiment aux frigos.

— Tu l'as bien choisi. J'ai gardé le vieux pour l'offrir à ma cousine Noémie.

— Comment ça ? Je croyais que c'était toi qui l'avais commandé.

— Je n'ai rien commandé du tout.

— Bizarre. Il me semble que c'est ce qu'a dit le livreur qui s'est présenté à mon bureau. La réceptionniste a peut-être compris de travers. Mais il faut bien que quelqu'un l'ait commandé...

— En tout cas, il est parfait.

Renonçant à résoudre le mystère du frigo, Sanchez se leva et se dirigea vers la salle de bains. Il termina par une douche glacée qui le revigora. Enveloppé dans un peignoir à rayures rouges et blanches, les cheveux lissés sur le crâne, il retourna dans le salon. Josyane s'était éclipsée dans la cuisine, mais Assamoa s'était installé dans le canapé.

— Je sens que je trouble ton intimité.

— Tu ne vas pas recommencer !

— Je suis vraiment très gêné de t'imposer cette situation.

— Arrête, veux-tu ? Sinon, je vais me fâcher et te flanquer dehors pour de bon. Ainsi, tu retrouveras ta bonne conscience. Aujourd'hui, j'ai travaillé pour toi. Je crois t'avoir dit que, parmi mes collègues, il y a le fils du ministre N'Gaye. Il va me présenter quelqu'un qui t'obtiendra un passeport sous un autre nom.

— Tu lui as dit que j'étais bamiléké ?

— Mais non. Il s'en fout complètement. Il ne m'a demandé aucun détail.

— Tu ne lui as pas dit non plus ce que j'avais fait ?

— Moins on en dit, mieux ça vaut, non ?

Assamoa approuva d'un mouvement de tête.

— Certes, si tu penses que ce fils de ministre est fiable.

— Ce n'est pas à proprement parler un ami. Il attend un renvoi d'ascenseur. Quel intérêt aurait-il à nous trahir ?

— On ne sait jamais. N'Gaye n'appartient pas au clan du président, mais il est très bien avec lui. Sinon, il ne serait pas ministre.

— Sans vouloir te vexer, crois-tu que le président t'accorde autant d'importance ?

— Pas lui, mais sa femme. Et je ne sais pas qui sont ces gens qui

veulent me tuer.

— Donc, plus tôt tu seras en France, mieux ça vaudra.

Josyane réapparut. Elle avait passé un tablier rouge portant une inscription calligraphiée en caractères chinois jaunes.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Assamoa.

— C'est un proverbe chinois. Ça veut dire quelque chose comme : « Si tu veux profiter d'une fleur, coupe une longue tige, mais ne coupe pas la main qui tient la tige. »

— Ça pourrait être un proverbe africain, non ? remarqua Sanchez.

— Nos proverbes sont plus simples, affirma Assamoa. Celui-ci est énigmatique. Mais il va falloir nous mettre au chinois, puisque les Chinois nous envahissent.

Josyane balança la tête.

— Bon, vous avez faim, messieurs les philosophes ?

Ils s'installèrent autour de la table de la cuisine où les attendait une énorme sole, dorée à point.

— Vous n'en avez pas des comme ça en France, dit Assamoa. Je les regretterai quand je serai à Paris.

— Tu ne vas pas me dire qu'on te servait des soles à New Bell.

— Je préfère ne plus y penser.

— Et ce n'est pas tout, annonça Sanchez, nous allons arroser la bonne nouvelle...

Il alla chercher une bouteille de vin dont il fit admirer l'étiquette à son ami.

— Avec la clim, je pense qu'elle est à peu près à la bonne température.

— Pouilly-fuissé, ce serait dommage de la gâcher, convint Assamoa. Tu n'as pas trouvé ça à Douala ?

— Le Grec m'en a offert une demi-douzaine. Nous sommes de bons clients. On traite pas mal d'affaires dans son restaurant. Le Grec a toutes sortes de combines pour se procurer des produits de luxe.

Sanchez commença par déboucher la bouteille et remplir les verres.

— Alors, trinquons à ton départ pour la France !

— Ils ne vont pas me refouler à Roissy ?

— Pas de risque, d'après ce que j'ai compris, ce seront des documents tout à fait officiels.

— Et ça va te coûter la peau des fesses, je suppose...

Sanchez échangea un regard avec Josyane qui lui avait posé la même question quelques instants plus tôt.

— J'imagine qu'ils vont me faire le tarif expat... Mais c'est encore dans mes moyens, ne t'inquiète pas pour ça.

— Je ne sais pas comment te remercier.

— Attends d'être en France. Et commençons par boire un coup !

Deux téléphones portables étaient posés sur la table de Gabriel Kana. Le fayman en possédait trois et il n'était pas rare qu'il en utilise deux en même temps. Confortablement installé dans son fauteuil, il gérait ainsi ses affaires depuis le bar du Hilton de Yaoundé qui lui servait à la fois de bureau, de cantine et de messagerie. De haute taille et de forte corpulence, toujours impeccablement vêtu, généralement d'un costume de soie ou d'alpaga noir sur lequel tranchait une pochette de couleur vive, chaussé de crocodile, une énorme Rolex en or au poignet, Kana impressionnait ses interlocuteurs. Dans l'échancrure de sa chemise blanche apparaissait une figurine d'ivoire censée écarter les esprits malveillants. Deux cicatrices, l'une sur son crâne chauve et volumineux, l'autre sur sa joue gauche, semblaient indiquer que les aléas de son passé justifiaient la présence de ce grigri, cadeau selon lui d'un sorcier de son village natal. Il passait d'ailleurs auprès de la partie la plus superstitieuse de sa clientèle comme un peu sorcier lui-même, mais il était difficile de savoir s'il portait cet accessoire par conviction ou pour la galerie.

Quand Sanchez entra dans le bar, Kana était occupé à négocier âprement un marché d'une nature inconnue à l'aide de son troisième téléphone. Il s'exprimait dans un dialecte peul du nord du Cameroun. Son expression se fit avenante à l'intention du visiteur. Il continua à parler pendant quelques instants, sachant que le Blanc ne comprenait pas sa langue, puis coupa la communication et posa son appareil à côté des deux autres. D'un geste seigneurial, il invita Sanchez à prendre place en face de lui.

— Bienvenue à Yaoundé. Avez-vous fait bon voyage ?

— Ça peut aller.

La route qui relie Douala à la capitale administrative passe pour une des plus dangereuses du monde. Retardé par les travaux et les innombrables barrages-rackets de vrais et faux policiers, gendarmes et militaires, Sanchez avait mis près de quatre heures et demie pour parcourir les deux cent quarante kilomètres qui séparent les deux villes. Josyane l'avait incité à la prudence : « Cette route fait autant de morts que bien des guerres civiles. »

— J'ai hésité à prendre l'avion, précisa-t-il.

— Vous avez fait le bon choix, assura Kana. Vous savez comment

on surnomme ici notre compagnie nationale, Air Cameroun ? « Air peut-être ! »

Sanchez avait déjà entendu maintes fois cette plaisanterie, mais il s'appliqua à sourire.

L'un des portables se mit à vibrer sur la table. Kana éteignit les trois appareils. Ce geste attestait de la considération qu'il accordait à son visiteur, car il avait pour habitude de mener simultanément ses diverses affaires.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu me rencontrer aussi vite, je n'ignore pas que votre emploi du temps est chargé, attaqua Sanchez, qui avait été invité par son collègue à ménager l'ego du personnage.

— Eh oui, suis *stycmic*[25] et les affaires sont difficiles en ce moment, gémit Kana. Mais les amis de Ferdinand N'Gaye et de son père sont mes amis.

Le fayman croisa ses doigts sous son menton et posa un regard bienveillant sur le Blanc. Le regard d'un homme qui vous comprend, souhaite vous venir en aide et lit peut-être au fond de votre âme. Le charisme de Kana expliquait sans doute son succès. Avant de trouver sa voie, il avait vécu des expériences très diverses. Vingt ans plus tôt, il avait connu son heure de gloire comme avant-centre d'un club amateur en marquant un but contre le onze tricolore au cours d'une rencontre amicale. Toute la presse avait publié sa photo à la une et, pendant des années, il avait mimé son but devant des publics enthousiastes. Une mauvaise blessure l'ayant privé d'une carrière professionnelle, il avait tenté de rentabiliser son fait d'armes en créant son propre club, mais s'était fait assez rapidement arnaquer, au point de se retrouver sans un sou en prison, car il avait servi d'homme de paille et de bouc émissaire à plus malin que lui. Depuis ce jour, il avait juré de ne plus faire confiance qu'à un seul homme : lui-même, Gabriel Kana, et de ne plus travailler pour personne d'autre. Ces principes, auxquels il ne dérogeait jamais, oints à une faconde efficace et à un sens de la psychologie acquis au fil d'expériences douloureuses lui avaient permis de s'imposer comme un intermédiaire incontournable dans toutes sortes de milieux. Des hommes d'affaires camerounais et étrangers, aussi bien que des ministres, des hauts fonctionnaires et des gradés de l'armée et de la police faisaient appel à lui pour dénouer des situations délicates, négocier des commissions et des arrangements, parfois même des mariages.

— Prenez votre temps, mon ami, commencez donc par vous désaltérer. Préférez-vous notre bière locale ou les bières européennes ?

Sanchez, qui crevait de soif, après son voyage, opta pour une brune de fabrication belge dont il avala immédiatement une grande rasade.

— Ça va mieux ? demanda aimablement Kana.

Sanchez comprit que le temps des préambules était terminé.

— Ferdinand N'Gaye m'a dit que je pouvais vous parler en toute sincérité...

— Absolument, et il a dû vous dire aussi que je suis un homme discret.

En fait, le fils du ministre, qui ne nourrissait sans doute pas d'illusions excessives sur le fayman, lui avait conseillé de ne fournir à Kana que les informations indispensables.

— Un de mes amis souhaiterait s'installer durablement en France. Il lui faudrait donc un passeport français. De bonne qualité, pas un faux grossier qui le ferait repérer dès son arrivée à Roissy.

— Tss, tss, fit Kana, sur un ton de léger reproche. Je ne vends que des produits de qualité. Votre ami aura un passeport authentique. Pas de problème. Son âge et sa photo devraient suffire.

— Nous aurions pu traiter cela à distance, observa Sanchez.

Kana prit un air malheureux.

— Les moyens de communication, vous savez ce que c'est dans notre malheureux pays, et notre ami commun a dû vous le dire, j'aime traiter d'homme à homme. Internet est très à la mode, mais je reste fidèle à des vieux principes. Quand j'ai un homme en face de moi, je sais si je peux lui faire confiance. C'est un don de Dieu. Vous, les Européens, vous appelleriez ça le feeling. (De la main, il montra les trois portables étalés devant lui puis toucha l'avant-bras nu de Sanchez.) Ces petits appareils sont miraculeux, mais ils ne remplacent pas le contact humain. Toi, mon ami, je sens que je peux te faire confiance. Ça ne t'ennuie pas qu'on se tutoie ?

— Pas du tout, mentit Sanchez à qui cet excès de familiarité déplaisait.

— Bien, très bien. Pour faire des affaires, il ne suffit pas d'avoir des intérêts communs. Il faut que le courant passe, tu me comprends ? Les affaires, ce n'est pas seulement acheter, vendre ou rendre service, c'est quelque chose de plus. C'est comme l'amour.

Sanchez trouva qu'il en faisait beaucoup mais il se contenta de sourire. Il sortit une enveloppe d'un petit sac de toile et la posa devant Kana, à côté des portables.

— Voici un jeu de photos. Il a quarante-quatre ans, comme moi. Vous pourrez lui choisir un nom...

Kana balança sa grosse tête chauve.

— Comme tu vas vite ! Nous n'avons pas encore parlé. Ton ami est recherché ?

Cette question embarrassa Sanchez, qui hésita quelques secondes.

— Eh bien...

Le sourire de Kana s'élargit.

— Ce sont des choses qui arrivent. Quand les gens veulent changer de nom, c'est en général parce qu'ils ont des problèmes avec la justice, ou des dettes...

Le malaise de Sanchez s'accroît. Kana n'était sans doute pas sorcier, mais il avait un sixième sens.

— Oui, cela arrive, mais en principe mon ami n'est recherché ni en France ni au Cameroun. Il lui faut un nom d'emprunt à cause de sa famille.

— Je vois. Peut-être qu'il veut refaire sa vie sans être embêté par une régulière. Ou peut-être qu'il est recherché et qu'il ne te l'a pas dit. Les gens ne disent pas tout. Ils dissimulent beaucoup de choses, j'en ai souvent fait l'expérience. Notre police n'est pas très performante. Cela marchait mieux sous le président Ahidjo. Mais la police française est beaucoup plus efficace et, si ton ami se faisait prendre, elle pourrait chercher qui lui a procuré un aussi beau passeport. Cela m'ennuierait. La situation de ton ami est un peu différente de celle d'un Africain qui veut immigrer pour trouver un job en France et nourrir sa famille...

Sanchez, qui avait acquis une certaine expérience des négociations, estima que ce préambule visait à vendre le passeport plus cher. Il savait que, de toute manière, le tarif réservé à un Français serait élevé et s'en était fait une raison. Mais il n'ignorait pas non plus que les personnages comme Kana n'apprécient pas les négociations trop faciles.

— Ça me semble le cas de mon ami, protesta-t-il, pour jouer le jeu.

— Pourtant tu viens de me dire qu'il voulait rompre avec sa famille...

— Rompre ? Je ne crois pas. Je pense plutôt qu'il ne veut pas que sa famille ait des ennuis à cause de lui. Mais, à vrai dire, je ne sais pas tout et je ne lui ai pas posé beaucoup de questions...

— Et tu as eu raison, assura Kana en agitant son index à la manière d'un instituteur. On ne pose pas de questions indiscrètes à un ami. On lui fait confiance. C'est tout à ton honneur. Moi, en revanche, je dois protéger certaines personnes qui me rendent des services.

— C'est bien compréhensible.

— Ces personnes ont besoin d'être sécurisées et motivées. Et bien entendu, plus les risques sont grands, plus la motivation doit être importante. C'est pourquoi je suis obligé, moi, d'être un peu plus indiscret.

Nous y voilà, songea Sanchez.

— Et cette motivation...

Kana toucha de nouveau le bras de Sanchez.

— D'abord, tu dois savoir que, pour un ami de Ferdinand N'Gaye, je ne facture que les frais, je ne prends pas de commission. Mais,

comme tu t'en doutes, ce n'est pas moi qui établis les passeports. Mon sous-traitant est *shap*[26] et son *bombo*[27], celui qui met les tampons, le taxe aussi. Donc les frais sont élevés.

Sanchez accueillit ce discours en hochant la tête.

— Je comprends parfaitement. C'est la règle du jeu. Mais je suis certain qu'un homme aussi influent que toi saura les convaincre de se montrer raisonnables. À combien estimes-tu ces frais ?

— Je dirais trois millions CFA.

C'était de toute évidence un tarif spécial Français expatrié. Sanchez avait entendu dire qu'un jeu complet de faux papiers, permis de séjour, carte de sécurité sociale française et certificat de travail compris, se vendait trois fois moins cher. Il était prêt à dépenser cette somme pour voir Assamoa quitter son appartement et avait hâte d'en finir, mais il aurait été inconvenant d'accepter de payer aussi cher sans marchander.

— Malgré l'amitié que je porte à cette personne, c'est au-dessus de mes moyens.

Une expression de tristesse infinie passa sur le visage de Kana.

— J'ai pourtant entendu dire que les salaires de Nova Telecom sont confortables. On m'a sans doute mal informé.

— J'ai moi-même beaucoup de frais en ce moment. Mon ex-femme a réussi à me soutirer une pension alimentaire extravagante.

Kana leva les yeux au ciel.

— Ah, les femmes ! Chez nous, c'est plus simple. On prend une deuxième régulière et la première sait qu'elle a intérêt à assurer. Mais elles sont coriaces tout de même. J'ai cru comprendre que tu as aussi une petite ici. Elles sont très gourmandes avec les Français.

Ou bien Ferdinand avait été trop bavard, ou bien Kana s'était renseigné. Ce qui lui donnait un certain avantage.

— Oui, j'ai quelqu'un ici, confirma Sanchez sur un ton qu'il s'efforça de rendre indifférent. Mais mes problèmes financiers viennent de mon ex.

Le sourire de Kana s'épanouit, découvrant des dents bien plantées et en bon état.

— Et encore, tu n'en as qu'une ! Je connais des gens qui en ont trois. C'est d'ailleurs mon cas. Mais je comprends tes problèmes. Le malheur, c'est que je ne peux pas raconter tout ça à mes partenaires, car, comme je te l'ai dit, je suis un homme discret. Dans ce genre de business, le fabricant ne doit jamais rencontrer l'acheteur. C'est mieux pour tout le monde.

— Tes partenaires ne peuvent donc pas savoir qu'ils travaillent pour l'ami d'un Français qui a une bonne situation, remarqua Sanchez.

À l'expression de Kana, il eut le sentiment d'avoir marqué un point.

— Non, ils ne peuvent pas le savoir, mais ils peuvent découvrir que ton ami est recherché. Mes partenaires sont des gens bien placés. Mais je comprends tes difficultés. Encore une fois, pour mon ami N'Gaye, je vais faire un gros effort. Je te propose deux millions, même si je dois payer la différence de ma propre poche.

— Tes associés pourraient-ils descendre jusqu'à un million et demi ? Ça me permettrait de me retourner, plaïda Sanchez, pour la forme.

Ils transigèrent à un million sept. Pour sceller cet accord, Kana lui flanqua une claque dans le dos.

— Toi aussi, tu es shap ! Surtout pour un Français. Bon, pour un prix pareil, je compte sur une petite prime. Mes communications me coûtent un argent fou. Et pour toi, un abonnement de plus ou de moins, qu'est-ce que c'est ?

Il était rare qu'on ne lui présente pas cette requête. Les gens s'imaginaient qu'il pouvait distribuer des abonnements à sa guise et il était impossible de les détromper.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Pour le document, il faut régler d'avance. C'est l'usage. Le Français pianota sur la calculette de son téléphone portable, sous l'œil intéressé de Kana.

— Si je vous règle en euros, ça vous pose un problème ?

— *No problem*, mon ami...

— Je reviens tout de suite.

Sanchez se rendit aux toilettes où il prit une enveloppe contenant des billets de cinq cents et de cent euros qu'il avait dissimulée dans une poche cousue à l'intérieur de son pantalon au cas où il aurait été fouillé lors de ses arrêts aux différents barrages. En principe, les vrais militaires et policiers se contentaient d'un droit de passage de l'ordre de mille francs CFA, pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or, mais on ne sait jamais sur qui on peut tomber. Il compta l'équivalent d'un million sept cent mille francs CFA qu'il glissa dans une enveloppe vide préparée à cet effet et alla remettre cet acompte à Kana. Le fayman la glissa dans sa poche sans vérifier son contenu.

— Si tout va bien, nous pourrons avoir le passeport ce soir même, demain matin au plus tard. Je ne peux pas faire plus vite. Ça ne change rien pour toi, car je te déconseille de faire la route de nuit. Dès que j'ai le document en main, je t'appelle sur ton portable. Ça te va ?

Prévoyant de passer la nuit à Yaoundé, Sanchez avait prévenu Josyane et sa secrétaire de son absence.

— Pas de problème.

— J'aurais aimé te servir de guide dans notre capitale, mais mes affaires ne me le permettent pas. J'espère que tu ne me tiendras pas rigueur de ce manque d'hospitalité.

Le langage de Kana était un curieux mélange de camfranglais[28] et de français classique étudié sur les bancs de l'école primaire.

— Je comprends parfaitement.

— En revanche, je peux t'indiquer des établissements sympathiques où tu pourras faire des rencontres intéressantes, et même te faire envoyer une petite.

Maintenant que l'affaire était réglée, Sanchez avait surtout envie de prendre une douche et de s'allonger.

— C'est très gentil de ta part, mais ce ne sera pas nécessaire. Je connais déjà un peu Yaoundé.

Les deux hommes se serrèrent énergiquement la main. Kana avait de la poigne. À cette occasion Sanchez remarqua derrière la grosse Rolex une chaînette en or où se balançait une autre figurine.

Deux talismans valent mieux qu'un.

Josyane passa ses bras autour du cou de Ferdinand N'Gaye et se pressa contre lui.

— C'est géant. Romain est parti pour Yaoundé. On va pouvoir *sekeler*[29] toute la nuit.

Le jeune homme l'embrassa dans le cou, plus délicatement que passionnément, puis s'écarta d'elle.

— Ce ne serait pas raisonnable que tu restes toute la nuit. Le Bosniaque s'en apercevrait et il le raconterait à Romain, ce qui m'ennuierait beaucoup.

— Nous n'avons jamais eu une nuit entière pour nous ! Alors pour toi, je suis tout juste bonne à *fica*. Tu me torpilles et tu me jettes !

Ils s'étaient retrouvés dans l'appartement que possédait le fils du ministre dans le quartier de la poste. Il était assez rare que Josyane vienne y rejoindre son amant. En général, c'était Ferdinand qui lui rendait visite chez elle pendant les heures de travail de son collègue. Un ordre impeccable régnait dans le deux-pièces, fruit de l'intervention quotidienne d'une femme de ménage zélée. La décoration était impersonnelle. N'Gaye, qui l'utilisait comme garçonnière, l'avait acheté meublé et n'avait rien changé, si ce n'est l'ajout de quelques photos de paysages sous verre, dont une vue de Paris où il avait fait ses études. Le fils du ministre partageait ses nuits entre cet appartement, l'opulente villa de son père et une résidence secondaire construite au bord de l'Atlantique, à Kribi, à deux cents kilomètres de Douala. Sa famille possédait aussi deux appartements à Paris, dont un avenue Foch, mais il s'agissait de placements. Ferdinand N'Gaye n'y avait jamais mis les pieds. Quand il résidait dans la capitale française, il descendait à l'hôtel.

— Mais non, *ndolo*[30], assura-t-il avec l'accent de la sincérité, tu sais très bien ce que tu représentes pour moi, mais c'est avec Romain

que tu as décidé de faire ta vie. Et quand il rentrera en France, il t'emmènera avec lui. C'est ton choix. Je le comprends très bien.

— Tu ne m'as jamais proposé autre chose.

— Tu ne ferais pas une bonne affaire en te mariant avec moi. Nous avons un point commun : nous ne sommes pas fidèles. Et puis, si je t'épousais, ce ne serait certainement pas au régime de la monogamie. J'aurai au moins douze épouses.

— Rien que ça ! Tu ne pourras pas toutes les satisfaire.

— Si elles sont toutes aussi insatiables que toi, ça sera difficile, mais je ferai un effort.

— Tu es un affreux macho Ferdinand. C'est pour ça que je vais aller vivre en France. Mais en attendant, montre-moi donc de quoi tu es capable. Commence par me manger.

Elle s'assit sur une table et retroussa sa jupe.

Après avoir fait l'amour, ils se servirent des verres de whisky et s'affalèrent sur un canapé.

— Tu vas me manquer quand je vivrai à Paris.

— Penses-tu ! Tu te trouveras un autre chaud vite fait bien fait. Ce n'est pas ça qui manque en France.

— Non, je crois que je resterai fidèle à Romain et que je lui ferai des enfants. Deux beaux petits méfis, un garçon et une fille.

— Il en a déjà deux à nourrir. Ça va diminuer votre train de vie.

— Romain gagne bien.

— Oui, mais en France c'est beaucoup plus cher qu'ici. Tu n'imagines même pas. Enfin je ne dis pas ça pour te décourager. Je vous souhaite beaucoup de bonheur à tous les deux.

Josyane changea de position pour s'allonger, en plaçant sa tête sur les cuisses de son amant et ses jambes sur l'accoudoir du canapé. Ferdinand lui caressa distraitement le visage, puis la poitrine.

— Je ne veux pas te chasser, mon chou, mais il est préférable que tu ne rentres pas trop tard.

— Je raconterai à Romain que j'avais une réunion.

— Les réunions de bibliothécaires ne se terminent pas à une heure du matin...

— J'en ai vraiment ma claque de ce foutu Bosniaque. Vivement qu'il se tire !

— Ça ne devrait plus tarder : Romain va revenir de Yaoundé avec son passeport. Ce gars vous a expliqué pourquoi il a été en prison ?

— Je sais qu'il a été condamné pour avoir débiné Chantal dans sa feuille de chou. Tu étais au courant ?

— Tu penses bien que je me suis renseigné. C'est une affaire délicate. Si les mange-mille le *hap*[31] et qu'ils remontent jusqu'à moi, la situation sera gênante pour mon père. Imagine : le fils du ministre N'Gaye aide un ennemi de la femme du président. Le vieux ne serait

pas content du tout. Comme tout le monde, il rigole des histoires de Chantal – il en connaît même de très bonnes mais il ne les raconte que quand le président et ses oreilles ont le dos tourné.

— Alors pourquoi aides-tu un individu qui peut te causer du tort ?

— Je me suis engagé auprès de Romain. Les chances sont tout de même faibles qu'il se fasse prendre, et plus faibles encore qu'on me mette dans le coup. Je n'ai pas traité directement l'affaire. J'ai fait appel à un fayman qui est en cheville avec des fonctionnaires de l'ambassade. Et les flics sont en général très paresseux.

— Sauf si un de leurs chefs veut compromettre quelqu'un, ton vieux par exemple. Tu crois que Romain risque gros ?

— Au pire, l'expulsion.

— Ton père ne pourrait pas arranger ça ?

— Dans sa situation, se serait difficile. Se fâcher avec la femme du président, c'est se fâcher avec le président.

— Et moi, qu'est-ce que je risque ?

— La prison, pour complicité.

— Tu parles sérieusement ?

— On va en prison pour moins que ça... Tu pourras toujours dire que tu n'étais au courant de rien. Mais s'ils ont besoin d'un coupable pour faire plaisir à notre grande dame, ils préféreront te condamner toi que de créer un incident diplomatique en mettant en taule un cadre d'une grosse boîte française.

La jeune femme se redressa en prenant appui sur un coude pour dévisager son amant.

— Et toi, salaud, tu les laisserais me jeter au trou ?

— Je ferais le maximum pour t'en sortir. Mais tu sais comment ça marche, il faudrait que mon père donne quelque chose en échange. Ça ne lui plairait pas.

Et le gombo ? On ne peut pas acheter les flics et les juges ?

— Pour une affaire qui concerne la première dame du pays, c'est difficile.

D'un coup de rein, Josyane se releva. Elle entreprit de se rhabiller.

— Quelle idée a eu Romain de loger ce minable chez nous !

— C'est à lui qu'il faut poser la question. Il faut croire que l'amitié compte pour lui. Ça prouve que c'est un type bien. Il n'y en a pas tellement de nos jours, surtout parmi les expats qui ne songent qu'à faire du fric sur notre dos. Tu as la chance d'avoir composé[32] un type bien...

— J'en préférerais un plus malin !

— S'il était très malin, il ne serait peut-être pas avec toi, ndolo...

— Espèce de coyote !

Elle lui lança un coussin qu'il attrapa au vol.

— Tu me plais quand tu te mets en colère.

Cette fois Josyane ne répliqua pas. Elle prit son sac à main et sortit en claquant la porte.

Dans la rue, elle héla un *opep* en maraude, négocia âprement le prix de la course et se fit conduire à Bonapriso.

— Tu es dure en affaires, petite madame, pour une *chick* qui habite un quartier aussi classe ! observa le chauffeur du taxi clandestin en lui rendant sa monnaie.

La discussion avec Ferdinand l'avait mise de mauvaise humeur. Elle ne rendit pas son salut à la fillette du gardien quand elle lui ouvrit le portail après avoir vérifié à travers le judas qu'elle avait affaire à une résidente de l'immeuble. Les fenêtres du salon étaient éclairées. Le Bosniaque n'était donc pas couché. Cette constatation accrut son irritation.

Assamoa regardait la télévision, il se leva à son entrée.

— Ta réunion s'est bien passée ? demanda-t-il aimablement.

— C'est quoi, ces insinuations ? De quoi je me mêle ?

Assamoa n'insista pas. Josyane fonda dans la salle de bains et en revint une dizaine de minutes plus tard, enveloppée dans un peignoir blanc. Elle pointa son doigt sur son hôte.

— Je te préviens, si tu vas raconter des salades sur moi à Romain, ça va chauffer pour ton matricule, mon bombo !

— Je ne vois pas pourquoi tu te fâches comme ça.

— Ne joue pas les saintes-nitouches, en plus !

À son air ébahi, elle comprit qu'elle avait sans doute commis une erreur en se conduisant comme si elle avait été prise en faute. Assamoa éteignit le téléviseur, à regret car l'émission consacrée aux ressortissants chinois l'intéressait, et se replia dans un coin de la bibliothèque. Josyane alla se servir une bière dans la cuisine, puis se décida à aller se coucher.

Bien calé dans son fauteuil, ses pieds nus reposant sur une chaise, Claude Mérieux parcourait la rubrique automobile d'un exemplaire du Figaro paru deux jours plus tôt, quand son portable se mit à vibrer dans la poche de sa veste.

— Claude ? Comment vas-tu cher ami ?

Il identifia immédiatement la voix grave aux intonations chantantes de Kana.

— Tout va à peu près bien pour le moment. Du moins si l'on oublie les tracasseries administratives. Paris nous envoie circulaire sur circulaire...

— Ah oui, je comprends ça. Aurais-tu quelques minutes à m'accorder ? J'ai une urgence.

— Si ça ne peut pas attendre...

— Non, c'est une véritable urgence.

— Dans ce cas.

— Pourrais-tu faire un saut au Hilton ?

Mérieux savait que le bar du Hilton était le quartier général du fayman, et c'était justement la raison pour laquelle il ne souhaitait pas se montrer trop souvent dans cet endroit en sa compagnie.

— Je préférerais qu'on se retrouve à l'Atlantic. J'ai une affaire à régler dans le quartier Bastos.

— Ça me va. Dans une heure ?

— Disons une heure quinze, précisa Mérieux pour souligner qu'il n'était pas à sa disposition.

En règle générale, c'était Kana qui convoquait ses clients et partenaires, sauf les plus importants d'entre eux, notamment les membres du personnel diplomatique des ambassades qu'il affectait de traiter avec respect. Mérieux prit le temps de finir un article consacré à un nouveau modèle de BMW, sans doute celui qu'il achèterait quand il rentrerait en France, puis il replia son journal, enfila ses mocassins et décrocha son téléphone pour annoncer à sa secrétaire qu'il s'absentait et réclamer qu'on lui sorte sa voiture de fonction. La secrétaire appela donc le factotum et lui transmit la consigne. Quand il quitta l'univers climatisé de l'ambassade, le fonctionnaire n'eut que quelques pas à faire dans la fournaise pour rejoindre son véhicule, une 406 Peugeot qui avait déjà plus de cent mille kilomètres au compteur

mais bénéficiait d'une climatisation en état de marche, ce qui n'était pas le cas de toutes les voitures du personnel administratif. Mérieux considérait d'ailleurs cette situation comme un véritable scandale. La France était bien mal représentée par des modèles parfois hors d'âge. Si cela n'avait tenu qu'à lui, la flotte aurait été renouvelée au moins tous les deux ans. Mais aux yeux de la plupart des habitants de Yaoundé (hormis les plus opulents), cette Peugeot dotée d'une plaque verte faisait figure de signe extérieur de richesse. En particulier pour les malheureux qui faisaient la queue depuis l'aube dans l'espoir d'obtenir un visa qui leur permettrait de fouler le sol français en qualité de touriste. Mérieux les ignore. Pas un regard. Quand il se rangea devant l'entrée de l'Atlantic, un portier se précipita pour chasser les enfants et les mendiants qui s'apprêtaient à fondre comme des guêpes sur le Blanc. Mérieux lui remit ses clefs, accompagnées d'un billet de mille, et pénétra dans le restaurant. En dehors des heures des repas, où officiait un orchestre, l'endroit était calme. Kana l'attendait dans le jardin, à l'ombre des palmiers, au bord d'un bassin où évoluaient des poissons de couleurs vives.

Mérieux se laissa tomber dans un fauteuil d'osier, avec l'expression d'un homme exténué. De fait, il supportait assez mal ce pays où l'on nommait généralement des fonctionnaires de seconde zone car les volontaires ne se bouscullaient pas. Le contraste entre les deux hommes assis face à face était saisissant. Auprès du géant, Mérieux paraissait chétif et sa pâleur avait quelque chose de maladif. Il compensait son infériorité physique par une raideur et un autoritarisme qui faisaient de lui un chef de service redouté.

Kana se pencha vers le petit Français en souriant de toutes ses dents.

— Beaucoup de travail ?

— Toujours, toujours...

— Ah, je sais ce que c'est. Mais, comme je te le disais, j'ai une urgence.

Il posa devant Mérieux l'enveloppe contenant les photos et les références d'Assamoa.

— Il me faudrait un jeu complet pour ce soir, ou au plus tard pour demain matin, car mon client doit repartir pour le littoral. C'est l'ami d'un homme très haut placé, ajouta-t-il sur le ton de la confiance.

— Pour ce soir, c'est impossible. Il aurait fallu me prévenir plus tôt. Je vais essayer d'avoir tout ça pour demain midi. Naturellement, ce sera le tarif urgence...

— Cela va de soi, acquiesça Kana.

Une jolie serveuse leur apporta des cocktails. Mérieux se retourna pour la regarder s'éloigner avec un gracieux balancement de hanches.

Kana cligna de l'œil.

— Attention, ici, mon ami, ce sont des yoyettes[33] !

— Je m'en doute.

— Tu es un homme prudent, j'ai remarqué ça. Tu ne te laisses pas facilement composer.

À la suite de plusieurs expériences désastreuses, Mérieux se méfiait des femmes, en particulier des Camerounaises. Sa libido se concentrait sur les objets de luxe, notamment les voitures. Il envisageait de se remarier, mais seulement quand il serait rentré en France avec un bon pécule.

— Si tu as encore quelques minutes, j'aimerais que tu me parles un peu des nouveaux ministres, dit Mérieux.

Sans se faire prier, Kana se lança dans un cours magistral sur les heureux bénéficiaires d'un maroquin : personnalité, passé, origine ethnique, accointances, vie privée et raisons pour lesquelles le président les avait choisis parmi des centaines d'autres prétendants. Et aussi tous les menus avantages qu'ils s'étaient immédiatement octroyés : limousine de fonction, chauffeur et secrétaire issus de leur famille ou de leur village, décoration de leur bureau, garde-robe, gadgets divers, à commencer par les derniers modèles de téléphones portables. Le fayman savait tout et il n'avait pas son pareil pour exposer avec humour, dans un langage coloré, les petites manies et les vices de ces importants personnages et de leurs proches. À croire qu'il vivait dans leur ombre. Kana passait pour un des individus les mieux informés de la capitale et peut-être même du pays. Il adorait étaler sa science. Mérieux appréciait beaucoup ses ragots et ses analyses car ils lui permettaient de briller à son tour dans les dîners de fonctionnaires et d'expatriés.

Après avoir écouté le fayman pendant vingt bonnes minutes, Mérieux retourna à l'ambassade où il se rendit directement dans le bureau d'un de ses collègues. Il se contenta de lui remettre l'enveloppe en précisant qu'il s'agissait d'une urgence. L'autre savait ce qu'il avait à faire. La répartition des profits générés par ce fructueux trafic, très inégalitaire, se faisait selon des règles établies avec précision par les deux principaux protagonistes. Kana et Mérieux se taillaient la part du lion avec quarante pour cent chacun. Le sous-fifre, qui avait accès aux documents vierges, et un habile informaticien camerounais employé par l'ambassade devaient se contenter de dix pour cent.

Ce réseau était bien cloisonné : les deux employés ignoraient l'existence de Kana, qui de son côté ne connaissait pas les collaborateurs de Mérieux. Jamais ce dernier ne traitait avec les malheureux candidats à l'immigration qui essayaient de glisser quelques billets aux guichetiers pour faire avancer plus vite leur dossier. Cette façon de procéder était beaucoup trop risquée. La

plupart de ceux qui s'étaient laissé tenter avaient fini par se faire prendre. L'inspection générale et le SCTIP (le Service de collaboration technique internationale des polices) avaient même envoyé de faux demandeurs de passeport pour tester le personnel. Quand trois employés subalternes avaient été pris en flagrant délit de corruption, Mérieux avait bruyamment manifesté son indignation et préconisé les sanctions les plus sévères, de sorte qu'il s'était construit parmi ses collègues une image de mini-Robespierre. Les guichetiers indécents avaient été mutés discrètement. Mérieux et son comparse ne fournissaient, pour leur part, que des gens sûrs, parrainés par de solides relations, et qui payaient le prix fort.

Ce commerce durait maintenant depuis près de deux ans, sans que la hiérarchie nourrisse le moindre soupçon. Mérieux n'ignorait cependant pas que les meilleures choses ont une fin et qu'il faut savoir s'arrêter à temps. Il avait donc décidé de décrocher dès qu'il aurait atteint son objectif : un demi-million d'euros. Il passait ses gains en liquide par la valise diplomatique, à l'occasion de congés et de convocations à Paris, et les déposait en Suisse sur un compte numéroté.

Les deux complices de Mérieux avaient la main : le soir même tout était prêt. Pour le principe, il décida néanmoins de faire attendre Kana jusqu'au lendemain. Il quitta l'ambassade avec l'enveloppe contenant le jeu de vrais-faux documents dans sa serviette.

Le lendemain matin, à l'heure du petit déjeuner, il appela le fayman du deux-pièces de fonction qu'il occupait rue Atémengué, à quelques pas de l'ambassade. Kana lui envoya aussitôt son coursier. Pour ces livraisons délicates, il faisait appel à l'un de ses neveux, un garçon de confiance à qui il avait offert une Honda. Le gamin fit pétarader son engin jusqu'au Hilton où il remit le pli cacheté à Sanchez, dans sa chambre. Le Français vérifia rapidement le contenu de l'enveloppe, glissa un billet de mille au messenger, descendit régler sa note et reprit aussitôt la route pour Douala. Il avait passé une très mauvaise nuit. Vers une heure du matin, des coups sur sa porte l'avaient réveillé en sursaut. Sur le moment, il avait cru qu'on lui avait tendu un piège et que la police venait l'arrêter. Après avoir hésité quelques instants, il s'était résigné à ouvrir, en sueur, car les coups redoublaient. En fait, il s'agissait d'une pute qui s'était trompé de numéro. Ou qui faisait semblant. La fille lui avait proposé de réparer sa méprise en lui consentant un tarif de faveur. Après l'avoir éconduite gentiment, il n'avait pas réussi à retrouver le sommeil.

Le retour s'avéra plus facile que l'aller. Il ne fut arrêté qu'une seule fois par un barrage de gendarmes qui, fait notable, ne cherchèrent pas à le rançonner. Il ne se sentit vraiment soulagé qu'après avoir franchi la double porte métallique de sa résidence.

Josyane était sortie. Assamoa tuait le temps en lisant la presse et en écoutant de la musique. Une pile de journaux haute de cinquante centimètres se dressait devant lui.

Sanchez lui tendit l'enveloppe.

— Tout est réglé.

— Je ne sais comment te remercier...

— Tu me remercieras plus tard. Quand je rentrerai en France. Nous irons boire un pot dans une boîte de jazz.

Assamoa ouvrit l'enveloppe et examina les documents. Il avait du mal à réaliser qu'il était tiré d'affaire.

— Je suis donc désormais Michel Bissegui, citoyen français, né à Roubaix. Il va falloir que je retienne ce nom. Profession : « enseignant ». Qui a eu cette idée ? C'est toi ?

— Ça te va très bien, enseignant, non ? Ton français est bien meilleur que le mien. Et c'est ce que tu avais envie de faire avant de te lancer dans le journalisme, si j'ai bonne mémoire. Tu aurais mieux fait de t'en tenir à cette vocation.

— Peut-être.

— Bon, nous allons boire un coup pour fêter ça. Je crève de soif. Ensuite, je prends une douche et je fonce à l'agence d'Air France. Il n'y a qu'un avion par jour qui part à dix heures quarante. Avec un peu de chance, tu peux avoir celui de ce soir.

Dès que le regard d'Assamoa se posait sur Josyane, celle-ci se sentait mal à l'aise. De quel droit la jugeait-il ainsi ? Pour lui échapper, elle avait été rendre visite à une cousine qui habitait Bonamoukouri, un quartier que ses habitants surnommaient Bonamoupourri. L'endroit souffrait notamment d'une délinquance endémique. Face à l'incapacité des forces de l'ordre à en venir à bout, un comité d'autodéfense s'était créé : des citoyens armés de gourdins patrouillaient le soir dans les rues et faisaient la chasse aux inconnus suspects. Les autorités avaient vu cette initiative d'un bon œil jusqu'au jour où les citoyens en question s'en étaient pris à des policiers en civil qui réclamaient leur gombo aux passants. Depuis, le climat était tendu : des bagarres éclataient régulièrement.

— Toi, tu as de la chance, ma cousine, tu vas bientôt partir en France avec ton Blanc. Et en attendant tu t'éclates avec ton Ferdinand. Il est vraiment beau gosse, celui-là. Tu as la vie idéale. Je t'envie.

Josyane n'avait pas du tout l'impression de mener une vie idéale, surtout en ce moment. Mais, auprès de la cousine qui habitait un deux-pièces décrépit avec deux enfants braillards et un mari qui déchargeait des caisses sur le port et rentrait le soir épuisé pour s'effondrer dans le canapé et vider cannette sur cannette, on pouvait considérer qu'elle avait la belle vie.

— Je t'assure que s'il n'y avait pas les enfants, je ne perdrais pas de temps pendant que les hommes veulent encore de moi. Peut-être que je me trouverais moi aussi un Français. Ou bien un Italien. Il y en a un très riche qui a acheté un magasin à sa femme.

— Sans compter les Grecs, les Libanais et les Chinois. Mignonne comme tu es, tu n'aurais que l'embarras du choix, assura Josyane, qui n'en croyait pas un mot car la compétition entre les femmes pour mettre le grappin sur les expatriés friqués, c'était féroce.

— Les Grecs et les Libanais couchent, mais ils n'épousent pas. Les Chinois... Je ne me vois pas avec un Chinois. Et puis, ils sont pauvres. Tu as vu comment ils s'habillent ? Tu m'imagines au lit avec un petit Chinois tout maigrelet ?

Les deux cousines papotèrent pendant une bonne heure, puis elles se firent conduire en centre-ville par un taxi. Le chauffeur, un jeune athlète en maillot de corps, coiffé dans le style rasta, leur lança œillade sur œillade.

— C'est vraiment un tarif spécial pour deux belles meufs comme vous, déclara-t-il en encaissant le prix de la course.

Elles visitèrent quelques magasins, dont Fokou où Théodore avait acheté le réfrigérateur.

— C'est bizarre, raconta Josyane. Il y a deux jours, on nous a livré un frigo. Romain dit qu'il ne l'avait pas commandé. Quelqu'un l'a tout de même payé.

— Tu es sûre que ce n'est pas ton chaud qui t'a cadottée ? Il a voulu te faire la surprise.

Josyane pouffa.

— Ferdinand, offrir un frigo ? Tu veux *lap*[34], ma cousine !

— Un admirateur inconnu, alors ? Moi, ça ne me gênerait pas qu'on m'offre un frigo. Qu'est-ce que tu as fait du vieux ? Tu aurais pu penser à moi.

— Je te donnerai le neuf quand je partirai pour la France.

La cousine fit quelques emplettes. Josyane acheta des babioles et des vêtements pour ses neveux. À la sortie du magasin, elles remarquèrent un homme grand et élégant. Celui-ci se dirigea d'un pas décidé vers les deux femmes.

— J'ai deux mots à dire à ta copine, alors dégage ! commanda-t-il à la cousine.

Josyane faillit protester, mais l'autorité qui se dégageait de ce personnage au regard dissimulé par des Ray-Ban l'en dissuada.

— C'est bon, laisse-nous, je te retrouverai plus tard.

Interdite, la cousine s'éloigna, puis se retourna après avoir fait quelques pas. D'un geste vif, l'inconnu lui fit signe de filer.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda Josyane.

L'homme la prit par le bras.

— Suis-moi sans faire d'histoires.

— D'abord, nous n'avons pas gardé les vaches ensemble, je vous prie d'être correct et de me vouvoyer !

— Dis donc, ma petite madame, ce n'est pas parce que tu te payes un Blanc et un fils de ministre que tu vas faire la loi chez nous ! Si tu n'obéis pas, je vais m'y prendre autrement et ça risque de faire mal.

Le type n'avait pas l'air de plaisanter. Il l'entraîna dans une brasserie de l'avenue Ahidjo. Ce choix rassura un peu Josyane qui redoutait qu'il ne la conduise au commissariat central dont l'inconfort était renommé.

— Qui êtes-vous ?

Il retira ses Ray-Ban, les posa sur la table et fixa Josyane. Ce regard exprimait à la fois la détermination de l'homme et son indifférence au charme de la jeune femme, ce qui la déstabilisa car elle était habituée à éveiller le désir.

— Si tu tiens vraiment à le savoir, je suis le capitaine Paul Kimbé de la sécurité militaire.

Il ne jugea pas nécessaire de montrer un document attestant de sa qualité et Josyane n'osa pas le lui demander. Elle avait trop entendu parler des horreurs commises par les services spéciaux. Elle s'efforça de maîtriser sa voix pour ne pas laisser paraître sa peur.

— Eh bien, capitaine, expliquez-moi ce que vous me voulez.

— Cet entretien est informel, pour le moment. S'il devait devenir officiel, ça signifierait que les choses vont mal pour toi et pour ton Français. Tu comprends ?

Elle inclina la tête.

— Bien, alors je ne vais pas tourner autour du pot.

L'officier jeta une photo sur la table.

— Tu connais ce type ?

En dépit de sa tenue vestimentaire et de sa coiffure, elle reconnut immédiatement Assamoa et l'autre le devina à son expression. Que devait-elle faire ? Nier et s'enfoncer ? Avouer ? Elle demeura muette.

— Ton silence est une réponse. Nous avons de bonnes raisons de croire que ce type se cache dans l'appartement que tu occupes avec Romain Sanchez.

— Comment...

Petit sourire dur.

— Je n'ai pas à t'informer de mes sources. C'est toi qui dois répondre à mes questions si tu ne veux pas avoir davantage d'ennuis. Si tu te conduis bien, je suis prêt à croire que ce type vous a trompés. Il se nomme Jean-Christophe Assamoa. Il a commis des crimes et des délits très graves : insultes au chef de l'État, diffamation, bris de prison, émeute, coups et blessures contre des fonctionnaires, évasion. Vous pouvez donc être considérés, Sanchez et toi, comme les

complices de ces crimes, sauf si vous êtes en mesure de prouver que votre bonne foi a été abusée. Ton chaud, le fils du ministre, ne lèvera pas le petit doigt pour toi dans une situation pareille. C'est moi qui te le dis, et j'ai une certaine expérience. C'est une affaire qui relève directement de la présidence, tu me comprends ?

Josyane inclina de nouveau la tête, vaincue.

— Bien, je suis persuadé que tu es une fille raisonnable. Il y a deux façons de régler cette affaire. Un commando de la garde présidentielle perquisitionne chez vous. Tu connais les Bétis, ils ne prennent pas de gants. Si Assamoa est parti à ce moment-là, ils se chargeront de vous faire dire où il se trouve. Avec Sanchez, ils ne seront pas trop méchants, pour éviter les incidents diplomatiques. Avec toi, ils seront beaucoup moins compréhensifs. Vous n'êtes pas mariés, n'est-ce pas ? Aux yeux de la loi, tu n'es qu'une pute qui se tape un étranger pour se faire du fric. Ça, c'est la première solution.

— Je vois. Et la seconde ?

— La seconde, tu l'as certainement devinée. Tu nous aides à mettre la main sur ce criminel, discrètement, sans esclandre. Ça vaudrait mieux pour tout le monde, tu ne crois pas ?

— J'ai compris, capitaine. Mais j'ai une condition.

Du bout des doigts, Kimbé lui caressa la main. Elle résista à l'envie de la retirer brusquement. Cette caresse n'avait rien d'amical ni de sensuel. L'espace d'un instant, elle s'imagina dans une salle de torture avec ce type.

— Crois-tu vraiment que tu sois en mesure de poser des conditions ?

— J'ai une condition, capitaine, répéta-t-elle d'une voix ferme. Vous ne voulez pas la connaître ?

— Je t'écoute.

— Romain Sanchez et Ferdinand N'Gaye ne doivent pas savoir que nous nous sommes rencontrés.

— Si tu es discrète, pourquoi l'apprendraient-ils ? Nous n'avons aucune raison de les informer de cet entretien, qui est tout à fait informel comme je te l'ai précisé. Je suis bon prince et j'accepte de te rendre ce service. Mais, en échange, tu ne dois rien me cacher. Absolument rien. Aucun détail. Sinon, notre accord est annulé. Si tu te conduis bien, le Français et le fils du ministre ne sauront rien. Nous n'arrêterons pas Assamoa chez vous. Tu as ma parole d'officier. Ça te va ?

Elle inclina encore une fois la tête.

— Je suis prête à vous faire confiance, capitaine, mais j'ai encore une question à vous poser.

— Je t'écoute.

— Quand Assamoa sera arrêté. La police va lui demander où il

s'est caché. Ensuite il sera sans doute jugé pour ses crimes et le juge l'interrogera à son tour. Nous risquons d'avoir des ennuis s'il nous dénonce.

Kimbé tapota la main de Josyane.

— Ne t'inquiète pas trop pour ça.

Le capitaine consulta sa montre.

— Je dois partir moi aussi pour Yaoundé. Ne t'inquiète pas : si je rencontre ton Français, je ne lui ferai pas de mal. Tu as un portable, n'est-ce pas ? Tu vas me donner ton numéro. Pour te contacter, je t'enverrai des textos. Ainsi, tes amis ne se douteront de rien. Mais tu devras me rappeler aussitôt, discrètement. Je suis certain que tu es assez rusée pour les lober[35].

— J'ai ton billet, annonça Sanchez, mais il n'y avait plus de place pour ce soir. Une délégation de Chinois a retenu presque tout l'avion. Même pour demain, j'ai eu du mal. Tu vas voyager en classe affaires, mon vieux.

— Ça te fait de grosses dépenses.

— Ne te bile pas, l'essentiel c'est que tu sois rapidement en sécurité. Dans deux jours, tu vas boire un pot à ma santé à Paris. Et nous allons nous retrouver dans trois semaines : Nova organise un séminaire.

— Avant de partir, il faut que je te parle de quelque chose d'important. Quand j'étais à Tcholliré, comme je te l'ai dit, j'ai fait une terrible découverte : des étrangers faisaient des expériences sur des prisonniers pour le compte d'un grand labo international. J'étais tombé malade et un jeune toubib officiait trois fois par semaine dans le mouiroir qu'ils appelaient infirmerie. Le monde est petit : c'était un lecteur de *Tam-tam* ! Nous avons vite sympathisé et il m'a fait des confidences. Le reste de la semaine, le type travaillait avec trois médecins français et deux Américains dans un bâtiment isolé. Là-bas, ils recrutaient des volontaires parmi les détenues, surtout des prostituées. J'ai de bonnes raisons de croire qu'ils leur inoculaient le virus du sida pour tester des vaccins et des médicaments. J'ai noté pas mal de choses sur de minuscules bouts de papier : les noms des types qui font les expériences et ceux des femmes qui sont mortes, des dates, des références de produits utilisés... Mon contact a même lâché le nom du labo qui finance les recherches : Aidgil. Je n'y comprends pas grand-chose, mais un chimiste s'y retrouvera. J'ai réussi à garder tout ça pendant mon transfert et ma détention à New Bell. J'avais tout planqué dans mes chaussures. Un coup de veine, on ne me les a pas taxées. Parce que les chaussures, les prisonniers se les volent régulièrement entre eux.

— C'est affreux ce que tu racontes là ! Tu ne trouves pas que tu as

eu suffisamment d'ennuis ?

— Je ne peux pas laisser faire de pareilles saloperies. À Paris je pourrai enquêter et sortir un dossier, si un canard l'accepte. Peut-être même écrire un livre par la suite. De toute façon, ils veulent me tuer, alors au point où j'en suis... En France, je ne risquerai plus grand-chose. Je révélerai mon vrai nom et je demanderai l'asile politique après la sortie de mon enquête. Mais je préférerais que tu gardes mes notes et que tu me les apportes lorsque tu viendras à Paris, puisque tu as ce séminaire dans trois semaines. C'est plus sûr. On ne sait jamais ce qui peut m'arriver. Ils peuvent me fouiller à l'aéroport. Toi, tu ne risques rien.

— Si tu y tiens... Mais l'idée de reprendre ton vrai nom ne me semble pas très bonne. On va t'accuser d'usage de faux, d'entrée illégale dans le pays. Tu risques de te faire expulser. On n'accorde pas l'asile politique aussi facilement.

Assamoa tendit à son ami un rouleau de papier tenu par un élastique.

— Voilà, ce ne sont pas des preuves à proprement parler, mais ça m'aidera à donner des précisions. Je ne peux pas tout apprendre par cœur. Et j'ai aussi le témoignage d'une des filles qui est morte.

— Et ce truc tenait dans tes godasses ?

— Bien plié, oui.

Sanchez soupira.

— D'accord, je mets ça de côté. Je te l'apporterai dans trois semaines. Ensuite, je préfère que tu ne me mettes pas dans le coup. Dans ma position, je ne peux pas attaquer une autre boîte française. Mais je pourrai te fournir des contacts avec des journalistes, des avocats. Je connais même un juge qui me semble intègre. À toi de prendre tes responsabilités si tu veux vraiment révéler ton identité. Je t'ai dit ce que j'en pense.

— C'est déjà très bien. Tu as fait beaucoup pour moi, mon ami.

Assamoa fondit en larmes et prit Sanchez dans ses bras.

— C'est l'émotion, l'idée que je vais partir demain.

— Bois un coup pour te remonter.

Les deux hommes sirotaient leur troisième whisky quand Josyane rentra. Sanchez, fatigué par son voyage, somnolait sur l'épaule de son ami.

— Ma parole, ils ont pétillé, ces deux-là !

— Je pars demain, annonça Assamoa sur un ton solennel. Ainsi, je ne vous dérangerai plus.

— Tu ne nous dérangeais pas...

— Mais si, je suis bien conscient que ce n'est pas agréable d'avoir un étranger chez soi. Toi aussi, ma sœur, il faut que je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi.

Il se leva et alla embrasser la jeune femme. Josyane se laissa faire, sans lui rendre ses baisers, puis elle entreprit de débarrasser la table basse.

Sanchez s'extirpa à son tour du canapé et, d'un pas peu assuré, se dirigea vers sa chambre.

— Je crois que je vais aller dormir.

Il posa sur une commode le rouleau de papier que lui avait remis son ami, puis retira ses chaussures et s'allongea, tout habillé. Josyane, les poings sur les hanches, l'observa quelques instants. Quand elle l'entendit ronfler, elle prit le rouleau et l'examina, hésita, puis le remit sur le meuble.

Acquaviva prenait son café accompagné de toasts au bacon au bord de la piscine de l'Akwa Palace. Les serveurs commençaient à s'habituer à cet original qui dédaignait ainsi les bienfaits de la climatisation et s'appuyait ses huit longueurs de bassin avant de déjeuner. Ils lui apportaient chaque matin une pile de journaux nationaux et français qu'il feuilletait avec attention. Dans la presse camerounaise, il s'attardait sur les noms d'hommes qu'il avait connus trente ans plus tôt. Certains occupaient des postes importants, mais il pouvait s'agir de parents ou d'homonymes. Il se promit d'interroger Kimbé. Par une curieuse coïncidence, son téléphone portable se mit à sonner à cet instant, et il s'agissait justement d'un appel du capitaine. Acquaviva croyait vaguement au caractère scientifique de la transmission de pensée. Pendant un certain temps, il s'était intéressé aux expériences que la CIA avait effectuées sur ce sujet.

— Commandant Acquaviva ?

— Affirmatif.

— Capitaine Kimbé.

Le ton de l'officier camerounais était celui du rapport militaire, ce qui n'était pas pour déplaire à Acquaviva.

— J'avais reconnu votre voix, capitaine. Vous avez du nouveau ?

— Votre hypothèse est exacte : l'individu se cache chez Romain Sanchez. Sanchez s'est rendu à Yaoundé pour lui acheter des faux papiers. Je viens moi-même d'arriver sur place. Je crois savoir à qui Sanchez s'est adressé. L'individu va très probablement tenter de quitter le territoire national sous une fausse identité. Il faut donc agir vite, mais je ne vous conseille pas d'intervenir au domicile de Sanchez. Cela risquerait de créer des complications pour tout le monde, y compris pour vous, commandant.

— Ce n'était pas mon intention.

— Nous pourrions bien sûr envoyer des personnes de confiance pour l'arrêter chez Sanchez. Mais vous savez ce que c'est, il y a toujours des bavards.

— Je vous reçois cinq sur cinq, capitaine. Mon intention est d'agir quand l'individu aura quitté le domicile de Sanchez, par exemple à l'aéroport ou pendant le trajet. Mais je suppose que Sanchez va l'accompagner et sa présence est gênante.

— C'est un problème que je suis en mesure de régler, commandant. C'est pour ça que je suis à Yaoundé. J'ai l'intention de rencontrer l'homme qui a fourni les papiers.

— Je vois. C'est une bonne initiative.

— N'est-ce pas ? Mais cette initiative entraîne aussi des frais.

— Nous pourrions en discuter tranquillement à votre retour, capitaine. Quand pensez-vous rentrer ?

— J'espère être de retour dans l'après-midi.

— Alors appelez-moi et nous pourrions régler tous les détails.

Acquaviva rangea son téléphone et se renversa dans son fauteuil d'osier en s'étirant. Il était à la fois satisfait de voir qu'on avançait enfin et inquiet des exigences de l'officier camerounais. Celui-ci risquait de se montrer gourmand. Acquaviva n'avait guère le choix : son commanditaire le harcelait et Kimbé le savait ou s'en doutait. Dupin l'appelait deux fois par jour car lui aussi était régulièrement relancé par son client qui craignait une fuite ou une bavure. Plus le temps passait, plus le risque grandissait. Acquaviva avait imposé son tarif. Tout compris. Les frais supplémentaires seraient pour lui, car Dupin ne reviendrait pas sur ce tarif. Premier désagrément. Seconde préoccupation, il n'était pas impossible que le capitaine Kimbé se sente pousser des ailes et devienne à son tour un problème. Derrière ses marques de respect, on devinait une certaine insolence. Kimbé avait des liens de parenté avec le ministre de la Santé qui bénéficiait des largesses du labo impliqué dans cette affaire d'expériences médicales. Acquaviva et le Camerounais travaillaient donc en principe pour les mêmes patrons. Ils avaient un objectif commun : éliminer Assamoa. Mais une fois cet objectif atteint, tout pouvait arriver. Surtout dans un État africain où la France avait perdu de son influence. Acquaviva avait pour habitude d'envisager tous les cas de figure.

Quand Kimbé entra dans le bar du Hilton d'un pas décidé, Kana ne put maîtriser complètement sa réaction, car il ne s'attendait pas du tout à cette visite. Son interlocuteur, un commerçant venu quémander un passe-droit pour agrandir son magasin au détriment de la voie publique, remarqua cette réaction, s'en étonna mais se conduisit comme si de rien n'était.

— Pourrions-nous reprendre cette conversation un peu plus tard, cher ami ? proposa le fayman sans juger bon de fournir une explication.

Le commerçant fut contrarié, mais il s'appliqua de nouveau à ne rien laisser paraître. Il se retira avec un sourire forcé. D'autorité, Kimbé prit sa place.

— Comment vont les affaires, mon gros ?

Cette familiarité teintée d'agressivité ne laissait rien présager de bon.

— Difficiles.

Kimbé, du bout des doigts, caressa la manche du costume de soie.

— On dit pourtant que tu as les *mbourou* grave[36].

— On dit beaucoup de choses. Mais ça a le goût de te voir[37].

— Et j'ai fait la route pour toi, mon gros.

Cette information ne rassura pas le fayman.

— Je suis très flatté, mon frère.

— Nous ne sommes pas frères, même pas cousins ni du même village. Il va falloir que tu me donnes une bonne raison de te protéger.

Que voulait ce flic ? De l'argent ? Un des principaux problèmes que rencontrait le fayman dans la conduite de son commerce était la dispersion du pouvoir. Même un général ou un ministre ne pouvait le protéger que contre leurs subordonnés directs, et encore, mais pas contre les autres généraux ou les autres ministres. Il fallait sans cesse jongler entre des autorités et administrations rivales qui, toutes, voulaient leur part du gombo.

— Beaucoup d'amis bien placés me protègent déjà, risqua néanmoins Kana. Des capos de la police et de l'armée me doivent des services.

Kimbé posa ses coudes sur la table et appuya son menton sur ses poings fermés pour fixer le fayman.

— Et tu penses que ces capos vont dire au capitaine Kimbé ce qu'il doit faire ? Et que le capitaine Kimbé va obéir ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Mes informateurs me disent que tu as vendu des faux *ndan*[38] à un Bosniaque qui a commis des crimes et des délits graves. Atteinte à la sûreté de l'État. Tu vas pouvoir exercer tes talents à Kondengui[39]. Malin comme tu es, je suis sûr que tu seras nommé président de ta cellule. Tu pourras monter une équipe de foot.

— Je ne rencontre pas directement mes clients. Je ne fournis que des boss.

— Les boss te protégeront pour sauver leurs fesses. C'est sûr. Compte là-dessus, mon gros.

Kimbé se pencha pour saisir la figurine en ivoire qui pendait au cou de Kana.

— Ce n'est pas non plus Job[40] ou la Vierge Marie qui viendront te tirer de là !

Ce geste pouvait être considéré comme une offense. D'autant que Kimbé était bété et Kana bassa. Le fayman partageait les préjugés les plus répandus : les Bassas sont particulièrement doués pour le sport, tandis que les Doualas font d'excellents commerçants et les Bétés de redoutables soldats. Pourtant il n'accordait pas une grande importance

à ces questions ethniques. Surtout, il avait appris à se maîtriser et à dissimuler ses sentiments. Cette volonté de l'humilier ne parvint pas à effacer son inusable sourire.

— Ne mêlons pas la religion à nos affaires, capitaine.

Kimbé se décida à lâcher la figurine.

— Tu connais la théorie des dominos ? Si ton copain de l'ambassade tombe, tu tombes avec lui. Un coup de téléphone aux Français, et hop !

— Les Français n'aiment pas le scandale, c'est mauvais pour le commerce.

— Quand ils n'ont pas le choix, ils font le ménage. Et moi, tu imagines ? Si je boucle une affaire pareille, on sera obligé de me donner une promotion, même si ça ne plaît pas à tout le monde. Je serai au moins nommé colonel. Mon nom sera dans tous les journaux. Tu vois les gros titres et l'annonce au vingt heures de CTV : le capitaine Paul Kimbé démasque un réseau de faussaires. Avec en sous-titre : Kana, le cerveau du réseau, un ancien champion de foot, avait un complice haut placé à l'ambassade de France. Et tu devines aussi la suite : incident diplomatique, l'ambassadeur est convoqué par le ministre des Affaires étrangères, on le rappelle à Paris pour qu'il donne des explications... Tu apprendras tout ça par la télé de la prison, s'il y en a une à ta disposition. Tu risques d'y rester un certain temps. Tes femmes et tes enfants vont s'ennuyer. On va saisir ta Mercedes et ta belle villa.

Kana pointa le doigt sur la poitrine de l'officier.

— Mais toi, capitaine Kimbé, tu as la solution pour éviter tout ça. Il te faut seulement une motivation, j'ai tout faux ?

— La motivation, je ne dis pas non. Mais il faut que tu m'aides à coincer ce Bosniaque.

— Tu n'as qu'à arrêter ce type. Je ne défends pas les criminels. Je cherche seulement à aider de braves gens qui veulent tenter leur chance en France ou rejoindre leur famille.

— C'est ce que j'ai l'intention de faire, mais j'ai besoin de ta collaboration, mon gros. Ça restera entre nous, bien entendu.

Le fayman s'inclina, une main sur la poitrine.

— Alors, capitaine, tu me dis ce qu'il faut faire et je le fais. Parole de Kana. Moi, je ne demande qu'à aider les forces de l'ordre.

Kimbé expliqua à Kana ce qu'il attendait de lui et le quitta sans avoir abordé la question du gombo. Le fayman en conclut que ce n'était pas sa priorité. Dans l'espoir de trouver un moyen de pression sur l'officier, il appela plusieurs de ses relations pour essayer d'en savoir un peu plus. Il n'avait pas eu affaire à Kimbé depuis des années et n'avait pas suivi sa carrière. On lui répondit que c'était un personnage fort dangereux dont il fallait se méfier comme de la peste,

ce qui ne lui apprit pas grand-chose. Un correspondant lui révéla que Kimbé fréquentait une église évangéliste et comptait parmi les nombreux neveux par alliance du ministre de la Santé, lequel passait pour un ami très proche du président. Kimbé avait été détaché des forces armées. Il émargeait désormais à l'un des services spéciaux qui grouillaient autour des centres de pouvoir et occupait un poste dans la garde présidentielle. Un autre correspondant lui rapporta que Kimbé avait été formé aux techniques de renseignement militaire par des mercenaires sud-africains et qu'il avait torturé de ses propres mains une demi-douzaine d'individus considérés à tort ou à raison comme subversifs. Même si cette réputation était nourrie de ragots et d'exagérations, tout cela faisait du capitaine un très gros poisson. Trop gros pour Kana.

Une des qualités du fayman était son sens aigu du rapport de forces. Il savait plier et même encaisser les humiliations sans broncher, mais n'oubliait rien.

Sanchez fit une brève apparition à son bureau, serra des mains, passa quelques coups de fil, puis rentra chez lui vers onze heures, un paquet sous le bras. Il choisit un sac de voyage et le remplit de vêtements, de linge et d'objets divers.

— Ce ne serait pas crédible que tu te présentes à la douane les mains dans les poches. Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai beaucoup trop d'affaires. Nous ne savons plus où les mettre. Mais pour les chaussures, il y a un problème : nous ne faisons pas la même pointure.

Il envoya Josyane acheter des mocassins et une paire de baskets à la taille d'Assamoa. Celle-ci s'acquitta de cette tâche sans exprimer son irritation. Romain dépensait beaucoup trop d'argent pour ce type, mais le départ de l'hôte indésirable n'était plus qu'une question d'heures et cela l'aidait à faire bonne figure.

— Un petit cadeau, annonça Sanchez.

Assamoa ouvrit la boîte qu'il avait rapportée de son bureau et déballa un téléphone portable d'un modèle sophistiqué.

— J'ai fait établir l'abonnement au nom de ton passeport. Ainsi Michel Bissegui existe pour de bon : on peut même lui téléphoner. C'est un abonnement international, tu pourras m'appeler de Paris. Parle tout de même à mots couverts, on ne sait jamais. Et n'hésite pas à contacter mes amis de ma part.

Le portable de Sanchez se mit à sonner.

— Romain Sanchez ?

— Lui-même.

— Gabriel Kana. Comment allez-vous, cher ami ?

La voix du fayman était mielleuse.

— Il y a un problème ?

— Oui. Mais rassurez-vous, nous allons le régler. Vous ne m'aviez pas dit que votre ami quittait le territoire national ces jours-ci. Et notre ami commun ne me l'avait pas dit non plus.

— Il me semblait que c'était clair.

— Nous avons omis une petite formalité. Notre rencontre a été si rapide que je n'ai pas eu le temps...

Sanchez mit la main sur l'appareil pour s'adresser à Assamoa qui l'observait d'un œil inquiet.

— C'est le type... Enfin la relation de Ferdinand.

Il retira sa main.

— Je vous écoute.

— Oui, comme je vous le disais. Il y a une petite formalité supplémentaire : le visa. Un citoyen français a besoin d'un visa pour entrer dans le pays. Ce visa est établi avant le départ par l'ambassade camerounaise. Il est tamponné à l'arrivée. Ce tampon doit figurer sur le document à la sortie du pays.

— Je sais cela, mais...

Sanchez plaça de nouveau sa main sur le micro du portable et se tourna vers Assamoa.

— Fais voir ton passeport.

Il feuilleta le document.

— Il y a le visa et le tampon. Où est le problème ?

— Le tampon a été changé. Celui qui figure sur le passeport n'est plus utilisé à la date d'entrée indiquée. Mes collaborateurs l'ignoraient. Nous avons fait très vite. Ce sont des choses qui arrivent. On vient seulement de me prévenir... Mais nous allons régler ce problème, cher ami. Nous avons un correspondant à Douala qui va s'en occuper dans les meilleurs délais. Il va prendre contact avec vous de ma part. N'ayez aucune inquiétude.

— Autrement dit, si mon ami s'était présenté hier soir à l'aéroport, il aurait eu des ennuis à cause de ce tampon.

— À condition que le fonctionnaire remarque ce détail. Nos fonctionnaires ne sont pas toujours très attentifs à ce genre de chose, surtout à la sortie du pays.

— Mais le fonctionnaire français, lui, l'aurait vu à Roissy.

— C'est peu probable, car la différence entre les deux tampons ne se distingue pratiquement pas à l'œil nu. Mais je préfère ne pas faire courir ce risque à votre ami. Bien entendu, je prends en charge les frais supplémentaires. Je ne voudrais pas que vous imaginiez que je cherche à vous arnaquer d'une façon ou d'une autre.

— Je n'imagine rien de ce genre. Comment...

— C'est très simple. Mon correspondant à Douala va vous envoyer un coursier. Vous lui remettrez le passeport et il vous le rapportera avant l'heure du départ. Ça ne prendra pas longtemps. Si

vous êtes d'accord, nous allons donner votre numéro de portable au coursier pour qu'il vous appelle.

— Alors j'attends son appel.

Sanchez coupa la communication et se versa un verre de whisky.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Assamoa.

— Une histoire de tampon qui a changé. Ils se sont trompés. Ça me paraît un peu bizarre.

À l'expression d'Assamoa, il comprit qu'il allait inutilement affoler son ami.

— Enfin ce sont des choses qui peuvent arriver.

Il fut tenté d'appeler Ferdinand N'Gaye pour lui demander son avis, mais décida d'attendre de le rencontrer au bureau. Ils avaient déjà beaucoup trop utilisé le téléphone. Or, Sanchez savait que des techniciens de son entreprise avaient formé des membres des services spéciaux et les avaient aidés à mettre sur pied des dispositifs d'interception des communications par cellulaires. Un fils de ministre pouvait figurer sur la liste des individus mis sur écoute. Et lui aussi, au titre de cadre supérieur d'une grande entreprise étrangère. Sans compter ce Gabriel Kana dont la police ne pouvait ignorer l'existence.

Sanchez consulta sa montre.

— Il faut tout de même que je retourne au bureau. Je me suis déjà absenté toute la journée d'hier, ça commence à faire beaucoup.

— J'espère que tu n'auras pas d'ennuis avec ton patron à cause de moi.

— Je me suis inventé des rendez-vous et on me fait confiance. À mon niveau, personne ne contrôle. Mais il ne faut pas non plus trop tirer sur la ficelle...

Josyane accueillit cette déclaration par une petite moue. Il ne manquerait plus que Romain perde son poste à cause de ce type.

Un portable sonna de nouveau.

— C'est encore le mien, constata Sanchez.

Cette fois, la voix était jeune et inconnue.

— Monsieur Sanchez ? Bonjour patron, c'est le coursier, je viens chercher un pli de la part de monsieur Kana.

— Je suis au courant. Je vais prévenir le gardien pour qu'il vous laisse entrer.

Il lui donna l'adresse et l'étage, puis partit pour son bureau après avoir embrassé Josyane. Quand la fillette qui surveillait l'enceinte ouvrit le portail, du volant de sa Range Rover Sanchez remarqua un jeune homme en T-shirt blanc qui attendait de l'autre côté. Il devina qu'il s'agissait du coursier et baissa sa vitre.

— C'est toi qui viens d'appeler de la part de monsieur Kana ?

— Oui patron.

— Alors c'est au troisième. Ma femme t'attend. Et n'oublie pas

qu'il faut me rapporter le pli avant vingt heures.

— Je sais patron. Faut pas t'inquiéter pour ça.

Sanchez redémarrà. Dans son rétroviseur, il vit le garçon s'élancer vers l'entrée de l'immeuble.

Théodore gravit l'escalier au pas de course, sonna et se retrouva devant Josyane. À son regard, il devina qu'elle l'avait reconnu. Mais le Français lui avait dit de ne pas s'en inquiéter, que tout était prévu, et en effet la jeune femme lui remit l'enveloppe sans poser de question. Il redescendit au même rythme, se fit ouvrir la petite porte par la fille du gardien et courut rejoindre Acquaviva qui l'attendait dans la Toyota. Il grimpa dans le 4 x 4 et lui remit l'enveloppe. Acquaviva examina le passeport.

— Michel Besseguí. Ça fait plus arabe qu'africain. Je n'aurais pas choisi un nom pareil, mais il y a des Norafs blacks...

— C'est quoi, patron, des Norafs ?

— Des Nord-Africains. Marocains, Tunisiens, Algériens. Ils sont Arabes dans la majorité des cas, mais il y a aussi des Berbères et des gens originaires d'Afrique noire, surtout dans le Sud. C'est un peu compliqué pour toi...

Théodore médita un instant ces explications.

— La meuf canon, c'est elle qui m'a donné l'enveloppe. Elle m'a reconnu, je crois, mais elle n'a rien dit.

— Ce n'est pas un problème. Contente-toi d'exécuter mes ordres, petit.

Ce mystère intrigua Théodore pendant un bon moment, mais il n'interrogea pas Acquaviva car il avait compris qu'il participait à une mission secrète, comme James Bond. Ce rôle le remplissait de fierté et il savait que, dans une opération de ce genre, chacun doit tenir sa langue pour rester en vie.

Peu après le passage du coursier, la climatisation tomba en panne, comme cela arrivait régulièrement. L'installation n'avait été ni changée ni sérieusement entretenue depuis l'époque où les Américains chargés de diriger la construction du pipeline occupaient l'immeuble. Sachant que ses voisins allaient très certainement alerter l'entreprise censée assurer la maintenance, Josyane ne jugea pas nécessaire de le faire. Une heure s'écoula sans que celle-ci ne donne signe de vie, de sorte que la moiteur humide qui enveloppait Douala envahit rapidement l'immeuble, plongeant ses habitants dans la torpeur. La chaleur devint très vite assez difficile à supporter pour les privilégiés habitués à bénéficier de la fraîcheur artificielle.

Josyane s'était mise à l'aise. En short et débardeur, elle paraissait presque nue. Assamoa était gêné. La jeune femme vidait cannette sur cannette et ne cessait de râler.

— On étouffe. Ce sont vraiment des incapables. Cette négligence est insupportable ! J'ai déjà demandé dix fois à Romain d'intervenir auprès du syndic pour qu'il change de société, mais il doit toucher un bon gombo !

Assamoa hocha la tête.

— Si tu avais été, comme moi, enfermée avec vingt personnes sous un toit en tôle ondulée, tu saurais ce que c'est que d'étouffer pour de bon, ma sœur !

Il regretta aussitôt cette réplique. Provoquer ainsi la compagne de Romain, alors qu'il n'avait plus que quelques heures à passer en sa compagnie, était stupide. À son étonnement, la réaction de Josyane ne fut pas agressive.

— Question d'habitude sans doute. Moi, je me suis habituée à la clim.

Et au confort d'une vie oisive, songea Assamoa.

— Oui, l'homme s'habitue à tout, dit-il.

Josyane se redressa.

— Bon, je vais faire un tour.

C'était la présence continuelle d'Assamoa, tout autant que la chaleur, qu'elle ne supportait pas. Cet incident lui fournissait un prétexte pour s'éclipser. Elle alla enfiler une robe et sortit. Dans l'escalier, elle croisa une voisine, l'épouse d'un ancien ministre de la Santé. En short rose, T-shirt à l'effigie du président Biya et babouches, la grosse femme, dont le crâne était hérissé de bigoudis, braillait à tue-tête.

— Tu les as appelés ?

— Bien sûr, mentit Josyane.

— Il faut que tout le monde engueule ces chiens verts pour qu'ils se bougent le cul !

— Tu as raison.

— Ils ont dit qu'ils allaient venir tout de suite, mais ce sont des allocataires[41]. C'est comme pour le téléphone et la télé. Ça ne marche jamais. Je peux te dire que du temps des Américains, ça marchait.

Josyane échappa à la voisine, sauta dans un taxi et se fit conduire au Glacier moderne. L'agréable fraîcheur qui régnait dans l'établissement fit courir un frisson de plaisir sur sa peau. La vision du visage fermé du capitaine Kimbé, qui l'attendait dans un box, dissipa immédiatement cette sensation.

— Tu es en retard, petite madame.

— J'ai été retenue par des techniciens qui sont venus réparer la climatisation de mon immeuble.

— C'est bien possible, mais je n'aime pas qu'on me fasse attendre. Elle risqua une œillade.

— Pardonne-moi, capitaine, j'ai fait tout ce que tu m'avais demandé et je suis prête à continuer.

L'officier ignore cette familiarité.

— Je l'espère bien. Alors, écoute-moi attentivement. Ce soir, c'est toi qui vas accompagner le Bosniaque à l'aéroport.

— Ce n'est pas possible. Romain voudra venir.

— Ton régulier ne sera pas en état de conduire, parce que tu vas lui faire avaler ça.

Un petit objet brillant apparut entre le pouce et l'index de Kimbé.

— Cette capsule contient deux cachets que tu mettras dans un verre de bière quand il rentrera. Il aura soif, crois-moi, comme tout le monde, surtout si la clim est en panne.

L'idée que le capitaine était à l'origine de la panne traversa l'esprit de Josyane, mais elle se dit qu'elle était absurde. Le premier geste de Romain, à son retour, était presque toujours de se payer une bière, avec ou sans clim.

— Et cette drogue...

— Elle va seulement l'assoupir. Il n'y a aucun risque pour sa santé. Ton homme se sentira un peu vaseux pendant quelques heures, comme s'il avait bu ou qu'il était épuisé. Il mettra ça sur le compte de la fatigue et de la chaleur. Peut-être qu'il s'endormira complètement ou bien qu'il se sentira seulement assoupi ou engourdi, mais il te demandera lui-même d'emmener le Bosniaque.

— Et s'il veut appeler un taxi ?

— Tu diras que ce n'est pas la peine et que tu vas l'emmener. Tu as ton permis ? Tu as déjà conduit la Range Rover ?

— Oui, Romain me laisse le volant de temps en temps quand nous allons à Kribi.

Alors, il n'y a pas de problème. Exécution.

— Et ces cachets... Il faut mettre les deux ?

Kimbé parut irrité.

— Je t'ai déjà dit que c'est la bonne dose. Si tu en mettais davantage, ça pourrait devenir dangereux. Un seul, il se sentirait peut-être assez en forme pour conduire et risquerait l'accident. Je te répète que c'est absolument sans danger. Ce n'est pas un poison, mais un puissant somnifère. Si ça t'intéresse, c'est du GHB. Tu en as entendu parler ?

— Vaguement.

La drogue des violeurs. Les victimes ne se souvenaient de rien à leur réveil. Ça n'avait rien de particulièrement rassurant. En dépit de la fraîcheur ambiante, une goutte de sueur perla sur le front de la jeune femme. Elle l'essuya avec son index.

Kimbé l'observait, la tête légèrement penchée.

— Petite madame, tu ne me fais pas confiance. Si tu préfères,

nous pouvons encore changer de tactique et envoyer un commando pour arrêter le type tout de suite.

— C'est bon. Je lui donnerai les cachets.

— Ensuite, tu devras oublier ce qui se passera à l'aéroport. Quoi qu'il arrive, tu diras à Sanchez que tu as quitté le Bosniaque quand il a franchi la douane.

Un malaise diffus envahit la jeune femme.

— Quoi qu'il arrive...

— Oui, quoi qu'il arrive. Tu n'as pas à en savoir plus. Et dis-toi bien une chose. Cet individu est un criminel et, en suivant mes ordres, tu sers la justice de ton pays. Si tu n'obéis pas, tu te rends complice de ses crimes car tu l'as caché pendant plusieurs jours. Ce serait idiot de désobéir : non seulement tu ne sauverais pas ce criminel, mais tu mettrais ta famille et ton homme en danger. Ceux qui aident les ennemis de l'État et de la loi doivent savoir que la punition qui s'abattra sur eux sera terrible.

Kimbé prononça ces paroles avec la fermeté et la conviction d'un prédicateur évoquant les flammes de l'enfer. Comme dans l'église évangéliste dont il suivait les offices avec assiduité.

Ce discours aux accents proches du fanatisme glaça Josyane.

— Je ferai ce qui sera nécessaire. Je suis une bonne citoyenne, crut-elle bon d'ajouter.

Le regard de Kimbé se fit pour la première fois bienveillant.

— Je savais que tu étais une fille intelligente, mouna[42].

Acquaviva fit monter Théodore dans sa chambre d'hôtel pour lui donner ses dernières instructions. Il invita le garçon à s'asseoir, lui offrit une boîte de bière et s'installa à califourchon sur une chaise en face de lui.

— Ta mission va se terminer ce soir. J'espère que tu seras à la hauteur.

— Tu peux compter sur moi, patron.

— Cette mission n'est pas très compliquée, mais elle doit être exécutée à la lettre. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je comprends. Avant d'être dans la rue, j'ai été à l'école. J'ai toujours fait ce que vous m'avez demandé.

— Je le sais. Tu es un garçon intelligent. Donc, dans un petit moment, tu vas rappeler Sanchez sur son portable. Tu lui diras qu'il y a un peu de retard mais qu'il ne doit pas s'inquiéter et que tu lui apporteras le pli à l'aéroport pour gagner du temps. Je t'y emmènerai.

— Il y a beaucoup de monde à l'aéroport. Comment je vais le trouver ?

— Tu vas lui donner rendez-vous dans le parking souterrain et nous allons les suivre en voiture. La femme que tu as vue chez Sanchez sera au volant et, en principe, l'homme que je cherche sera à côté d'elle. Quand ils seront garés sur ce parking, tu iras leur porter l'enveloppe. C'est à ce moment-là que ton rôle sera important. Je veux que tu te débrouilles pour faire descendre ce type. Tu lui proposeras de porter ses bagages et de le guider jusqu'à la douane. La femme restera dans la voiture et repartira.

— Ce n'est pas facile, patron. À l'aéroport, il y a les porteurs officiels et plein de jeunes qui essaient de gratter de la thune. C'est leur territoire. Ils ne vont pas me laisser approcher de la voiture. Ces gars-là n'aiment pas la concurrence.

— À toi de te débrouiller. Tu connais leurs habitudes. Je suis sûr que tu sauras t'y prendre avec eux. Tu peux leur donner un peu de fric s'ils insistent. Je ne veux pas les avoir dans mes jambes.

Acquaviva détacha quelques billets d'une épaisse liasse.

Le garçon compta les billets. Il y avait cinquante mille francs CFA. Une somme énorme. Comment un homme aussi malin que ce Blanc pouvait-il être assez imprudent pour laisser autant d'argent dans une

chambre d'hôtel ? Théodore ne trouva qu'une réponse à cette question : pour le Français, ça ne représentait pas grand-chose. Peut-être même qu'il y avait beaucoup plus d'argent dans un de ses bagages ou dans une cachette. Pour remplir sa mission, ce type ne pouvait pas se passer de liquide. On ne paie pas le gombo avec un chèque ou une carte bleue.

— Je te donnerai encore cinquante mille si tu remplis ta mission correctement, mais les dépenses de l'aéroport sont à ta charge. À toi de voir combien il faut donner aux gamins pour avoir la paix.

— D'accord, patron, c'est compris. Je m'arrangerai pour les faire partir.

Acquaviva se leva. Sous le regard admiratif de Théodore, il fit tourner le barillet de son Ruger Security, vérifia qu'il était chargé puis vissa un réducteur de son sur le canon.

— Ça te plairait d'en avoir un comme ça, hein ?

— Pour sûr, patron.

— Si tu en avais un, tu ne ferais pas de vieux os à Douala. Ce n'est pas un bon plan.

Cette réponse plongeait Théodore dans la perplexité.

— Si tu le dis, patron.

— Bon, tu vas appeler Sanchez. Tu as bien compris ce que tu dois lui dire ?

Acquaviva composa un numéro sur son portable et le tendit à Théodore.

Sanchez se mit au travail, bien qu'il ait la tête ailleurs.

— Monsieur Duquesnes vous a demandé, lui apprit sa secrétaire.

Le directeur du marketing occupait le bureau voisin.

— Tu as des problèmes, Romain ? s'inquiéta son collègue.

Ça se voyait donc tant que ça ? Sanchez portait une chemisette blanche au pli impeccable et s'était rasé de près pour faire bonne figure, mais ses traits étaient tirés.

— Je suis un peu fatigué en ce moment.

— Tu devrais consulter un toubib. Tu prends quelque chose contre le palu, au moins ?

— Non, rassure-toi. Ce n'est pas le palu. Et je prends de la Nivaquine.

— Moi, je suis passé à l'Asaq, paraît que c'est plus efficace. Je ne voudrais pas insister, mais la fatigue fait partie des premiers symptômes. Tu sais que Leroux a encore eu une crise ?

Cette sollicitude irrita Sanchez. Duquesnes était un type qui multipliait les précautions et avait toujours peur pour ses enfants à qui il interdisait de faire trois pas à l'écart du lycée français.

— Oui, je suis au courant pour Leroux. Tu voulais me voir ?

— Il y a une réunion et un déjeuner demain avec des Suédois de Nokia. Le patron tient absolument à ce que tout le staff soit présent. En gros, il veut remettre les pendules à l'heure et négocier un nouveau contrat en jouant sur la concurrence avec Samsung. Les Suédois savent que leurs produits ont la cote, alors ils vendent cher. Ça ne sera pas facile. Il doit nous briefer là-dessus demain matin. À huit heures pile. Tu connais Joubert et son côté militaire...

— Huit heures, compris.

— Je te disais ça, parce que... comme tu es un peu fatigué en ce moment, et qu'on ne t'a pas vu pendant deux jours, je craignais...

— Tu n'as rien à craindre, je serai là à huit heures pétantes.

Sanchez réussit à échapper à Duquesnes. Dans le couloir, il tomba sur Ferdinand N'Gaye occupé à courtiser une jeune stagiaire. Une jolie fille à la peau café au lait qui arborait une courte brosse à la Grace Jones décolorée en blond platine. C'était paraît-il la mode, mais Sanchez n'appréciait pas ce style.

— Romain, je crois que tu ne connais pas encore Élodie qui nous arrive tout droit de Bordeaux où elle fait des études de commerce.

— Méfiez-vous, mademoiselle, Ferdinand N'Gaye est un homme dangereux pour les jeunes filles.

— Ne vous inquiétez pas, je sais me défendre ! minauda la stagiaire qui ne donnait pas l'impression d'en avoir l'intention.

Elle s'éloigna en balançant ses hanches moulées dans un pantalon corsaire rouge, sachant que les deux hommes la suivaient du regard.

— Elle est tout une[43], cette petite ! Je me l'appuierais bien, mais c'est une nièce de général. Je ne veux pas d'histoire avec son oncle.

— Elle vient d'arriver et tu sais déjà tout ça ?

— Je m'informe toujours avant d'agir. Et sinon, comment ça s'est passé à Yaoundé ?

— Ce Kana m'a fait une drôle d'impression. Je ne sais pas trop quoi en penser...

— Tu sais que Gabriel Kana est un ancien champion de foot ? Il cultive son côté gourou pour impressionner la galerie, mais il est malin et en principe réglo.

— J'espère qu'il ne l'est pas seulement en principe. Figure-toi qu'il m'a fourni les papiers, mais qu'il m'a rappelé pour une histoire de tampon qui ne serait plus en vigueur et qu'il faudrait modifier. Je trouve ça un peu bizarre.

— Et le prix ? Je lui ai demandé de ne pas t'assassiner.

— Il m'a sorti tout un baratin en prétendant qu'il ne me comptait que ses frais. Il voulait trois millions. J'ai négocié à un million sept. Je n'ai aucune idée des tarifs en vigueur.

— C'est toujours à la tête du client, mais ça me semble

relativement correct. Le baratin, c'est en prime. Tu disais qu'il t'a rappelé ?

— Oui, pour récupérer le passeport et modifier le tampon. Il doit me le faire porter ce soir par coursier. Tu as entendu parler d'une modification des tampons sur les visas ?

— Non, mais je ne suis pas au courant de ces trucs-là. Tu veux que je me renseigne ?

— C'est un peu tard.

— S'il y a le moindre problème, tiens-moi au courant. Je ne pense pas que ce fayman se risquerait à composer un de mes amis, mais on ne sait jamais.

N'Gaye prit Sanchez par l'épaule.

— Ne te fais pas de mauvais sang. En cas de pépin, tu peux compter sur moi. Pour ton copain, c'est plus difficile. Je ne peux rien faire de plus. Il a pris ses responsabilités... Bon, pense à autre chose, tu sais qu'il y aura deux femmes parmi les Suédois. Je fantasme à mort sur une grande Suédoise blonde. Le genre Uma Thurman, tu vois ? Je compte bien me placer, sauf si ce sont deux vieilles... Tu devrais t'en faire une, ça te changerait. Bon, je n'insiste pas, je sais que tu es un homme fidèle.

— Uma Thurman est américaine. Et j'ai passé six mois à Stockholm, les grandes Suédoises blondes, c'est un mythe.

— Ah, si tu démolis mes illusions.

Sanchez retourna dans son bureau et demanda à sa secrétaire de lui sortir le dossier Nokia qu'il feuilleta en prenant des notes. Il ne pouvait tout de même pas se présenter à poil à cette réunion. Mais il avait beau se concentrer, les chiffres dansaient devant ses yeux et il ne parvenait pas à retenir grand-chose. La sonnerie de son portable le fit sursauter.

— Monsieur Sanchez.

— Lui-même.

— C'est le coursier. Mon boss a dit de t'apporter le paquet ce soir à l'aéroport.

— Comment ça, à l'aéroport ? On nous avait promis de nous livrer cet après-midi. À l'aéroport, ça va faire très juste.

— Faut pas t'inquiéter, patron. Je l'apporte dans le parking souterrain à vingt heures.

— Vingt heures... Comment allons-nous nous retrouver ?

— Je connais ta voiture, patron. C'est une Range Rover verte. *No problem.*

— S'il n'y a pas moyen de faire autrement, je t'attendrai à vingt heures dans le parking. Ne sois pas en retard !

Théodore coupa la communication.

Sanchez reprit l'étude du dossier Nokia, sans la moindre

conviction. Cette histoire lui semblait de plus en plus louche, mais il n'avait guère le choix. Assamoa devait partir le plus vite possible, car le temps ne jouait pas en sa faveur. Il ne pouvait pas continuer à l'héberger et personne d'autre n'accepterait de le faire. Aucun expatrié ne prendrait ce risque pour un inconnu et la famille de Josyane ne se mouillerait pas non plus. Il aurait fallu contacter un réseau d'opposants politiques, mais Sanchez n'en connaissait pas. De plus, les opposants devaient être particulièrement surveillés. Le découragement l'envahit. Il éprouva le besoin pressant de boire quelque chose de fort, mais il n'avait rien sous la main. Consommer de l'alcool au bureau, en dehors des pots et cocktails officiels, était très mal vu par le patron qui insistait régulièrement sur l'image que les cadres devaient donner de l'entreprise et de la France.

Sanchez rangea le dossier Nokia dans sa serviette. Il jeta un œil prudent dans le couloir, redoutant de croiser Duquesnes ou Joubert et de devoir donner des explications. Désert. Il parvint à récupérer sa voiture sans rencontrer aucun de ses collègues. Il roula plus vite que d'habitude, s'énerma au volant contre des automobilistes qui bloquaient la circulation et des piétons nonchalants, à la limite de l'imprudence, car il n'ignorait pas que, dans une ville comme Douala, même un accident mineur peut déboucher sur de graves ennuis avec la population et les autorités. Il atteignit néanmoins Bonapriso sans encombre.

La chaleur qui régnait dans l'appartement le surprit.

— La clim est en panne, expliqua Josyane. Le syndic est prévenu, mais on attend toujours les techniciens. Comme d'habitude.

Cette nouvelle acheva Sanchez qui se laissa tomber dans le canapé.

— Il ne manquait plus que ça !

— Tu rentres tôt.

— Je n'arrivais plus à bosser. Mais il faut que je planche sur un dossier d'ici demain matin. Je m'y mettrai au retour de l'aéroport. J'aurai les idées plus claires, du moins s'ils réparent la clim.

— Tu veux boire quelque chose de frais ? Le nouveau frigo marche très bien.

Il fit mine de se lever.

— Je vais prendre un petit whisky, ça me remontera.

— Ne bouge pas.

Josyane alla chercher un verre dans la cuisine, versa une bonne lampée d'alcool, l'allongea d'un peu d'eau fraîche avec des glaçons, puis, après un instant d'hésitation, ajouta les deux cachets que lui avait remis le capitaine Kimbé. Elle les regarda se dissoudre, touilla le tout, goûta du bout des lèvres pour s'assurer qu'on ne pouvait déceler la drogue et apporta le verre à Sanchez. Celui-ci en but

immédiatement une grande rasade.

— Ça fait du bien. Tu es un ange.

Elle l'observa un instant, redoutant une grimace ou une remarque. Son visage exprimait la satisfaction. Rassurée, elle l'abandonna pour retourner dans la cuisine préparer le dîner. Kimbé ne lui avait pas précisé le délai nécessaire pour que les comprimés produisent leur effet.

Sanchez la rappela.

— Viens donc t'asseoir un instant à côté de moi.

— Si vous voulez manger un morceau avant de partir, il ne faut pas traîner.

— On peut très bien grignoter un truc froid. Viens donc. Résignée, elle se laissa tomber dans le canapé. Il l'attira contre lui et l'embrassa dans le cou.

— Arrête. Jean-Christophe est à côté. Je n'aime pas me donner en spectacle. Comment ça s'est passé au bureau ? Pas de problème ?

— Il y a une réunion de travail demain matin pour préparer des négociations avec les Suédois de Nokia, je ne peux pas y échapper. Sinon, Duquesnes m'a fait une petite réflexion. Il craignait que j'ai attrapé le Palu. J'ai vraiment l'air malade ?

— Seulement un peu fatigué.

— On m'a aussi demandé de monter une opération de promo avec une ONG. C'est une idée de la grande direction de Paris, mais ça n'est pas urgent. Ils veulent qu'on propose une formule d'abonnement gratuit pour les étudiants boursiers, et surtout qu'on obtienne l'appui des autorités. Le père de Ferdinand devrait marcher. À part ça, la routine...

Sanchez bâilla et se frotta les yeux.

— C'est vrai, je suis vraiment crevé. Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil à Yaoundé. Je t'ai dit qu'une pute est venue me réveiller au moment où je venais juste de m'endormir ?

Josyane lui caressa le cou.

— Tu n'en as pas profité ?

— J'avais vraiment autre chose en tête.

— Elle était mignonne ?

— Je serais incapable de te dire à quoi elle ressemblait.

Sanchez bâilla de nouveau.

— Ah, j'oubliais. Le coursier m'a appelé pour me dire qu'il apporterait le passeport de Jean-Christophe à l'aéroport. Ça me paraît franchement bizarre. Qu'en penses-tu ?

— Que veux-tu que j'en pense ? Je ne sais rien de ces gens-là.

Il laissa aller sa tête sur l'épaule de la jeune femme, ferma les yeux.

— Je ne sais pas ce que j'ai...

— Veux-tu que j’emmène Jean-Christophe à l’aéroport ? Ça te permettra de te reposer et d’étudier ton dossier tranquillement.

— Non, c’est à moi de le faire.

— Ne sois pas stupide.

À cet instant, Assamoa entra dans la pièce, son sac de voyage à la main.

— Voilà, je suis prêt pour le grand départ. Je ne sais pas comment je pourrai vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi...

— Cesse de remercier, dit Sanchez, entre deux bâillements.

— Romain est complètement crevé, annonça Josyane. C’est moi qui vais t’emmener à l’aéroport.

— Mais non, je peux le faire, insista l’intéressé d’une voix pâteuse.

Pour le prouver, il tenta de se lever mais vacilla et retomba dans le canapé.

— Tu vois, il n’a plus les yeux en face des trous. Je n’ai pas envie que vous ayez un accident.

Cette fois Sanchez ne protesta pas. Il semblait s’être endormi pour de bon. Josyane écarta délicatement sa tête qui reposait sur son épaule, puis la cala avec un coussin.

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Laissons-le pioncer. Ça lui fera du bien.

— Je peux très bien prendre un taxi, proposa Assamoa. Je vous ai déjà assez dérangés comme ça...

— Ne sois pas ridicule.

La soudaine sollicitude de cette femme qui n’avait jamais dissimulé son antipathie surprit Assamoa. L’explication qui lui vint à l’esprit fut que sa satisfaction de le voir partir prenait le pas sur son hostilité.

— Alors, merci encore.

— Nous avons un peu de temps devant nous. Tu veux manger quelque chose ?

Elle lui prépara une omelette et des haricots verts, puis lui découpa artistement une grosse mangue. Il mangea en silence. Ses pensées étaient ailleurs, il avait hâte de fouler le sol de Roissy. Pendant qu’ils dînaient, Sanchez s’était allongé sur le canapé. Josyane replaça le coussin sous sa tête. Ses gestes semblaient affectueux. Assamoa songea que, même si elle le trompait avec ce fils de ministre, elle s’était probablement attachée à son ami. Cette constatation le rassura car il n’aurait pas aimé que Romain se fasse gruger par une petite arriviste.

— Je vais le laisser dormir et je le réveillerai à mon retour pour qu’il étudie son dossier. Nous avons rendez-vous pour le passeport à vingt heures, je pense qu’il vaut mieux partir maintenant, au cas où il

y aurait des embouteillages.

Assamoa passa la bride de son sac sur son épaule. Avec son pantalon de toile blanc, ses mocassins neufs, son T-shirt et son blouson bleu ciel assorti, tous deux frappés du petit crocodile fort prisé des Camerounais, ses lunettes teintées sur le nez et une belle montre au poignet, il n'avait plus rien du fugitif décharné sanglé dans son costume étriqué.

— Un vrai sapeur[44] ! Ça en jette. Tu vas tomber toutes les petites Françaises.

— Sur mon passeport, ils ont marqué enseignant. J'ai l'air d'un professeur ?

— Absolument, ou même d'un commerçant venu pour affaires. Les douaniers vont te respecter.

Assamoa savait que les fonctionnaires de l'aéroport ne traitaient pas de la même manière les passagers élégants et ceux qui trimballaient de pauvres cartons attachés avec des ficelles. Il redoutait pourtant ce dernier obstacle.

En prenant place dans la Range Rover à côté de Josyane, il éprouva un sentiment bizarre, mélange de soulagement, d'appréhension et de nostalgie. Le ciel de Douala était lourd, mais la climatisation de la voiture protégeait ses passagers de la chaleur étouffante. Des skinbenders faisaient pétarader leurs engins autour d'eux, à chaque feu rouge des infirmes et des enfants s'agglutinaient autour du luxueux 4 x 4, tendant des sébiles et des marchandises diverses. La conductrice, qui elle aussi portait des lunettes teintées, demeurait indifférente à cette agitation. Assamoa, au contraire, jetait des regards dans toutes les directions, comme pour enregistrer le plus grand nombre d'images possible, s'imprégner de cette ville africaine qu'il abandonnait. Un accident les retarda au carrefour de l'avenue de l'Indépendance. Un camion avait embouti un car dont les passagers avaient dû descendre. La plupart s'étaient assis, résignés, sur le trottoir, attendant que les palabres entre les deux chauffeurs et les policiers soient terminées, mais quelques-uns voulaient participer au débat, ce qui augmentait la confusion. Assamoa consulta la montre que lui avait offerte Sanchez et prit son mal en patience. Ils avaient encore de l'avance.

— Ces gens de la brousse conduisent comme des pieds, lâcha Josyane, méprisante.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'ils viennent de la brousse ?

— Les plaques d'immatriculation.

Il faillit rétorquer que, si le car venait en effet d'une localité lointaine, le chauffeur n'était pas nécessairement un broussard. Du temps où il menait une vie de citoyen ordinaire, dans la légalité, il adorait ratiociner. Cette fois, il ne répliqua pas. Ce petit jeu lui

semblait vain après tout ce qu'il avait vécu. Quelques billets changèrent de main et le tumulte s'apaisa. Chacun remonta dans son véhicule, flics compris, et le trafic reprit.

À l'approche de l'aéroport, la circulation se fit plus dense. Il y avait à la fois des parents et amis venus accueillir les arrivants de l'unique vol quotidien en provenance de Paris, ceux qui escortaient les voyageurs sur le départ et un grand nombre de taxis à l'affût d'une bonne course ou, mieux encore, d'un étranger ignorant encore les tarifs locaux. Ils franchirent un premier barrage sans encombre. Les policiers, pour l'heure, ne rançonnaient que les taxis. Deux véhicules militaires stationnaient aux abords du hall. Josyane les dépassa pour emprunter la rampe menant au parking.

De dimensions modestes, il n'avait rien de commun avec les immenses sous-sols des aéroports internationaux des grandes métropoles ; son délabrement, sa saleté et surtout son éclairage le rendaient lugubre. Aucune barrière n'en interdisait l'accès, mais un gardien, doublé par des équipes d'enfants en guenilles, veillait avec plus ou moins de succès à ce que chaque automobiliste verse sa dîme. À peine ce gardien, un vieillard boiteux, eut-il remis son ticket à la conductrice que trois gamins se précipitèrent pour offrir leurs services. Le plus audacieux posa la main sur la poignée de la portière.

Théodore lui toucha l'épaule.

— Tu *kick* pas mes patrons, OK ?

Le ton décidé de cet intrus fit hésiter un instant les gamins, puis ils se groupèrent autour de lui, menaçants.

— On travaille. Tu ne vas pas nous voler nos clients.

— J'ai compris, mec, c'est ton territoire. Je respecte. Je paie, c'est normal, mais tu arnaques pas mes patrons.

Il brandit des billets qui, il était payé pour le savoir, représentaient davantage que ce que pouvaient espérer récolter ces gars en plusieurs jours.

— C'est pour vous si vous dégagez. OK ?

— Ça roule.

Le plus grand de la bande tendit la main pour tenter d'attraper les billets.

Théodore recula d'un pas.

— Encore un truc, je veux pas en voir d'autres débouler. OK ?

— OK, mais tu les donnes tes fafios ?

Il distribua les billets. Les gamins disparurent.

Théodore alla cogner à la vitre de la Range Rover, côté passager, puis montra son enveloppe.

Josyane fit descendre la vitre.

— Voilà patron, tout est réglé. Mon boss m'a demandé de vous guider, à cause des voleurs. Ça dégage par ici. Pas de lézard. Je

connais le chemin et les trucs pour pas faire la queue.

Assamoa dévisagea le jeune homme qui souriait de toutes ses dents. Il lui trouva une tête plutôt sympathique et remarqua qu'il portait des vêtements neufs. Il prit l'enveloppe que Théodore lui tendait, en sortit le passeport qu'il feuilleta, s'arrêtant sur la page portant le tampon et la date d'entrée sur le territoire camerounais sans remarquer la moindre différence – il faisait sans doute trop sombre.

— C'est bon, je vais y aller. Ce petit va me guider. Inutile de venir avec moi, tu as déjà perdu assez de temps. Merci pour tout et dis à Romain...

Soudain l'émotion l'étreignit, il fondit en larmes.

— C'est un peu ridicule, mais je suis ému. Je vais quitter ce pays et c'est peut-être la dernière fois...

Il ne termina pas sa phrase et embrassa Josyane sur les joues. À travers elle, c'était à la fois Romain et le Cameroun tout entier qu'il embrassait. Il n'avait personne d'autre à qui dispenser des paroles d'adieu.

Josyane lui rendit ses baisers, du bout des lèvres. Il se mit à rire nerveusement.

— Je suis un type un peu sentimental.

Il prit son sac et descendit de la voiture. Josyane le regarda un instant suivre le jeune coursier, puis elle tourna la clef de contact. Dans son rétroviseur, elle aperçut la silhouette d'un homme de haute taille. Un bref instant, un des rares néons en état de marche projeta une lumière crue sur son visage avant qu'il ne plonge à nouveau dans l'ombre. Elle distingua les traits d'un Blanc et eut le temps de remarquer qu'il glissait la main sous sa veste. Les paroles du capitaine Kimbé lui revinrent en mémoire. *Quoi qu'il arrive, tu oublies tout.* Elle donna un brusque coup d'accélérateur qui fit bondir la Range Rover.

Acquaviva se dissimula derrière un pilier et laissa passer Assamoa et son guide. Quand ils eurent parcouru quelques mètres, il leur emboîta le pas.

— Jean-Christophe Assamoa ! lança-t-il d'une voix forte. Instinctivement le journaliste se retourna.

— Le voyage est terminé.

Acquaviva tendit le bras et, d'un geste sûr, lui logea une balle dans la nuque. Le bruit de la détonation, étouffé par le réducteur de son, fut tout à fait conforme à ce que Théodore avait imaginé. Assamoa s'effondra sans un cri. Un travail impeccable.

— Préviens-moi si quelqu'un arrive.

Le tueur s'accroupit et entreprit de délester sa victime de tout ce qui pourrait permettre de l'identifier rapidement : portefeuille, passeport, montre, lunettes. Il mit le tout dans le sac de voyage dont il s'empara. Le ronflement d'un moteur lui fit lever la tête. Il se redressa.

La voiture passa à quelques mètres, sans ralentir.

Acquaviva donna une tape sur l'épaule de Théodore.

— On décroche, gars ! Sans courir. Passe devant.

La peur s'empara du garçon. Le Blanc allait-il le tuer lui aussi ? Acquaviva ne lui avait jamais révélé que son objectif était d'éliminer le clergyman, mais c'était une possibilité qu'il avait envisagée. En revanche, il n'avait pas imaginé que l'exécution puisse être aussi rapide. Il s'attendait à une discussion plus ou moins longue entre les deux hommes, comme il y en a généralement dans les films. Tout s'était déroulé trop vite pour lui laisser le temps de réfléchir et de préparer sa fuite. Théodore se mit en marche comme un automate, terrorisé. Le Blanc le suivait de près et pouvait l'abattre sans la moindre difficulté, même s'il se mettait à courir ou à crier. Quand Acquaviva déverrouilla les portes de la Toyota et l'invita à monter dans le 4 x 4, Théodore estima qu'il était sauvé. S'il avait voulu se débarrasser de lui, son patron l'aurait fait dans le parking et non dans cette voiture de location au risque de laisser des traces de sang.

Ils croisèrent plusieurs voitures en sortant du parking mais personne ne les inquiéta. Acquaviva se paya le luxe d'adresser un petit salut de la main au gardien boiteux, ce qui lui permit de dissimuler son visage. Il conduisait calmement, comme s'il venait tout simplement d'accompagner un ami à l'aéroport. Théodore l'observait en retenant son souffle, encore sous le choc.

Après avoir parcouru quelques kilomètres sur la route de Douala, Acquaviva s'arrêta sur le bas-côté. Théodore crut à nouveau que sa dernière heure était arrivée, mais le Français composa un numéro sur son portable.

— Capitaine ? Il y a un paquet dans le parking de l'aéroport. Il faut envoyer des hommes pour l'enlever. Je ne peux pas m'occuper de ça.

Il coupa aussitôt la communication puis se tourna vers Théodore.

— Tu as eu la frousse, petit.

Rien n'échappait à ce Blanc.

— Non patron, mentit Théodore.

— C'est tout à fait normal. Il n'y a pas à en avoir honte. Au front, tout le monde a peur. J'ai vu des gus deux fois gros comme toi trembler et pleurer comme des gosses.

Il lui flanqua une tape amicale sur la cuisse.

— Et tu as pensé que j'allais te flinguer, pas vrai ?

— Un peu, patron.

— Ça n'entre pas dans mon contrat et je ne fais jamais de rab, sauf en cas de force majeure. Je ne prends pas de risque non plus. Toi, je sais que tu ne parleras à personne de cette opération.

— Je ne parlerai pas, patron, c'est juré.

— Parce que, vois-tu, si tu en parlais, on ne te croirait pas. Ou alors ça mettrait très longtemps. Moi, je serais déjà rentré à Paris et la police te mettrait tout sur le dos. C'est toi qu'on a vu deux fois chez Sanchez, pas moi, et c'est toi aussi qui a apporté l'enveloppe dans le parking. Et même si la police me faisait des ennuis avant mon départ, tu serais considéré comme complice et tu finirais ta vie à servir de femme aux taulards de New Bell. C'est pour ça que je n'ai aucune raison de te tuer. Et aussi parce que je t'aime bien. Tu es un bon garçon, tu as fait beaucoup de progrès depuis que nous travaillons ensemble.

Théodore médita un instant ces paroles puis se décida à poser la question qui le taraudait.

— Tu m'emmènes à Paris, patron ? Je travaillerai avec toi.

Acquaviva émit un petit rire triste.

— Non, ça ne fait pas non plus partie du programme. En France, tu ne pourrais pas m'aider. Tu es mineur et tu n'as pas de papiers, tu serais refoulé à l'aéroport. Il n'y a rien à regretter : chez nous, la vie n'est pas aussi facile que tu as l'air de le croire pour les gars comme toi.

Théodore comprit qu'il était inutile d'insister. Il se mura dans un silence boudeur.

— Je comprends que tu sois déçu, mais je ne t'ai jamais promis de t'emmener. Je tiendrai ma promesse : tu vas toucher la seconde partie de ton contrat, comme moi. Ça te fera de quoi te retourner.

Pourquoi le Français ne gardait-il pas cette somme pour lui, alors qu'il n'avait plus l'intention de le faire travailler ? Le garçon avait beaucoup de mal à comprendre la psychologie de ce Blanc.

— Je suis un homme droit qui tient toujours ses engagements, dit Acquaviva, comme s'il pouvait lire dans les pensées de Théodore. Tous les hommes que j'ai eus sous mes ordres pourraient te le dire, les Noirs comme les Blancs. Je ne fais pas de différence entre les soldats.

— Je peux te poser une question, patron ?

— Je t'écoute.

— Pourquoi t'as pas jeté le flingue ?

Acquaviva ricana.

— Bonne question. Il n'y a pas urgence et figure-toi que j'ai un port d'arme officiel. J'ai de bonnes raisons de croire qu'ils ne feront pas d'analyse balistique. Tu sais ce que c'est, une analyse balistique ?

— Oui, j'ai regardé Derrick.

— Je m'en doutais. Mais au Cameroun, on n'est ni chez Derrick ni chez Navarro. Je me débarrasserai du revolver avant de partir, je ne peux pas l'emmener dans l'avion. Ne me demande pas de te le donner, ça ne serait pas un service à te rendre.

— Et le sac ?

— Il faut que j'examine son contenu. Ensuite, je le balancerai dans une décharge. Tu ne peux pas le récupérer non plus. Ce serait dangereux.

— Compris, patron. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Quartier libre, soldat ! Je te propose d'aller nous beurrer la gueule dans un rade. J'ai encore une nuit à passer dans ce bled et aucune envie de dormir.

La fraîcheur qui régnait dans l'appartement surprit agréablement Josyane. Ils s'étaient tout de même décidés à réparer la climatisation ! Sanchez dormait encore profondément. Il avait dû bouger dans son sommeil et tomber du canapé, car il gisait maintenant sur le sol, replié en position fœtale. Ce spectacle affola un instant la jeune femme. La dose avait-elle été trop forte ou son compagnon avait-il pris des médicaments ou des aliments incompatibles avec le GHB ? Elle se pencha sur lui et constata avec soulagement qu'il respirait et émettait même de petits grognements. Un instant, elle l'avait cru mort. Le capitaine Kimbé ne lui avait donné aucune indication sur la durée de l'état d'inconscience provoqué par ce produit ni s'il existait un moyen quelconque d'en dissiper ou d'en atténuer les effets.

Elle l'empoigna par l'épaule et le secoua.

— Il faut que tu te réveilles, Romain, tu as un dossier à étudier pour demain.

Il grogna à nouveau, changea de position. Elle revint à la charge. Cette fois, il se redressa, se frotta les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe que tu t'es endormi. Tu m'as dit que tu avais un dossier à étudier pour demain matin...

— Je me débrouillerai. Je me débrouille toujours.

Il se leva et tituba jusqu'à leur chambre où il se laissa tomber sur le lit.

— Je dors. Je m'en fous des dossiers.

Elle renonça à le sortir de son état léthargique, le déshabilla et le couvrit d'un drap. Restait à espérer qu'il soit sur pied le lendemain matin. Josyane se mit à tourner dans l'appartement comme un animal en cage. Elle prit une douche, enfila un short et un débardeur et s'installa devant la télé. Elle suivit pendant quelques minutes un reportage consacré à la première dame du pays qui inaugurerait à la fois un colloque sur les enfants victimes du sida et une nouvelle coiffure. L'ex-Miss Cameroun, dans son tailleur Chanel rose, exécuta quelques figures de *ndombolo* devant une escouade de courtisans frappant dans leurs mains, puis lut sur un ton emphatique un discours convenu rédigé de toute évidence par un de ses conseillers. La rumeur voulait qu'elle ait abandonné ses lunettes pour des verres de contact. Josyane

zappa ensuite sur TF1 dont l'image était, pour une fois, relativement nette. Elle prit une série américaine en cours de route, mais, comme elle n'avait pas vu les épisodes précédents, fut rapidement désorientée par une multitude de personnages dont elle ignorait tout. Elle bâilla, éteignit la télé et retourna dans la chambre. Le petit rouleau de papier abandonné sur la commode attira son attention. Elle retira l'élastique et déroula délicatement les feuilles. Le papier était sale, froissé, parfois déchiré et l'écriture en pattes de mouche d'Assamoa quasiment illisible. Certaines pages portaient des listes de noms, d'autres des notes. Elle ne parvint pas à en comprendre la signification mais devina qu'il s'agissait d'un document dont la détention pouvait s'avérer compromettante. Si ce n'était pas le cas, pourquoi Assamoa ne l'avait-il pas gardé sur lui ? L'idée lui vint de le remettre au capitaine Kimbé, en gage de bonne volonté, puis elle se dit que cette démarche risquait de leur attirer des ennuis supplémentaires. L'officier, qui était visiblement très méfiant, pouvait soupçonner Romain ou elle d'avoir pris connaissance de ces notes et considérer cela comme une menace pour les intérêts qu'il servait. Non, ce n'était pas la bonne solution. Elle se rendit dans la salle de bains et déchira les feuilles en menus morceaux avant de les jeter dans la cuvette des WC. Elle se sentit alors soulagée d'un grand poids, alla s'allonger à côté de Sanchez et s'endormit.

Le portable de Frémieux se mit à vibrer dans la poche de sa veste, alors qu'il lisait un article du *Quotidien du médecin* assis à l'arrière de sa limousine. Il ne confiait le numéro de ce portable qu'à sa famille et à un très petit nombre de collaborateurs.

— Jean-Noël Frémieux ?

— Lui-même.

— AB Conseil.

— Ah, un instant, je vous prie.

Il ordonna à son chauffeur de s'arrêter, pour que la communication ne risque pas d'être coupée.

— Je vous écoute.

— Notre affaire est réglée au mieux de vos intérêts. Nous avons eu un petit pépin technique, mais ça ne concerne pas directement l'opération. Vous ne devriez plus en entendre parler.

— C'est parfait. Vous serez réglé comme convenu.

Le PDG replia son portable, le rangea dans sa poche, ferma les yeux et laissa aller sa tête contre le rembourrage du siège de cuir. Il éprouvait un intense soulagement.

— Ça ne va pas, monsieur le président ? Vous ne vous sentez pas bien ? s'inquiéta le chauffeur qui l'observait dans le rétroviseur.

— Au contraire, Gilles, je ne me suis jamais senti aussi bien !

— Alors, il vaudrait peut-être mieux repartir, nous ne sommes pas très bien garés. Nous gêmons la circulation.

— Encore un instant.

Il reprit son portable et composa le numéro de la directrice de la communication.

— Solange ? Vous avez le feu vert pour le lancement du Virsac. Je redoutais quelques petites complications, mais tout est réglé.

— Champagne ! commanda Acquaviva.

La serveuse apporta une bouteille et fit mine de la déboucher. Acquaviva s'en empara et examina l'étiquette, sous le regard impressionné de Théodore.

— Sois gentille, petite, c'est du champagne que j'ai demandé, pas du mousseux tiède. Je ne suis pas encore assez bourré pour me faire fourguer n'importe quoi.

La serveuse repartit avec sa bouteille et alla raconter cet incident à la patronne du Perroquet vert, une impressionnante matrone moulée dans une robe dorée, qui officiait derrière son comptoir. Celle-ci jaugea ce Blanc décidé à claquer ses francs CFA, puis lui concocta un petit numéro de charme et vint en personne lui présenter une bouteille de grande marque.

— Vous allez goûter d’abord et si ça ne vous convient pas, je vous en proposerai une autre.

Elle déboucha cérémonieusement la bouteille et versa un peu de champagne dans une flûte sans en perdre une goutte. Acquaviva goûta et hocha la tête.

— Celui-là me semble correct.

— Vous êtes à Douala pour affaires ?

Acquaviva vida la flûte.

— On peut dire ça.

La patronne remplit les flûtes des deux clients tout en observant Théodore.

— Et ce garçon est sans doute votre guide ?

Ce qui était une façon élégante de remarquer qu’il avait embauché un boy. Théodore, qui avait senti le mépris de la patronne, n’était pas dupe.

— Mon assistant, précisa Acquaviva, en adressant un clin d’œil au jeune homme.

Théodore trempa prudemment ses lèvres dans le champagne. Le goût le surprit mais lui plut.

— Et vous êtes dans quelle branche, si ce n’est pas indiscret ?

— Le conseil. Je procède à des audits, je règle des situations délicates...

— Ah... Et vous êtes de Paris ?

— Comment avez-vous deviné ?

— J’ai travaillé plusieurs années à Paris. Chef de rang au Wepler de la place Clichy. Vous connaissez ?

— Affirmatif.

— Donc je sais distinguer l’accent d’un Parisien de celui d’un Marseillais.

Elle montra la salle qui commençait à se remplir.

— Hélas, nous ne voyons pas beaucoup de Français en ce moment. On dirait que les expatriés boudent notre établissement et notre quartier. Ils se montent la tête avec les histoires de délinquants. On peut aussi bien se faire détrousser à Bonapriso, boulevard Ahidjo ou place de la Poste.

Nouveau clin d’œil d’Acquaviva à son compagnon.

— Je veux bien vous croire. Même l’aéroport n’est pas sûr d’après ce qu’on m’a dit.

La patronne prit appui des deux mains sur leur table et se pencha vers eux, exhibant une poitrine spectaculaire.

— Je vous envoie la petite avec la carte. Nous avons des soles qui sortent de l'eau et du poulet kedjenou comme mon chef est seul à savoir le faire. Les musiciens vont bientôt arriver. Et, si vous avez envie de compagnie, n'hésitez pas. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une excellente soirée et un agréable séjour à Douala.

— Elle est top, mais elle veut te composer, avertit Théodore après le départ de la patronne.

— Ne t'en fais pas. Je ne suis pas né de la dernière pluie.

Ils optèrent pour le poulet kedjenou. Acquaviva buvait comme un trou. Théodore, qui n'avait pas oublié sa mésaventure lors de leur première sortie, restait plus prudent. Il avait le sentiment de vivre la grande vie, celle des agents secrets qu'on voit dans les séries américaines. Mais il ne perdait pas de vue pour autant que cette existence était dangereuse et parfois très courte. Le professionnalisme dont ce Blanc venait de faire preuve en exécutant le Bosniaque montrait qu'il s'agissait d'un personnage redoutable, même s'il jouait pour le moment les gentils patrons. Il ignorait quelles étaient ses intentions à son égard et n'accordait qu'une confiance limitée à ses déclarations rassurantes. Un homme capable de tuer aussi froidement devait aussi savoir mentir. Le garçon décida de demeurer sobre, d'une part pour rester prêt à faire face à toute éventualité, d'autre part pour ne pas s'endormir bêtement s'il se retrouvait dans le lit d'une fille. Sa mission accomplie, libéré de la tension qui avait accompagné sa préparation, Acquaviva donnait en revanche l'impression de se lâcher complètement. Il semblait en veine de confidences.

— Tu sais que j'ai vécu pendant plusieurs années ici ?

— J'avais compris que tu étais déjà venu, patron, parce que tu causes le camfranglais.

— Je cause aussi un peu le bassa, le bamiléké et le douala. Et j'ai occupé un poste important, si tu veux savoir, mais ça commence à dater. Plus personne ne se souvient de moi et plus personne ne me reconnaît. Pour le genre de boulot que je fais maintenant, ça vaut mieux. Tu ne crois pas ?

— Pour sûr, patron.

— J'ai même été conseiller du président Ahidjo[45]. Tu sais qui c'est, au moins ?

— Forcément que je le connais, il y a plein de rues à son nom, et on l'apprend à l'école.

— Je peux te dire que ce pays avait plus de gueule à cette époque-là. C'était plus propre, il n'y avait pas autant de voleurs et l'aéroport n'était pas aussi déglingué qu'aujourd'hui. C'est une honte de laisser un aéroport dans cet état.

— Je sais pas, patron. Je connais pas les aéroports, mais tu as sûrement raison.

Autour d'eux, les convives se mirent à applaudir la chanteuse qui venait de monter sur la scène, en compagnie d'un guitariste et d'un percussionniste. Elle attaqua une mélodie lente et langoureuse.

— Tu comprends ce qu'elle chante, alors, si tu parles toutes les langues ?

— Je sais qu'elle chante en douala, mais je ne comprends pas grand-chose. C'est trop vieux. J'ai oublié. Je saisis quelques trucs : « on a *sekele* toute la nuit », je sais ce que ça veut dire ! Tout a changé depuis mon époque, mais pas ça...

La chanteuse enchaîna sur un rythme plus entraînant. Des couples se mirent à danser. Acquaviva commanda une seconde bouteille de champagne.

— Aujourd'hui, la mode c'est l'afro funk. L'aéroport est tout pourri mais on a quand même la Star Academy. Ça existait pas, dans ton temps, patron ?

— Non, ça n'existait pas. Et moi, je faisais la guerre. Ça n'est pas le premier Bamiléké que j'envoie rejoindre ses ancêtres. On en a zigouillé un bon paquet, à l'époque. On ne leur faisait pas de cadeau, mais ils ne nous en faisaient pas non plus. Faut reconnaître que c'étaient des bons guerriers, moi j'ai toujours respecté mes ennemis, en Indo comme en Algérie et en Afrique. Mais on n'était pas vraiment à égalité. Eux, ils avaient des vieilles pétoires rouillées et nous on avait des avions pour leur balancer du napalm. C'est la vie : la guerre, ça n'est pas un match de foot. Et s'ils avaient gagné, vous auriez eu les Russes, eux c'étaient des braves types, mais leurs chefs étaient cocos. Tu me diras, aujourd'hui vous avez les Chinois. Alors je ne sais pas si vous avez gagné au change.

Acquaviva parlait sans arrêt.

— L'Afrique est dans la merde. Vous avez voulu virer les Français, vous l'avez cherché.

— J'ai viré personne, protesta Théodore, mollement.

— Je sais, tu es un brave gars. À mon avis, ce que tu devrais faire, c'est monter un petit commerce peinard, avant que les Chinois aient pris toute la place. Malin comme tu es, tu pourrais faire ta pelote. Dans le temps, tu aurais pu t'engager dans l'armée, mais maintenant ils donnent des galons aux fils et aux neveux des ministres. À mon époque, le gars qui avait des couilles montait en grade, tu aurais pu devenir adjudant-chef, peut-être même lieutenant en fin de carrière.

L'idée de s'engager n'avait même pas effleuré Théodore.

— J'ai pas peur, mais j'aime pas obéir.

Acquaviva lui flanqua une tape sur l'épaule.

— Pourtant tu as très bien appliqué mes consignes.

— C'est pas pareil quand c'est toi qui donnes les ordres, patron.

— Eh oui, pour se faire respecter des hommes, il faut...

Acquaviva interrompit sa phrase pour observer deux filles qui se dirigeaient vers leur table en se déhanchant au rythme de la musique.

— On peut vous tenir compagnie ?

Sans attendre de réponse, elles s'attablèrent avec eux. Acquaviva réclama une troisième bouteille et des verres. Théodore constata que la plus belle des deux filles s'était ostensiblement rapprochée du Français. Lors de leur première sortie au Perroquet vert, il n'avait pas remarqué ce genre de détail. Cette fois, rien ne lui échappait. Il éprouvait une sensation étrange. Celle d'être à la fois dans cette boîte en compagnie de ce Blanc et de ces deux filles, et en même temps celle d'observer la scène de l'extérieur, comme s'il se trouvait au cinéma ou devant la télévision. La lucidité avec laquelle il analysait sa situation le surprenait. Il avait l'impression de voir son cerveau fonctionner sous ses yeux pour lui livrer toutes sortes de fichiers bien rangés, à la manière d'un ordinateur. Il s'interrogea sur les effets de l'alcool. Certaines drogues aiguisent les sens, pourquoi pas le champagne ?

La main de sa voisine se posa sur sa cuisse, l'arrachant à cet état second.

— Tu me fais danser ?

Il consulta Acquaviva du regard.

— Va danser, mon garçon, amuse-toi. Moi, je ne danse bien qu'au lit !

Cette assertion fit éclater de rire l'autre fille, qui se rapprocha encore davantage du Blanc.

Théodore se lança sur la piste. Sa cavalière frotta son bassin contre le sien, puis se retourna pour rouler des fesses.

— Le *makossa*, j'aime trop.

— C'est top, dit le jeune homme en posant ses mains sur ses hanches.

Elle l'écarta d'une petite tape sur le bras.

— Eh là, on danse, on ne touche pas !

Elle le chauffa ainsi pendant tout le morceau, se rapprochant, le frôlant puis s'écartant.

— Alors, comment il se débrouille, ce garçon ? demanda Acquaviva à leur retour.

— Il a des progrès à faire. Faut faire passer la musique dans ton corps, petit frère.

En temps habituel, cette remarque aurait vexé Théodore. Il posa à son tour sa main sur la cuisse de sa voisine.

— Avec toi, je vais apprendre vite, ma sœur.

Cette réplique provoqua une crise d'hilarité des deux filles.

— C'est un malin ! dit celle qui avait jeté son dévolu sur le Blanc.

— Je vais monter avant d'être complètement HS, annonça Acquaviva.

Les deux filles, qui touchaient un pourcentage sur les boissons, échangèrent des moues de déception.

— Tu ne veux pas danser et boire encore un peu ?

— Nous allons monter une bouteille là-haut, annonça Acquaviva.

Théodore se retrouva au lit dans les bras de la fille. Tout en lui faisant l'amour, il entendait les rires d'un couple que ne couvrait pas complètement le vacarme de l'orchestre. Il éprouva de nouveau cette sensation de dédoublement, comme si son cerveau se détachait de son corps. Ces ébats ne provenaient pas de la chambre d'Acquaviva qui se trouvait du côté opposé. Le Blanc était sans doute plus discret, ou bien ronflait-il déjà sous l'emprise de l'alcool. S'il s'endormait, la fille allait très probablement en profiter pour le taxer. Ces pensées continuèrent à tourner dans la tête du jeune homme jusqu'à l'instant de l'orgasme. Il reprit ses esprits très vite, allongea le bras pour attraper son pantalon et y prendre quelques billets qu'il tendit à la fille.

— Tu peux retourner danser et te lever un chaud-gars.

Elle lui caressa le visage.

— Tu ne veux pas que je reste avec toi, petit frère ? Tu n'as pas *jembe*[46] ?

— *No problem*, ma sœur, tu es top bonne !

Rassurée sur ses compétences, la fille enfila sa robe, fit disparaître les billets et abandonna son jeune client.

Théodore resta un instant allongé, les mains sous la nuque, puis se rhabilla et, profitant d'une pause de l'orchestre, alla plaquer son oreille contre la paroi. Il n'entendit pas le moindre bruit. Après avoir renouvelé deux fois l'expérience, le garçon sortit de la chambre, pieds nus, et, prudemment, tourna la poignée de la porte d'en face.

Acquaviva n'avait pas tiré le verrou, ou bien la fille était partie en laissant la porte ouverte.

Cette seconde hypothèse lui parut la plus vraisemblable. Néanmoins, c'était une faute indigne d'un professionnel de ce niveau. Le Français baissa dans l'estime du jeune homme.

Il ne s'était pas trompé : la fille avait disparu. Acquaviva dormait la tête enfoncée dans un coussin. Il ne s'était même pas déshabillé.

Théodore retint son souffle et marcha jusqu'à la chaise où le Blanc avait accroché sa veste. Il la tâta, sentit le renflement du portefeuille, ce qui semblait indiquer que la fille ne l'avait pas dépouillé. Sans doute l'avait-il chassée avant de s'endormir. Mais où avait-il pu mettre son arme ? Il ne l'avait tout de même pas gardée sur lui pendant qu'il appuyait la fille.

Prudemment, Théodore glissa la main sous le lit, puis sous

l'oreiller que le Français serrait dans ses bras. Un sentiment de victoire l'envahit quand ses doigts rencontrèrent la crosse métallique du Ruger. Délicatement, il dégagea le revolver, puis il l'examina et constata que le réducteur de son avait été dévissé.

Acquaviva n'avait pas bronché. Son souffle était régulier.

Théodore saisit l'arme à deux mains, visa la nuque d'Acquaviva. Malgré la musique, les convives et le personnel risquaient d'entendre une détonation, car la salle du restaurant se trouvait juste en dessous de la chambre.

Après avoir hésité quelques instants, il prit le second oreiller et le plaça au-dessus de la tête du Blanc, comme il l'avait vu faire dans des téléfilms. À l'instant où l'oreiller toucha son crâne, Acquaviva se mit à remuer et fit le geste de chasser une mouche. Théodore eut un mouvement de recul, puis constatant que le Blanc dormait toujours profondément, il se rapprocha et pressa la queue de détente. Sous l'impact, Acquaviva se cambra, se souleva en prenant appui sur sa main droite, puis retomba lourdement et demeura immobile.

Théodore essuya soigneusement l'arme avec une serviette prise dans le cabinet de toilette et la posa à côté du lit. Il s'empara du portefeuille d'Acquaviva, de sa montre, de la carte magnétique de l'Akwa Palace, des clefs de la Toyota et d'une liasse de billets. Au moment de sortir, il changea d'avis et alla ramasser le revolver qu'il glissa dans son jean, sous sa chemise. Pour quitter le Perroquet vert, il évita la grande salle et emprunta un petit couloir qui donnait sur une courette. Il ne croisa qu'une serveuse chargée d'un lourd plateau qui ne lui prêta pas attention.

Après avoir parcouru un dédale de petites ruelles entourées de baraques de planches couvertes de tôle ondulée, il retrouva la rue de la Joie où se pressait une foule de fêtards dans une cacophonie étourdissante. Il passa devant la Toyota, mais résista à la tentation de prendre le volant, non seulement parce qu'il ne savait pratiquement pas conduire mais parce qu'il n'ignorait pas que le premier contrôle de mange-mille lui serait fatal. Les policiers et les gendarmes rôdaient toujours en nombre dans ce quartier de boîtes de nuit où chaque passant représentait un gombo potentiel.

Il avisa un skinbender qui venait de déposer une femme devant le Caméléon, un concurrent du Perroquet vert, et lui demanda de le conduire avenue Ahidjo. Le conducteur, qui pilotait une Suzuki flambant neuve, toisa son jeune client. Voyant qu'il était bien habillé, il l'invita à grimper derrière lui.

— Termine le tableau[47], mon pote ! commanda Théodore.

Il le questionna ensuite sur sa moto. Tout en se faufilant habilement dans la marée de véhicules, le conducteur se lança dans

des explications détaillées sur les qualités et les défauts de son engin. Il lui fallait se retourner et crier pour se faire entendre de son passager. Théodore se fit déposer à trois cents mètres de l'Akwa. Il régla la course, sans marchander.

— Elle en pète, ta bécane. Où ça s'achète, une top machine comme ça ?

Le skinbender lui tendit un petit rectangle de carton.

— C'est ma carte de visite. Pour les bons clients. Si tu veux une occase valable, je te présente un vendeur. Tu m'appelles sur mon portable et on se retrouve devant la poste.

— Ça roule, je t'appelle.

Comme d'habitude une petite foule de vendeurs à la sauvette et de changeurs de monnaie en djellabas blanches se pressait sous les arcades de l'hôtel. Théodore hésita un instant puis renonça à pénétrer dans l'hôtel comme il en avait eu l'intention pour fouiller la chambre du Blanc. Les risques étaient trop grands.

Le garçon comprit qu'il était revenu à la case départ : la rue, son domaine. L'aventure, la grande vie, tout cela était terminé. Il éprouvait à la fois du soulagement, de l'amertume et une certaine exaltation. Le coup n'était pas aussi beau qu'il l'avait espéré, mais il lui rapportait tout de même un bon paquet de fric, des vêtements neufs, une Breitling et un revolver. Théodore savait qu'il n'était pas prudent de conserver l'arme car le meurtre du Français allait déclencher une enquête poussée avec autopsie, étude balistique, analyse ADN. Beaucoup de gens avaient vu la victime en sa compagnie, à commencer par la patronne, les serveuses et les putes du Perroquet vert. Mais ces témoignages n'aideraient pas beaucoup les mange-mille. Des milliers de jeunes pouvaient correspondre à la description qu'elles feraient de lui. À tout hasard, il inventa une histoire au cas où il se ferait arrêter : un autre Blanc avait tué Acquaviva sous ses yeux et l'avait menacé de mort s'il parlait. Un homme mystérieux, grand et sportif, avec des Ray-Ban teintées, genre James Bond. D'ailleurs Acquaviva était très certainement un agent secret et il était plus logique pour les flics de penser qu'il avait été abattu par un de ses concurrents que par son guide. Sauf bien sûr s'ils retrouvaient la montre et le flingue sur lui. Il pourrait prétendre s'en être emparé après le meurtre mais les enquêteurs le tabasseraient jusqu'à ce qu'il avoue car ils avaient besoin d'un coupable. Il savait aussi que peu de suspects résistent au traitement qu'on leur fait subir au commissariat central de Douala. Toutes ces idées tournaient dans la tête de Théodore tandis qu'il s'éloignait de l'Akwa.

La sagesse l'emporta. Après avoir vérifié que personne ne l'observait, il jeta le revolver dans l'un des trous béants qui fissuraient la chaussée. Quant à la montre, rien ne prouvait qu'elle avait

appartenu au Blanc, il décida de la vendre. De toute manière, le premier policier qui l'arrêterait la lui volerait s'il la voyait à son poignet. Un simple coup d'œil permettait de savoir qu'il ne s'agissait pas d'une fausse.

Théodore emprunta une rue adjacente puis entra dans un bistro où il commanda une bière, au comptoir. Il la paya sur-le-champ et en but une rasade avant d'aller s'enfermer dans les toilettes pour compter sa fortune. Entre ce que lui avait donné Acquaviva et ce qu'il avait grappillé depuis le début de leur collaboration, ça lui faisait un peu plus de quatre cent mille francs CFA et sept cent cinquante euros. Il remit la liasse à sa place, coincée dans sa ceinture sous sa chemise, et retourna au comptoir écluser sa bière. Il ignorait combien il pouvait tirer de la montre qui, hélas, n'était pas en or. Il songea à la bande du cimetière dont il avait partagé le sort pendant plusieurs mois. Elle était en cheville avec un trafiquant qui lui rachetait ses larcins. Il s'agissait le plus souvent d'accessoires prélevés sur des véhicules en stationnement, comme les essuie-glaces que Théodore avait tenté de voler au Français, et non d'objets de valeur. Néanmoins, ce type ne les avait jamais dénoncés.

Théodore n'avait aucune envie de retrouver ses anciens compagnons, en particulier la fille à qui il avait fait toutes sortes de promesses stupides. Ils ne jouaient plus dans la même division. Les autres voudraient savoir ce qu'il avait fait avec ce Blanc, ils lui demanderaient comment il avait réussi à se procurer de beaux vêtements. Ils se douteraient qu'il avait été payé par le Français, exigeraient un partage et le dépouilleraient. Il lui fallait donc se débrouiller pour rencontrer seul le receleur. Celui-ci traînait parfois dans une échoppe du quartier de la poste.

Théodore traversa la ville à pied et fit deux fois le tour de la place de la Poste avant de trouver son homme qui bavardait avec une femme occupée à manœuvrer une photocopieuse disposée en plein air sur une table pliante. C'était un petit bonhomme maigre et chauve qui se donnait des airs importants. Il posa sur lui un regard condescendant.

— C'est à quel sujet ?

— Une affaire.

— Un instant. Tu vois bien que je suis occupé. Ce sont des documents officiels.

La femme termina ses opérations et tendit au petit chauve des photocopies qu'il plia en quatre et fit disparaître dans une de ses poches. Il paya la femme, récupéra sa monnaie et se tourna vers Théodore qui attendait patiemment.

— Tu n'as pas intérêt à me faire perdre mon temps, gamin.

Néanmoins, après avoir embrassé sur les joues la propriétaire de

la photocopieuse, il accepta d'aller s'attabler avec le garçon dans une gargote abritée par une bâche. Sans prononcer un mot, Théodore lui tendit la montre.

Le bonhomme la prit, la plaça à la hauteur de ses yeux, puis tira de la poche de poitrine de sa chemise une paire de lunettes qu'il utilisa à la manière d'une loupe pour examiner les deux faces de la Breitling.

Théodore retenait son souffle.

— C'est une vraie, fabriquée en Suisse, crut-il bon de préciser.

— Tu crois que je ne suis pas capable de reconnaître une chinoise ?

— Alors, si tu t'y connais, tu dois voir que c'est une vraie.

Le receleur posa la montre sur la table.

— C'est une vraie, mais elle n'est pas toute jeune. Regarde : il y a une rayure ici.

— Quelle importance ? Les anciennes ont encore plus de valeur. Ce sont des pièces de collection.

— Ça dépend lesquelles. Et une rayure, ça peut se reconnaître... Elle va être très difficile à vendre.

Théodore faillit reprendre la montre, mais il maîtrisa sa colère. La palabre faisait partie du jeu.

— Je peux facilement trouver un Blanc qui me la prendra, mais j'avais pensé à toi, parce que tu as toujours été réglo avec nous.

Le petit homme chauve se radoucit.

— Je ne te conseille pas de la vendre à un étranger. Les étrangers n'y connaissent rien, ils croiront que c'est une fausse et se méfieront. Tu es trop jeune pour inspirer confiance. Moi, si tu me la laisses en dépôt, je la vendrai au meilleur prix et je me contenterai d'une commission de vingt-cinq pour cent.

— Non, c'est comptant ou rien du tout.

— Dans ce cas, c'est moi qui prends tous les risques, donc ma marge doit compenser. Tu comprends ça ? Ce sont les lois du commerce. Je ne peux pas te proposer plus de cinquante mille.

Théodore fit mine de reprendre la montre.

— Elle ne partira pas à moins de deux cent mille.

— Tu n'es pas raisonnable, petit. Regarde le bracelet : il est tout usé. Je vais être obligé de le changer pour la vendre.

La négociation se poursuivit ainsi pendant un bon quart d'heure au terme duquel ils se mirent d'accord sur cent vingt mille francs CFA.

— Il faut que j'aille chercher du liquide, annonça le receleur.

Une bouffée de méfiance envahit Théodore. Ce type pouvait lui tendre un piège. Revenir avec des complices costauds ou même avec un flic. Le receleur devina ses réticences.

— Tu n'as rien à craindre. Si je voulais te voler, la montre serait

déjà dans ma poche. Je suis un homme d'affaires, pas un voleur. Si je me mets à voler mes partenaires, je suis grillé, le business est terminé pour moi. Tu piges ?

Ce raisonnement ne convainquit Théodore qu'à moitié. Pourtant, il accepta ce marché et conserva la montre jusqu'à ce que le receleur revienne avec la somme promise.

Marché conclu, ils trinquèrent. Le receleur régla les bières, ce qui confirma Théodore dans l'idée qu'il s'était fait rouler.

— Tu as tout de même fait un bon deal.

Le receleur lui adressa un clin d'œil.

— Toi aussi, petit. Personne ne t'aurait donné plus à Douala. Crois-moi. Je connais les prix du marché et la cote de tout ce qui se vend et s'achète dans le pays : les montres, les lecteurs DVD, les voitures et tous les accessoires qui vont avec.

— Bon, d'accord, c'est réglé, mais rends-moi un service. Une lueur de méfiance s'alluma dans l'œil du petit homme.

— Quel genre de service ?

— Tu causes mieux que moi pour négocier. Je voudrais acheter une moto pour faire skinbender. Une bonne occasion.

— *No problem, man !* Tu as le spécialiste des motos en face de toi. Tu cherches quel modèle ?

Gabriel Kana avait passé une nuit pénible. Sa troisième femme, une yoyette de dix-sept ans offerte par son chef de village de père en échange d'une recommandation, n'avait réussi ni à lui faire retrouver le sourire ni à le mettre en train pour l'amour. Il l'avait chassée sans ménagement vers une heure du matin, pour aller se faire consoler par sa première femme, la seule qui le comprenait. Elle l'avait cajolé comme un enfant, lui avait prodigué des conseils avisés, mais il n'avait toujours pas trouvé le sommeil. Le coup de fil que lui avait passé Kimbé dans l'après-midi l'obsédait. Le capitaine lui avait rappelé qu'il attendait son gombo. L'humiliation que lui faisait subir l'officier avait ouvert une plaie que seule la vengeance pourrait refermer définitivement. Car, si le fayman avait appris à plier et même à faire profil bas quand il avait affaire à trop forte partie, il n'oubliait jamais.

— Ce porc ne perd rien pour attendre, murmura-t-il entre ses dents, tandis que sa deuxième épouse aidée d'une de ses filles lui servait une copieuse part de ndolé.

Celle-là valait surtout pour ses qualités de cuisinière. Chacune à sa place.

— Mange donc au lieu de ruminer !

Mais l'affaire lui avait aussi coupé l'appétit. Après avoir éclusé une JPI et donné une petite tape sur les fesses de sa deuxième épouse, pour lui prouver que son plat n'était pas en cause, il se rendit dans son bureau, une pièce meublée à la manière de celle d'un PDG, avec une grande table de travail ovale en palissandre, de confortables sièges de cuir, deux ordinateurs, un téléviseur 16×9 et toute une batterie de téléphones qu'il utilisait peu car il redoutait toujours d'avoir été mis sur écoute par un ennemi quelconque et préférait utiliser ses trois portables dont il faisait régulièrement changer les numéros.

Il se carra dans son fauteuil directorial, les pieds sur le bureau, une autre JPI à portée de la main, et composa le numéro d'un homme qui passait pour le bras droit du nouveau ministre de l'Intérieur et lui était redevable de divers services, en particulier d'avoir favorisé sa nomination.

— Comment se porte l'ami Gabriel ? demanda aimablement le haut fonctionnaire.

— Ça roule, mais ça pourrait gêner.

— Ah, des blèmes ?

— Un peu, il faut qu'on *speak*. Je *need* une A1[48] et je sais que tu es le *right* man.

— Tu me flattes, mon cousin.

— Tss, tss.

Ils convinrent d'un rendez-vous dans un bar proche de la place du Vingt-Mai, à deux pas du ministère où officiait en principe le tout nouveau conseiller. Kana arriva au volant de sa Mercedes 600 blanche dont il confia la surveillance à un vigile manchot. Il glissa un billet de cinq cents dans l'unique main valide de l'infirmier.

— Si on me la raye, tu perds ton job, compris ?

— Compris, patron.

De l'intérieur du bar, le conseiller observait ces opérations avec un petit sourire. C'était un homme dans la quarantaine aux allures d'intellectuel dont l'élégance discrète tranchait avec la mise voyante du fayman.

— Une classe S, c'est top. On en a commandé des nouvelles au ministère, mais j'aurai seulement droit à une classe E. Encore heureux qu'ils ne nous refilent pas des chinoises ! Ils viennent d'en échanger un lot contre de la bauxite.

— Ne pleure pas. Tu es jeune, tu as encore le temps de ne pas manquer.

Ils consacrèrent quelques minutes à passer en revue différents modèles de voitures de luxe avant d'entrer dans le vif du sujet.

— Alors, l'ami, on dit quoi ? attaqua le conseiller.

— Comme je te l'ai dit, j'ai besoin d'une A1, mais je ne voulais pas en parler par phone, c'est trop chaud.

— Ce n'est pas grave, j'espère ?

— Je me suis fait composer par un individu. Si je ne prends pas mes dispositions, il va me faire chanter.

Le conseiller ouvrit de grands yeux.

— Je vois ma tête, ce matin ! Toi, Kana, tu t'es fait composer ?

— Le capitaine Kimbé, tu connais ?

Cette fois, le conseiller prit un air de conspirateur et baissa la voix, après avoir jeté un regard en direction des tables voisines.

— Services spéciaux. C'est un méchant.

— On m'a dit ça. J'ai déjà contacté quelques amis, figure-toi. Impossible de te joindre jusqu'à ce matin.

— Surbooké. Mon ministre m'a emmené faire la tournée des popotes. Ton Kimbé, c'est un neveu de Dieudonné Hayatou, le ministre de la Santé. C'est pour ça qu'il fait le *bép-bép*[49]. Pour le faire tomber, il faut faire tomber Hayatou. À ma connaissance, il n'a pas de lien avec Popaul[50]. Mais il ne dépend pas de mon ministère. À mon niveau, je ne peux pas faire grand-chose.

— Je ne te demande pas d'intervenir *straight*. Seulement des tuyaux.

— Alors, Gabriel, il faut me parler.

— D'accord. Récemment, j'ai traité avec un Français, un capo de Nova Telecom. Un personnage que je ne peux pas nommer me l'avait recommandé. Le Blanc voulait un passeport pour un ami à lui qui est en cavale.

— Un autre Français ?

— Non, un Bosniaque. Le deal était réglo. Mais Kimbé est entré dans la danse. Il m'a obligé à piéger mon client. Je n'aime pas ça du tout, le Bosniaque, je m'en fous, le Français aussi, mais c'est très mauvais pour le business. Ça peut circuler, tu sais comment sont les gens. Et je croyais que Kimbé allait m'oublier, mais il m'a relancé hier !

— Que veux-tu, Gabriel, ta S 600, ta villa, tes femmes, ton train de vie en jette. Ça aiguise l'appétit des petits crocodiles comme Kimbé. Pourquoi tu ne t'adresses pas à ton personnage, celui qui t'a présenté le Français ?

— Il m'a fait jurer de ne pas apparaître dans cette transaction et tu me connais, je suis un homme de parole. Il faut que je sache pourquoi Kimbé en voulait au Bosniaque.

— Tu connais le nom de cet *akata* ?

— Le Français ne me l'a pas donné et je ne lui ai pas demandé. Je ne pose pas ces questions-là à mes clients. Mais je l'ai trouvé en comparant les photos. Sa photo a été publiée dans *Cameroon Tribune*. Jean-Christophe Assamoa. Un petit journaliste miteux qui a été condamné à six mois de trou pour avoir débiné Chantal. Ce type s'est évadé de New Bell alors qu'il ne lui restait plus que quinze jours à tirer. Il voulait quitter le pays.

— J'ai entendu parler de cette affaire. Il y a un avis de recherche. S'évader à quinze jours de la quille, c'est idiot, non ?

— C'est bien mon avis.

— Et tu ne sais pas ce que Kimbé lui voulait ?

— Pas du bien, c'est sûr. Je pense qu'il lui a réglé son compte. Mais je voudrais savoir pourquoi cette affaire est si importante pour lui. Il a fait spécialement le voyage de Douala pour me menacer, devant mes clients, au Hilton, tu te rends compte ? Il doit avoir une bonne raison pour ça.

— Chantal ?

— C'est la première hypothèse. Mais ça ne colle pas. Six mois ferme pour outrages de presse à la première dame, c'est le tarif. Après, on voit si le personnage marche droit. S'il remet le couvert, c'est plus cher. Mais on ne tue pas tout de suite un minable comme cet Assamoa. Et pas d'une façon aussi compliquée. Ça ne vaut pas le coup. Il faut

une autre raison. Une raison avec des étrangers qui ont des capitaux, une joint-venture, quelque chose comme ça.

— Un journaliste, peut-être qu'il a abusé du gombo-phone[51] avec d'autres clients. Tu ne sais rien de plus ?

— Assamoa a tiré ses cinq premiers mois à Tcholliré. Avec ta situation, tu peux savoir tout ce qui se passe à New Bell et à Tcholliré, non ?

— Tout, c'est beaucoup dire... Toi, qui a eu l'occasion de visiter un de ces établissements, tu n'ignores pas que les fonctionnaires ne disent pas tout aux autorités. Ce sont des lieux coupés du reste du monde, qui ont leurs propres règles.

Cette évocation d'un souvenir douloureux fit naître une petite grimace sur le visage avenant de Kana.

— Les régisseurs et les matons, ils sont comme tout le monde, on peut les motiver. Naturellement, je prends tous les frais à ma charge.

Théodore donna un coup de kick, puis fit rugir son moteur. Il lança la Yamaha pleins gaz dans l'avenue Ahidjo, zigzaguant entre les voitures, cabra sa machine et roula un instant sur la seule roue arrière pour épater la passagère qui se serrait contre lui. La griserie de la vitesse, la pression des seins de sa compagne contre son dos et de son ventre contre ses reins lui procuraient des poussées d'adrénaline. Il bandait, tout autant sous l'excitation de ce contact que de la vitesse.

Il déposa la gamine à l'entrée du marché de New Bell. À bonne distance tout de même de la gargote familiale, car la mère n'aurait probablement pas apprécié de les voir se bécoter.

— Tu *fia*[52], hein ?

— T'aurais bien le goût de voir ça, mais j'ai pas peur du tout. Tu roules pas assez vite pour moi. Va falloir t'acheter au moins une 500, si tu veux me faire pisser dans ma culotte.

Il l'attira contre lui, frottant son sexe contre son entre-jambe. Elle se laissa faire un moment, puis s'écarta.

— Faut que j'aille aider ma mater, sinon je vais me faire fesser.

— Je peux te fesser moi-même, j'ai le goût de te nioxer[53].

Elle éclata de rire.

— Ben, c'est pas demain la veille. Faut d'abord que t'achètes une 500.

Elle s'éloigna en balançant ses petites fesses rondes moulées dans sa minijupe dorée, se retourna pour lui lancer une dernière œillade, puis pressa le pas en direction du marché. Assis sur la selle de sa moto, Théodore la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière un étal. Elle faisait la difficile, mais il savait qu'il l'aurait tôt ou tard. Depuis qu'il avait la sape et la moto, il pouvait toutes les avoir. Les filles ne le regardaient plus de la même façon.

La vie avait changé. Il ne dormait plus dans la rue. Une famille de cousins avait accepté de lui laisser un matelas pour dormir, à condition qu'il participe au financement des repas, ce qui était désormais dans ses moyens, même les plus mauvais jours. Bien sûr, ce n'était qu'un début, il n'allait pas faire le skinbender jusqu'à ce qu'il soit trop vieux pour tenir en équilibre sur sa moto. L'étape suivante serait peut-être l'achat d'un taxi, quand il aurait l'âge. Taxi, c'est un bon moyen pour rencontrer des gens de tous les milieux, des capos qui pouvaient booster sa carrière, des types comme le vieux White qu'il avait descendu. Parfois, une pointe de remords le titillait quand il pensait à cette aventure, car il avait agi sur une impulsion, peut-être parce qu'il avait trop pété.

Parfois, au contraire, le souvenir de son audace lui procurait de la fierté. Car, de l'audace, il en faut un paquet pour devenir fayman.

Et il savait qu'il deviendrait fayman un jour ou l'autre.

— Alors, tu *nang* [54], petit frère ?

Perdu dans ses pensées, il n'avait pas vu arriver sa cliente. Une jeune femme chargée d'un lourd cabas.

— À ta disposition, ma sœur.

— Tu me le taxes à combien, pour Bonamoussadi ?

— Pour toi, deux mille, parce que tu es belle, ma sœur.

— Oh, là là... Il cherche à me composer, ce boy-là !

— Pas du tout, si je voulais te composer, ça serait au moins cinq mille. Parce que, vois-tu, avec ton gros sac, ça fait lourd et c'est mauvais pour les pneus.

— Dis tout de suite que je suis grasse !

— Pas du tout ma sœur, tu es très belle, mais ça n'est pas le blême.

À l'issue de ces négociations, elle grimpa prestement derrière lui, maintenant son sac sur sa tête d'une main, se cramponnant à la taille du pilote de l'autre.

Le contact de la lourde poitrine de sa passagère était moins excitant que celui des petits seins pointus de la fille de la gargote, mais pas désagréable. Conscient de ses responsabilités envers sa cliente, il roula plus sagement. Un rayon de soleil perçait entre les nuages blanchâtres qui plombaient toujours le ciel de Douala. La vie était belle.

Claude Mérieux quitta son domicile à huit heures, comme chaque matin, mais au lieu de se rendre au consulat, il se fit conduire en taxi place Mvog Ada, au bar des Alliés. Pendant le trajet, il passa un coup de fil à sa secrétaire pour lui expliquer qu'il souffrait d'une grave migraine. Ce qui n'était pas tout à fait faux car les menaces de Kana l'avaient retourné.

Mérieux était un homme qui avait de l'imagination. Le scénario s'était inscrit dans son cerveau d'un seul coup : perquisition de son bureau et de son domicile par la sécurité de l'ambassade, retour à Paris entre deux gendarmes, face-à-face avec un juge d'instruction teigneux, procès, prison, radiation du corps diplomatique. Kana ne plongerait pas seul, c'était une évidence. Et il avait surestimé l'entregent de son partenaire.

Le fayman, qui l'attendait dans un angle de la salle vide, remarqua tout de suite sa pâleur, ses traits tirés et son expression d'animal aux abois.

— Vous n'allez pas bien mon ami ?

— Vous plaisantez ?

— Je ne voulais pas vous inquiéter, susurra Kana. Seulement vous faire comprendre l'urgence de la situation. Mais nous n'avons pas perdu la partie. Nous avons des billes.

— Pour ma part, j'arrête tout. Je ne vous connais plus, déclara Mérieux.

— Allons donc, ce n'est pas sérieux. Commencez par m'écouter.

— Je vous écoute.

— Il faut neutraliser le capitaine Kimbé. Sinon, il ne nous laissera jamais en paix. Les maîtres chanteurs sont comme ça.

Une lueur de panique passa dans le regard du fonctionnaire français.

— Neutraliser... Vous ne parlez pas de tuer un officier des services spéciaux ?

— Pas pour le moment... (Kana s'esclaffa.) Non, je plaisantais, je n'ai pas l'intention de le tuer, ni maintenant ni plus tard. Seulement de le rendre inoffensif, et j'ai besoin de votre collaboration.

Mérieux ne parut qu'à demi rassuré, le sens de l'humour du fayman lui échappait.

— Où voulez-vous en venir ?

Kana tâta la figurine suspendue dans l'échancrure de sa chemise de soie.

— Je pourrais essayer de l'envoûter ou demander à un marabout de lui jeter un sort, mais la sorcellerie est interdite dans notre pays, et je ne suis pas sûr que ça marcherait n'est-ce pas ? Je préfère employer une autre méthode.

Le fayman ouvrit une élégante petite serviette de crocodile fauve, d'où il tira une épaisse enveloppe grise qu'il posa sur la table devant le Français.

— C'est notre assurance.

Instinctivement, Mérieux prit l'enveloppe et voulut l'ouvrir, mais Kana l'arrêta en posant sa main sur la sienne. Ce contact déplut vivement au Français qui retira prestement sa main.

— Attendez, chaque chose en son temps. Je vais d'abord vous expliquer. Comme vous le savez, je suis un homme qui a des relations. J'ai donc fait ma petite enquête. Mes amis sont plus efficaces que nos malheureux mange-mille. Ce capitaine Kimbé a zigouillé ou fait zigouiller un de nos clients, le dénommé Jean-Christophe Assamoa, dont vous avez peut-être entendu parler.

— Je ne crois pas.

— Une urgence. C'est un service que nous avons rendu à un personnage important qui, hélas, ne peut pas nous aider aujourd'hui. Mais c'est la vie. Le nom inscrit sur son passeport est Michel Bissegui.

— Oui, ça me dit quelque chose.

— Ça n'a plus aucune importance. Mais nous tenons Kimbé, enfin nous pouvons le coincer.

— Vous pouvez prouver qu'il a assassiné cet homme ?

— Pas tout à fait... Mais je peux prouver que son protecteur, son oncle le ministre Hayatou, est mouillé dans une sale combine qui pourrait lui coûter son maroquin, et même l'envoyer pourrir à Yoko[55] ou ailleurs.

Mérieux se prit le visage entre les mains et se frotta les yeux. Il avait du mal à rassembler ses pensées ce matin.

— Je ne comprends pas. Un officier de la sécurité vous fait chanter et vous voulez vous attaquer à un ministre ?

Kana se pencha vers son interlocuteur. Son regard changea d'expression.

— *Nous* fait chanter, cher ami. Nous sommes dans le même marigot, ne l'oubliez pas.

Mais il abandonna très vite ce ton menaçant pour retrouver son sourire et sa voix enjôleuse.

— C'est un peu comme au billard, ou comme au foot. Et vous savez que j'ai été un grand champion dans ma jeunesse. Il faut savoir jouer avec la bande, avec les touches. Le tir au but direct n'est pas toujours la meilleure solution. Si nous faisons tomber Hayatou, il ne pourra plus protéger Kimbé. (Il pointa le doigt sur l'enveloppe.) Il y a là-dedans de quoi faire tomber Hayatou. Mais le plus malin, ce n'est pas forcément de le faire tomber tout de suite. Si nous l'inquiétons suffisamment pour qu'il calme son neveu, nous serons tranquilles. Vous me suivez ?

— C'est un jeu dangereux.

— Moins que de se faire saigner comme un mouton.

— Et qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? Qu'attendez-vous de moi ?

— Ce dossier prouve que le ministre Hayatou a passé un deal avec un grand laboratoire français, la maison Aidgil. Hayatou a touché une très grosse motivation pour autoriser des médecins étrangers, des

Français et des Américains, à faire des expériences en prison sur des détenues. On inocule le virus du sida à des putes, on les met en observation pendant un certain temps, et ensuite on les lâche dans la nature sans les soigner. Elles sont soi-disant volontaires. On leur fait signer un papier. Mais elles ne comprennent pas ce qu'elles signent. On les paie dix mille francs CFA. Assamoa a découvert la magouille pendant son séjour à Tcholliré, et c'est pour ça que Kimbé l'a fait disparaître.

— C'est énorme, monstrueux !

Mérieux retrouvait les accents d'indignation qu'il affichait devant ses collègues du consulat quand on évoquait des trafics illicites.

Le sourire de Kana s'élargit.

— Une très grosse affaire, oui. Ça peut mouiller beaucoup de monde. Il y a des ONG là-dedans, dont la Fondation pour les enfants victimes du sida. Sa patronne est une bonne amie de notre première dame. Vous voyez jusqu'où on peut monter ? Bien entendu, j'ai mis des doubles en lieu sûr. Je ne veux pas qu'il m'arrive ce qui est arrivé à Assamoa, je ne suis pas aussi bête que lui.

— Mais vous avez des preuves solides ?

— Je ne sais pas si vos tribunaux considéreraient tout ça comme des preuves. Les nôtres, vous savez comment ils fonctionnent. Mais ça suffit pour que la famille Hayatou ne dorme plus sur ses deux oreilles, je vous l'assure, mon ami.

Une bombe, songea Mérieux. Si elle explosait, qui pouvait être certain qu'il ne serait pas atteint par des éclats ? Dans le corps diplomatique, on lui avait toujours enseigné la retenue et la discrétion, et il avait horreur des esclandres. Si l'ambassade apprenait qu'il était mêlé à cette histoire, il sautait.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre et vous ne m'avez pas dit ce que vous attendez de moi.

— C'est très simple. Il faut inquiéter Hayatou pour lui faire comprendre que ça va gêner s'il ne tire pas sur la laisse de Kimbé. Mais avant de négocier avec lui, nous devons faire une démonstration de notre pouvoir de nuisance. Pour être en position de force. C'est un principe de la diplomatie que vous devez connaître, cher ami. Pour cela, je compte sur vous pour faire paraître un article dans la presse française. Dans la nôtre, ce n'est même pas la peine d'y songer. Vous avez vu ce qui est arrivé à Assamoa. Mais quand la presse française en aura parlé, la presse nationale devra suivre. (Il posa le doigt sur l'enveloppe.) Il n'y a pas tout là-dedans, je garde des billes en réserve, mais vous avez largement de quoi faire. Je suppose que vous savez comment vous y prendre avec les journalistes français sans vous mouiller. Ils doivent protéger leurs sources, n'est-ce pas ?

— C'est tout de même risqué.

— L'antilope qui n'ose pas se jeter à l'eau pour échapper au tigre, parce qu'elle a peur des crocodiles, va se faire manger de toute façon, non ?

Mérieux n'appréciait les proverbes africains que pour épater la galerie au cours des dîners d'expatriés. Dans des circonstances aussi graves, ce genre de dicton l'exaspérait. Il soupira.

— Vous êtes sûr que c'est la bonne solution ?

— Vous en avez une autre, cher ami ?

Mérieux n'en voyait aucune.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire. Je connais quelques journalistes capables de tenir leur langue.

— Ça n'a pas besoin de faire la une de la presse française. Un petit article suffira à le rendre raisonnable. Ensuite, à moi de négocier.

L'air de Douala était chargé d'électricité. Une foule de jeunes gens avait envahi la place Deido. Des garçons torse nu exhibaient leurs muscles en vociférant et en brandissant des bâtons et diverses armes improvisées. Quelques-uns tentaient d'escalader les sculptures métalliques pour observer les alentours. D'autres entassaient des parpaings, du gravier et des planches ramassées sur un chantier pour édifier une barricade en travers de l'avenue. Massés sur les trottoirs, les passants et les habitants du quartier assistaient au spectacle. Certains encourageaient bruyamment les jeunes émeutiers, d'autres les incitaient à la prudence. Tout ce monde refluit en désordre quand montait la rumeur de l'approche des forces de l'ordre.

Un camion renversé et deux voitures abandonnées par leurs propriétaires avaient été réquisitionnés pour renforcer la barricade. Une partie des automobilistes avaient pu faire demi-tour à temps, mais un grand nombre s'étaient fait coincer dans cette nasse, de sorte que le vacarme produit par les cris, les coups de klaxon, le hululement des sirènes de police et les rugissements des moteurs des deux-roues lancés à toute allure entre les véhicules immobilisés était indescriptible.

— Ils arrivent ! cria un des jeunes juché sur une forme métallique noirâtre censée représenter une nymphe.

Il tendit le bras et pointa le doigt en direction des gros cars verdâtres bloqués eux aussi par le gigantesque embouteillage. Tous les regards se portèrent dans cette direction. Deux files de policiers casqués progressaient en effet vers la place. Leur lourd équipement et surtout leurs boucliers ralentissaient leur marche. Au passage, ils flanquaient sans raison des coups de matraques sur les véhicules qui les gênaient, comme si leurs propriétaires étaient responsables de la situation et avaient la faculté de les dégager. Des conducteurs protestaient par des insultes, mais la plupart acceptaient cette brimade sans broncher car quelques récalcitrants avaient déjà été extirpés sans ménagement de leurs voitures, traînés sur la chaussée et matraqués. Les protestations ne faisaient qu'exciter davantage les policiers qui transpiraient à grosses gouttes dans leurs tenues anti-émeute et se défoulaient sur les pare-brise, les phares et les rétroviseurs, quand ce n'était pas sur les conducteurs eux-mêmes. Avant de les lâcher dans

l'avenue, leurs chefs les avaient généreusement approvisionnés en boîtes de bière qu'ils avaient éclusées dans leurs cars grillagés.

L'émeute avait commencé tôt le matin par des disputes et des bousculades au marché New Deido. Des femmes avaient renversé les étals de marchands qui avaient doublé leurs prix depuis le début de la semaine, puis elles étaient parties en cortège dans les rues où elles s'étaient jointes à des chauffeurs de taxis et de camions en colère contre la hausse du prix de l'essence. Quelques magasins comme le supermarché chinois de l'avenue Ahidjo avaient été pillés sans que la police ne montre son nez. En fin de matinée, les skinbenders, qui avaient des comptes à régler avec la police, s'étaient mis de la partie et avaient commencé à dresser des barricades. Les forces de l'ordre semblaient avoir disparu de Douala jusqu'à ce que des groupes compacts de policiers s'installent à proximité de l'entrée du lycée de Bependa, interdisant la sortie des élèves et des professeurs comme l'entrée de tout élément extérieur ; le bruit avait couru que des militants du SDF[56] avaient l'intention de tenir un meeting dans l'établissement. Un affrontement avait alors opposé la police aux parents d'élèves venus aux nouvelles et plusieurs personnes avaient été blessées ou à moitié asphyxiées par les gaz lacrymogènes.

En début d'après-midi, le ministre de l'Intérieur avait lancé un appel au calme et annoncé que les factieux manipulés par l'opposition seraient sévèrement réprimés. Pourtant des groupes composites avaient continué à parcourir la ville en tous sens, hurlant des slogans hostiles au président Biya et à son épouse. Au passage, les manifestants avaient cassé des vitrines et renversé des voitures jugées trop luxueuses. Un peu plus tard, des militaires et des unités d'élite de la garde présidentielle, des géants en uniforme noir, long poignard sur la hanche, avaient pris position en plusieurs points du port, pour prévenir le pillage des entrepôts où toutes sortes de marchandises s'entassaient parfois pendant des mois dans des containers, au risque de pourrir sur place, soit parce que les importateurs n'avaient pas payé un gombo suffisant aux autorités, soit par incurie bureaucratique.

Deux hélicoptères tournaient maintenant au-dessus de la ville, provoquant les huées des émeutiers qui brandissaient leurs bâtons vers le ciel.

Théodore atteignit la place Deido au moment où les policiers en tenue anti-émeute débarquaient de leurs cars. Il venait de déposer un client dans le quartier de Bonateki. Un jeune gars au front ceint d'un bandeau blanc le força à s'arrêter, l'air menaçant.

— Eh bombo, où tu vas comme ça ? Tu sais pas que c'est la *tcham* avec les *m'bérés*[57] ?

— Dépose-moi[58], tu veux ? Je vais voir ma mère.

— Essaie pas de me composer ! Tu verras ta mère plus tard. Pose ta bécane et viens te battre avec nous, si tu as des couilles !

À cet instant, une grenade lacrymogène explosa à une dizaine de mètres d'eux, dégageant une épaisse fumée blanche qui piqua d'abord les yeux et les narines de Théodore. Il se plia en deux et se mit à tousser, avec l'impression que sa poitrine allait éclater. Autour de lui les jeunes gens toussaient et crachaient. Les plus avisés portaient des lunettes de motard et avaient noué un foulard humide sur leur nez. Une seconde grenade explosa plus loin, sur un trottoir où s'étaient massés des curieux qui refluèrent en désordre, puis une troisième fracassa la vitrine d'un magasin. En riposte, une pluie de projectiles s'abattit sur les policiers. Des badauds rendus furieux par les tirs de grenades se joignirent aux émeutiers en lançant à leur tour tout ce qui leur tombait sous la main. Une brique frappa le casque du premier policier de la file qui s'effondra comme une chiffe molle. Ses collègues reculèrent, sans même tenter de lui venir en aide. Encouragés, quelques dizaines de jeunes chargèrent à leur tour. Théodore les vit foncer entre les voitures, puis revenir en brandissant victorieusement le casque, le bouclier et la matraque du policier blessé. Un immense cri de joie parcourut la foule. Théodore, qui avait retrouvé son souffle, hurlait lui aussi. Il se mit comme les autres à frapper dans ses mains et à scander : « Papa Biya, rentre en Suisse[59] ! » et « Chantal, ça gâte, ça gâte, va poster ailleurs[60] ! » Le jeune homme en oubliait sa bécane.

Il y eut encore deux tirs de grenades, dont l'une fut ramassée et relancée par un émeutier avant d'avoir explosé, puis les policiers remontèrent dans leurs cars. Les plus audacieux des manifestants se massèrent alors autour d'un car de police isolé, tentèrent en vain d'arracher les grillages qui protégeaient les ouvertures, puis martelèrent les portières à coups de planches et essayèrent de crever les énormes pneus avec des couteaux et des clous. Le car démarra brusquement en marche arrière, poursuivi par la foule, puis réussit à se dégager, non sans avoir heurté et endommagé plusieurs véhicules.

Les émeutiers n'eurent pas le temps de savourer leur victoire. Une nouvelle rumeur parcourut la foule. « Les Bétis ! » Une rangée d'une douzaine de géants en uniformes noirs avançaient vers eux. Leur pas était régulier et souple. Leurs bras se balançaient lentement, en cadence, le long de leurs corps, comme à la parade lorsqu'ils défilaient devant le président. On distinguait à peine les courts pistolets mitrailleurs qui barraient leurs poitrines et les poignards fixés le long de leurs cuisses. Leurs regards dissimulés par des lunettes teintées restaient rivés sur les émeutiers, ils ne tournaient pas la tête dans tous les sens comme des poulets affolés, comme le faisaient les policiers ordinaires. Théodore remarqua qu'un civil les commandait, un homme

qui devait mesurer un bon mètre quatre-vingts mais dont le crâne rasé n'arrivait pourtant qu'à l'épaule des colosses.

Les manifestants qui s'étaient avancés dans le boulevard de la Réunification pour attaquer le car de police se figèrent, puis commencèrent à reculer, quelques-uns s'enfuirent à toutes jambes.

Théodore, qui avait suivi le mouvement, voulut à son tour tourner les talons, mais il s'aperçut que ses membres ne lui obéissaient plus. La peur le figeait sur place. Comme tous les habitants de la capitale portuaire, il avait eu connaissance des innombrables rumeurs qui couraient sur la férocité des hommes de la garde présidentielle, leur force quasi surnaturelle, leur courage, leur mépris du danger et de la mort. On racontait parfois qu'ils avaient vendu leur âme au diable en échange de l'invincibilité au cours de mystérieuses cérémonies, et que des sorciers les avaient plongés dans des bains qui les rendaient invulnérables. On disait aussi qu'ils faisaient eux-mêmes courir ces histoires pour terroriser leurs ennemis. Quand il avait entendu ces ragots, Théodore avait ri et avait traité de crétins superstitieux ceux qui les colportaient. Mais maintenant, face à ces géants, il avait l'impression de voir avancer une armée de zombies ou de démons, comme dans les films d'horreur.

Le capitaine Kimbé, qui dirigeait le détachement, leva la main.

— Halte !

Le rang de géants s'immobilisa. Les Bétis détachèrent leurs armes, se placèrent en position de tir, pistolet-mitrailleur à la hanche.

— Descendez-moi ces bâtards ! Feu à volonté ! commanda Kimbé.

Sans marquer la moindre hésitation, la garde présidentielle ouvrit le feu, à hauteur d'homme.

Théodore, qui se trouvait seul au milieu de la place, une trentaine de mètres devant les émeutiers, fut le premier frappé par la mitraille qui s'abattit sur la foule. Un peu plus tard, un policier le fouilla et s'empara du portefeuille contenant sa carte d'identité, l'acte de vente de sa moto et les douze mille francs CFA qu'il avait gagnés dans la matinée en transportant ses clients. Le policier chercha la moto dans l'espoir de la récupérer mais elle avait disparu.

Quand on ramassa le cadavre du garçon, à la tombée de la nuit, on ne réussit pas à l'identifier, de sorte que son nom ne figura pas dans la liste des victimes des émeutes que publia la presse.

Il pleuvait et la nuit tombait. L'eau ruisselait sur la limousine. Frémieux fit descendre la vitre. Il distingua des masques blancs, des pancartes, des formes blanches allongées sur le trottoir les bras en croix, des flaques rouges, des costards en blazer bleu marine au coude à coude devant les portes vitrées du Concorde Lafayette et la masse compacte des CRS en tenue anti-émeute à l'angle de la place et du boulevard.

— Que se passe-t-il ?

— Act Up fait son cirque, monsieur le président, répondit l'homme assis à côté du PDG d'Aidgil. Il est préférable de faire le tour. On pourrait vous reconnaître.

— Très bien, faites le tour, commanda Frémieux au chauffeur.

— Nous allons entrer par les parkings, monsieur le président, ainsi vous ne risquerez pas d'être importuné. Je vais prévenir la sécurité pour qu'on vienne nous chercher.

— N'exagérons rien, s'il vous plaît.

— Comme vous voudrez, monsieur le président.

La lourde Audi noire contourna donc le Palais des congrès pour s'engouffrer dans les sous-sols du complexe. Le chauffeur s'orienta sans difficulté dans ce dédale et rangea la voiture au niveau réservé aux invités de marque.

— Je préfère vous accompagner, monsieur le président, c'est plus prudent.

Frémieux traversa donc le parking, flanqué de son assistant. Quelques pas derrière eux, son chauffeur-garde du corps fermait la marche, scrutant les véhicules alignés, prêt à dégainer son arme.

— Ces précautions m'irritent au plus haut point, glissa le PDG à son secrétaire.

— C'est préférable, monsieur le président. Nous avons tout de même reçu des menaces de mort.

Les trois hommes atteignirent néanmoins sans encombre les ascenseurs. Le secrétaire appuya sur le bouton du trente-troisième étage et la cabine s'élança en silence. Frémieux se dévisagea brièvement dans la glace, se trouva mauvaise mine, rectifia son nœud de cravate et roda son sourire, à la manière d'un présentateur de télévision qui s'apprête à passer en direct.

Sur le palier, deux cerbères en bleu marine surveillaient les accès des salons. Le secrétaire renvoya le chauffeur.

— Merci, Gilles. Vous pouvez aller manger quelque chose ou faire un tour. Nous en avons pour un moment.

Il exhiba son badge.

— Nous accompagnons le président Frémieux. À l'entrée du salon panoramique, Solange Tribois, très élégante dans son tailleur gris, se précipita vers eux.

— Vous avez une seconde, monsieur le président ?

— Faites vite, Solange, il faut que je salue nos invités.

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes. Le représentant de la Fondation Bill Gates et le ministre se sont décommandés.

Le sourire de Frémieux s'effaça.

— De quel ministre parlez-vous ?

— Du nôtre... Mais le ministre Hayatou ne viendra pas non plus.

— Ah, celui-là... Quoi d'autre ?

— Le papier du *Canard enchaîné* a fait des dégâts. Il a été cité ce matin par France info et RFI. Nous allons mettre en place une communication de crise. Je vous la soumettrai. Nous avons décommandé la presse, mais il y a tout de même quelques journalistes. Le filtrage n'a pas été très efficace.

— Comment cela ?

— Les cartons étaient déjà partis. Nous leur avons laissé des messages et envoyé des mails en urgence, mais tous ne les ont pas reçus et c'est une situation délicate. On ne peut pas flanquer dehors ceux qui ont réussi à passer...

— Ils sont nombreux ?

— Nous en avons compté cinq, dont trois de la presse médicale spécialisée qui nous soutiendront. Personne ne connaît les deux autres.

— Bon, demandez à vos filles de les occuper, donnez-leur des brochures, invitez-les à notre séminaire de Trinidad, faites-en ce que vous voulez, je ne réponds à aucune question aujourd'hui. Et n'en laissez pas rentrer d'autres !

— Je vais m'en occuper personnellement, monsieur le président.

Le responsable de la sécurité, qui guettait l'arrivée de Frémieux, s'approcha à son tour.

— Vous avez vu ce souk, dehors, monsieur le président ?

— Difficile de ne pas le voir.

— Je suis en contact direct avec le sous-préfet. Nous n'avons qu'un coup de fil à passer pour faire embarquer cette racaille.

— Non, s'il vous plaît, évitons une intervention de ce genre. Ça leur ferait de la publicité, c'est ce qu'ils cherchent. Laissons-les faire leur numéro.

Frémieux prit sa respiration, afficha un sourire figé et entra dans

la fosse aux lions, toujours flanqué de son secrétaire. Son entrée ne fut pas aussi discrète qu'il l'aurait souhaité. Plusieurs cadres d'Aidgil l'applaudirent. Une partie des invités les imita, mais l'enthousiasme n'y était pas. De la main, le PDG fit un petit geste qui pouvait à la fois être compris comme un salut amical et comme l'ordre d'arrêter les frais. Les applaudissements cessèrent. Frémieux serra des mains. Un jeune Noir en costume clair s'avança vers lui, le sourire aux lèvres.

— Notre ministre est absolument désolé de n'avoir pu honorer cette invitation, monsieur le président. Mais je le représente et je tiens à vous transmettre ses félicitations et ses vœux de réussite les plus chaleureux.

Frémieux, qui était plus grand que le représentant du ministre, se pencha et lui chuchota à l'oreille.

— C'est ça, transmettez, mon ami. Pour ce prix-là, le ministre peut nous féliciter, croyez-moi. Mais moi, je ne le félicite pas. Il a tout flanqué par terre avec ses conneries. Vous pourrez le lui dire de ma part.

Le jeune homme, un des innombrables neveux de Dieudonné Hayatou, qui faisait ses premiers pas dans la diplomatie, affecta de n'avoir pas compris la signification de ces propos et continua de sourire, imperturbable.

— Merci, monsieur le président. Je n'y manquerai pas, dit-il à haute voix.

Frémieux s'écarta du Camerounais.

— Il ne manquait plus qu'ils nous envoient ce crétin, glissa-t-il à son secrétaire qui fit mine d'opiner, vaguement gêné par cette passe d'armes.

Divers collaborateurs, clients et partenaires de Frémieux vinrent le saluer avec empressement. Des médecins dont Aidgil finançait les recherches, des patrons de labos sous-traitants, des maires, des élus locaux dont l'entreprise subventionnait les œuvres sociales ou sponsorisait les manifestations sportives. Aucun représentant de l'avenue de Ségur[61]. Chacun s'appliquait avec son style propre et plus ou moins de succès à dissimuler son malaise. Mais Frémieux n'était pas dupe. Il était rompu à deviner les arrières-pensées et sentir un climat. Enfin, le moment redouté arriva : un journaliste tenta de lui mettre le grappin dessus. C'était un jeune, pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans, le stagiaire de corvée peut-être. L'œil brillant, combatif, et visiblement flatté d'affronter le grand fauve devant tout ce public, il se présenta, très vite, et attaqua aussitôt, devinant sans doute que l'entretien ne se prolongerait pas.

— Une réaction à l'article du Canard enchaîné, monsieur le président ?

Frémieux le toisa, la lippe hautaine.

— *No comment.*

— Tout de même, ce sont de graves accusations...

— *No comment*, cher monsieur. C'est une question que va examiner notre service juridique. En France, la diffamation tombe sous le coup de la loi.

Le journaliste tenta d'insister, mais Frémieux tourna brusquement les talons. Solange Tribois, qui avait observé la scène, déploya alors tout son charme, prit le jeune homme par le bras et s'efforça de l'entraîner vers le buffet.

— Ce n'est vraiment pas le jour. Le président est à cran. Mais une autre fois, il répondra très volontiers à vos questions.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les deux cerbères qui venaient de se matérialiser entre Frémieux et lui, le journaliste se résigna à suivre la directrice de la communication. Ils se firent servir du champagne et allèrent s'asseoir devant l'immense baie panoramique. La vue était impressionnante. Le jeune homme s'absorba un instant dans la contemplation de l'Ouest parisien, but une lampée de champagne puis repartit à l'assaut.

— Et vous-même, sincèrement, qu'en pensez-vous ?

— Notre position de leader nous expose à ce genre d'attaque. Avec le lancement du Virsac, nous prenons encore une longueur d'avance. Nous sommes sur un marché très concurrentiel. Notre maison a toujours observé une déontologie rigoureuse. Je crois d'ailleurs vous avoir adressé notre charte et je vous suggère de la lire attentivement. Mais tous nos concurrents n'ont pas les mêmes principes. Pour certains, tous les coups sont bons.

— D'accord, votre job consiste à vendre l'image d'Aidgil, je peux comprendre. Mais tout de même, en tant qu'être humain, en tant que femme, ces expériences sur des Africaines...

Le gracieux visage de la communicante se figea un instant, puis son sourire revint, plus froid.

Seule la bouche souriait, le regard bleu acier était glacial.

— Mon cher David, vous me permettez de vous appeler par votre prénom ? Votre indignation est fort sympathique, mais je vous signale que votre magazine fait partie des supports que nous avons sélectionnés dans le cadre de notre plan média 2008. C'est un beau budget. Je déteste mélanger les genres, mais je doute que Ludovic Magnan, votre directeur de rédaction, soit prêt à prendre ces calomnies au sérieux et à se lancer dans une campagne de dénigrement des laboratoires Aidgil. Donc, de vous à moi, vous perdez votre temps.

Le jeune homme accusa le coup.

— Il y a des centaines de médias sur la place de Paris, dit-il pour faire bonne figure.

— Oui, mais c'est celui de Magnan qui vous paie.

Solange Tribois réalisa aussitôt que cette sortie blessante était de trop.

— Bon, mais je ne veux pas vous faire un procès d'intention. Je suis certaine que vous changerez d'avis quand vous connaîtrez mieux notre maison. Pourquoi ne participeriez-vous pas à notre séminaire de Trinidad ? Ce serait une occasion formidable pour découvrir la personnalité de notre président. Vous auriez tout le temps de bavarder...

Le jeune journaliste, qui avait lui aussi compris que cet affrontement ne menait à rien et que la communicante ne se départirait pas de sa langue de bois, lui rendit son sourire.

— Pourquoi pas ? Mais d'ici là...

Il laissa sa phrase en suspens, se leva et s'éloigna, sa flûte de champagne à la main.

La jeune femme fonça vers le responsable de la sécurité.

— Faites-moi surveiller ce petit con, qu'il ne recommence pas à emmerder le président.

Précaution inutile, le journaliste alla siroter un autre verre, se goinfrer de petits-fours, puis se dirigea vers la sortie sans attendre l'allocation de présentation du Virsac. Il traversa le vestibule d'un bon pas, sous les regards circonspects des blazers bleu marine. Dans l'ascenseur, il se retrouva en compagnie d'un confrère bedonnant qui avait probablement le double de son âge.

— Alors, tu fais des misères à Frémieux, d'après ce que m'a dit Solange.

— Solange, c'est la blonde en tailleur gris ?

— On ne peut rien te cacher. Mignonne, hein ?

— Si on aime ce type de femme...

— De toute façon, elle est gouine, sinon je me la ferais bien. Tu es venu avec les gens d'Act Up ?

— Non, pourquoi ?

— À la façon dont tu as attaqué Frémieux bille en tête, du moins d'après Solange, on pourrait le croire. Non, je te charrie. Mais ça ne sert à rien de les braquer. Ils ne vont pas te répondre.

— Et vous, vous en pensez quoi ?

— Ça va faire des vagues pendant quelque temps, Frémieux se fera peut-être remonter les bretelles par ses actionnaires, mais c'est un surdoué, il s'en sortira. Ensuite, ça va se tasser. Si c'était une histoire du genre de l'amiante ou du sang contaminé, avec des centaines de milliers de victimes bien de chez nous, ça ne serait pas la même chose. Mais des putes camerounaises, ça intéresse qui ?

Le jeune homme ne répliqua pas et demeura silencieux jusqu'à ce qu'ils se séparent au rez-de-chaussée. Il traversa l'immense hall vide,

se glissa entre deux des blazers qui gardaient l'entrée principale et se retrouva sur le trottoir face aux manifestants d'Act Up qui poursuivaient leur ronde silencieuse. La pluie avait cessé. Il prit le tract que lui tendait une femme au visage dissimulé par un masque blanc, hocha la tête, plia le tract et le rangea dans sa poche, puis pressa le pas en direction de la bouche de métro.

Épilogue

Comme chaque samedi après-midi, la foule déambulait dans les allées de Parly II. Des gens entre deux âges, calmes et bien mis dans l'ensemble, rien à voir avec les hordes tapageuses et bigarrées qui déferlaient dans les centres commerciaux populaires des Halles ou de la Défense. Néanmoins, Sanchez avait horreur de ce lieu, de cette ambiance, de cette petite musique insipide et de ces annonces débitées par des voix féminines aussi chaleureuses que des machines à laver ou des autocuiseurs en promotion. Impossible pourtant d'échapper à ces courses hebdomadaires qui faisaient la joie de Josyane. Depuis trois ans qu'ils étaient rentrés en France, elle ne s'était pas encore lassée. Cette fois, la présence de la cousine Noémie alourdissait encore la corvée. Noémie avait débarqué à Roissy deux jours plus tôt. Son vol avait eu deux heures et demie de retard et les Sanchez avaient dû l'attendre dans l'aéroport bondé. La compagnie camerounaise, qu'elle avait choisie par mesure d'économie, avait une fois encore mérité son surnom d'« Air peut-être »...

Il fallait donc loger la cousine, la nourrir, l'écouter, lui donner la réplique, la trimballer un peu partout et choisir un cadeau pour chaque membre de la famille.

Sanchez retroussa sa manche pour jeter un coup d'œil à sa montre. Cela faisait maintenant plus de deux heures qu'ils parcouraient ces allées. Ce décor et cette musique diffusée continuellement par des haut-parleurs disséminés un peu partout lui semblaient si mièvres qu'il en venait à regretter les rues de Douala, ses marchés, les foules bruyantes, les commerçants qui faisaient hurler leurs sonos ; même la moiteur dont il avait pourtant souffert lui semblait préférable à cet univers aseptisé. À son retour en France, ses économies et ses primes d'expatrié lui avaient permis d'acheter une maison Kaufman & Broad dans un lotissement pour semi-riches de l'Ouest parisien. Comme lui, ses voisins étaient, pour la plupart, des cadres supérieurs. S'ils avaient des préjugés à l'encontre des couples mixtes, ils ne le montraient pas : Josyane fréquentait régulièrement plusieurs femmes du quartier. Ces dames s'entendaient pour garder les enfants, les accompagner à l'école, se recommander des femmes de ménage, de nouveaux instituts de beauté et des émissions télé.

Sanchez parlait de temps à autre de reprendre un poste dans un

pays lointain, en Amérique latine par exemple, mais Josyane ne voulait pas en entendre parler. Elle menait désormais, la vie dont elle avait toujours rêvé et qui lui revenait de droit, du moins en donnait-elle l'impression.

La naissance des jumelles avait beaucoup modifié leurs rapports. Leurs relations sexuelles étaient devenues routinières et presque aussi fades que ces vitrines semblables à toutes celles qu'on pouvait trouver dans n'importe quelle galerie marchande, mais qui suscitaient pourtant l'émerveillement de la cousine Noémie. Sanchez se demandait parfois si son épouse – ils étaient passés devant le maire pour faciliter la naturalisation de Josyane – avait un amant, plusieurs peut-être, mais cela semblait difficile dans ce lotissement où on ne pouvait recevoir quelqu'un ou lui rendre visite sans que tous les habitants soient au courant. De toute manière, cette question ne le torturait pas.

Après avoir consulté sa montre, Sanchez soupira puis poussa le landau dans lequel les jumelles étaient placées face à face pour rejoindre les deux cousines qui étaient déjà passées à la vitrine suivante. De l'autre côté de la galerie, il remarqua un homme en fauteuil roulant accompagné d'une adolescente très BCBG avec sa jupe bleue, son chemisier blanc et ses petites couettes. L'infirmier paraissait la soixantaine. Des lunettes teintées à monture en or dissimulaient son regard. Sa courte brosse de cheveux blancs, son menton carré lui donnaient l'allure d'un militaire.

Le ruban rouge fixé à sa boutonnière confirma l'intuition de Sanchez.

Soudain, alors que Josyane et sa cousine élevaient la voix pour commenter, en camfranglais émaillé de douala, les qualités et les prix des différents modèles de chaussures exposés dans la vitrine, l'infirmier tourna la tête dans leur direction. Avec habileté, il fit pivoter son fauteuil, traversa la galerie, s'approcha des deux cousines et pointa le doigt dans leur direction.

— Camerounaises, n'est-ce pas ?

Josyane plaça ses poings sur ses hanches, retrouvant un peu de ses airs provocants d'autrefois.

— Eh oui, comment avez-vous deviné, cher monsieur ? Pour ma part, je suis Française, mais je suis en effet d'origine camerounaise et cette personne arrive tout droit de Douala.

— C'est ma foi vrai, dit la cousine. Vous avez l'œil, vous savez reconnaître les Camerounaises !

— Je peux même vous dire que vous êtes du littoral, je me trompe ?

Impressionnée, la cousine lui décocha un large sourire.

— Ce monsieur-là, il connaît le Cameroun !

Sanchez se tenait un peu en retrait et écoutait distraitemment cette conversation qui retardait encore le moment du départ.

L'infirme hocha la tête. Un léger tremblement, une sorte de tic qu'on ne remarquait qu'à courte distance, agitait sa lèvre inférieure, mais il s'exprimait sans le moindre bégaiement.

— Oui, on peut dire que je connais le Cameroun.

— Vous avez vécu en Afrique ?

— Assez longtemps, oui.

La cousine balançait la tête en levant les yeux au ciel.

— Mais vous avez préféré rentrer dans votre pays, n'est-ce pas ? Je vous comprends, aujourd'hui, c'est la pagaille complète chez nous. Encore la semaine dernière, il y a eu des émeutes et le gouvernement est incapable de rétablir l'ordre.

La cousine était bavarde comme une pie. Impossible de l'arrêter.

— C'est plus calme à Paris que chez nous, ça c'est sûr ! Et vous avez davantage de jolies choses dans les magasins. C'est peut-être pour ça que vous êtes rentré, cher monsieur ?

La prolongation de cette conversation irritait de plus en plus Sanchez. Si l'inconnu n'avait pas été infirme, la cousine l'aurait probablement dragué, car elle avait plus d'une fois répété à Josyane qu'elle aimerait elle aussi se trouver un Français. Josyane avait bien entendu rapporté ces propos à son mari. Elle lui avait même demandé s'il ne connaissait pas quelqu'un qu'il serait possible d'inviter à la maison pendant le séjour de Noémie.

L'infirme souleva ses lunettes pour dévisager la jeune femme, puis de la main il montra ses jambes paralysées. Une lueur de tristesse mêlée de nostalgie passa dans son regard.

— Pas exactement, j'ai eu un accident du travail.

Son regard croisa brièvement celui de Josyane. Puis sur une brusque inspiration, Acquaviva rabattit ses lunettes sur son nez, fit pivoter son fauteuil, alla rejoindre sa petite-fille de l'autre côté de la galerie et s'éloigna.

Roman et réalité

La trame et les personnages de ce roman sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toutefois, des événements réels l'ont nourrie.

Le 20 janvier 2005, des militants d'Act Up ont envahi l'ambassade du Cameroun pour protester contre les tests effectués dans ce pays par un laboratoire français sur des prostituées avec la complaisance des autorités – notons ici que ces événements se sont déroulés à Douala, et non à Tcholliré. Ce scandale a notamment été révélé par l'émission Complément d'enquête du 17 janvier 2005. À notre connaissance, l'affaire n'a donné suite à aucune poursuite judiciaire. Plusieurs autres scandales du même ordre, impliquant des organisations caritatives, ont éclaté au Cameroun.

La dirigeante de la Fondation pour l'assistance maladie et maternité, une proche de Chantal Biya, elle-même présidente d'une autre fondation dénoncée par divers médias pour pratiquer le « sida-business », a été incarcérée en septembre 2007. Plus récemment, la Fondation Chantal Biya a été mise en cause par deux journalistes camerounais, Franck Essomba et Jean-François Channon, dans un article publié sur plusieurs sites Internet.

Comme chacun sait, la réalité dépasse régulièrement la fiction.

FIN

[1] Les Camerounais désignent ainsi les Doualas vivant dans cette ville et ses environs, le long de la côte. (Toutes les notes sont de l'auteur.)

[2] La principale chaîne de télévision étatique camerounaise.

[3] Soit 0,15 euro.

[4] J'ai eu besoin d'argent.

[5] Les seins et les fesses.

[6] Boudin. (La Nivaquine est un médicament contre le paludisme particulièrement mauvais au goût.)

[7] C'est ainsi que l'on surnomme au Cameroun la bière « 33 export » en référence au règne de trente-trois jours du pape Jean-Paul I^{er}.

[8] Épouse ou maîtresse « officielle »

[9] Flics.

- [10] Flics.
- [11] Personne ne lui a volé sa nourriture.
- [12] Pétiller : boire du champagne.
- [13] Laisse-moi te faire l'amour.
- [14] Riche parvenu, généralement par des moyens illicites.
- [15] Fainéant, minable.
- [16] Un Noir africain.
- [17] Séché.
- [18] Cette série policière est très populaire au Cameroun.
- [19] Une affaire d'argent, pas de cul.
- [20] Un pantalon trop court.
- [21] Surnom péjoratif pour désigner un Bamiléké.
- [22] Filiale des NMPP qui diffuse la presse au Cameroun.
- [23] Cinéma de Douala.
- [24] Femme qui aime le sexe.
- [25] Surbooké.
- [26] Dur en affaires.
- [27] Pote.
- [28] Argot camerounais à base d'anglais, de français et de langues africaines.
- [29] Faire l'amour.
- [30] Amour.
- [31] Les flics le prennent.
- [32] Embobiner, mettre dans sa poche.
- [33] Filles délurées.
- [34] Rire, plaisanter.
- [35] Tromper.
- [36] Tu es plein aux as.
- [37] C'est un plaisir de te voir.
- [38] Papiers, carte d'identité.
- [39] Prison centrale de Yaoundé.
- [40] Le soleil. Divinité bassa.
- [41] Menteurs.
- [42] Bébé.
- [43] Superbe.
- [44] Dandy africain amateur de sapes.
- [45] Dictateur du Cameroun de 1959 à 1982.
- [46] Tu n'as pas joué.
- [47] Roule vite !
- [48] J'ai besoin d'une info de première main (par référence à l'autoroute qui permet d'atteindre plus vite son but).
- [49] Joue les grandes gueules, fait le malin.
- [50] Un des surnoms de Paul Biya.
- [51] Magnétophone servant à obtenir des pots-de-vin des

personnalités interviewées.

[52] Tu as eu peur. (Dérivé camfranglais de fear.)

[53] J'ai envie de te faire l'amour.

[54] Tu roupilles.

[55] Prison de Yaoundé.

[56] Socialist Democratic Front, parti d'opposition.

[57] La bagarre avec les flics.

[58] Lâche-moi les baskets.

[59] Le président Biya est connu pour passer davantage de temps en Suisse que dans son pays.

[60] « Chantal, ça va barder, va chier ailleurs ! »

[61] Ministère de la Santé.